

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DÉCONSTRUCTION DES NORMES DE GENRE DANS *HOMO SAPIENNE* DE  
NIVIAQ KORNELIUSSEN ET *AU 5<sup>E</sup>* DE MP BOISVERT

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
BÉATRICE ARCHAMBAULT

JUIN 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier Daniel Chartier, mon directeur, pour ses encouragements et ses bons mots tout au long de la maîtrise, ainsi que pour le soutien financier qu'il m'a offert dans le cadre du projet « L'émergence d'une littérature : enjeux formels et esthétiques de la littérature écrite du Nunavik » et des travaux du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, ce qui m'a motivée dans les derniers mois de ma rédaction.

Merci à ma famille, plus particulièrement à ma mère et à mon frère pour leur compagnie hebdomadaire durant la rédaction, à mon père pour les discussions et à Simon pour le soutien moral.

Merci à mon amie Alexandrine pour le suivi et les encouragements. Il est rassurant de se confier à quelqu'un qui suit le même cheminement.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : ÊTRE HORS DE LA NORME.....	19
1.1 <i>Homo sapienne</i> .....	20
1.1.1 Fia.....	20
1.1.2 Inuk.....	25
1.1.3 Arnaq.....	28
1.1.4 Ivik.....	32
1.1.5 Sara.....	36
1.2 <i>Au 5<sup>e</sup></i> .....	39
1.2.1 Éloi.....	39
1.2.2 Alice.....	41
1.2.3 Gaëlle.....	45
1.2.4 Camille.....	48
1.2.5 Simon.....	51
CHAPITRE II : TROUVER UN LIEU SÛR.....	53
2.1 Être queer en ville.....	54
2.1.1 <i>Au 5<sup>e</sup></i> .....	54
2.1.2 <i>Homo sapienne</i> .....	60
2.2 Être queer et en sûreté.....	65
2.2.1 <i>Au 5<sup>e</sup></i> .....	65

2.2.2 <i>Homo sapienne</i> .....	70
CHAPITRE III : SOUTENIR LES AUTRES.....	75
3.1 <i>Homo sapienne</i> .....	77
3.1.1 Arnaq.....	77
3.1.2 Fia et Inuk.....	85
3.1.3 Ivik et Sara.....	88
3.2 <i>Au 5<sup>e</sup></i> .....	89
3.2.1 Alice.....	89
3.2.2 Simon.....	94
3.2.3 Camille et Éloi.....	98
CONCLUSION.....	101
BIBLIOGRAPHIE.....	105

## RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, nous proposons une première étude comparative entre la littérature québécoise et la littérature groenlandaise. Il s'agit d'une analyse de la question des normes de genre dans deux romans : *Au 5<sup>e</sup>* de MP Boisvert (2017) et *Homo sapienne* (2017 pour la traduction française, 2014 pour la version originale groenlandaise) de Niviaq Korneliussen. Nous examinerons la façon dont les personnages de ces œuvres déconstruisent les normes dans leur choix d'identité de genre et/ou d'orientation sexuelle et dans la nature de leurs relations amoureuses. C'est à travers les discours, les comportements et les relations entre les personnages, puis à travers les lieux dans lesquelles ces personnages évoluent que les normes opprimantes sont déconstruites dans les deux œuvres. Ces romans révèlent une conception récente de l'identité sexuelle ou de genre, un modèle dit postmoderne, qui s'oppose à une conception binaire du sexe et du genre, et dans lequel toutes les explorations identitaires sont permises. Cette façon de concevoir l'identité sexuelle se déploie dans la quête identitaire des personnages, parfois à l'encontre d'un modèle traditionnel ou patriarcal provenant de leur entourage.

**Mots-clés** : Littérature, Groenland, Québec, roman, déconstruction, normes de genre, hétéronormativité, *coming out*, polyamour, *safe space*.

## INTRODUCTION

La visibilité des personnes appartenant aux communautés LGBTQ+ et des enjeux qui les concernent ne cesse d'augmenter dans notre société. Cette visibilité apparaît grâce aux revendications politiques et militantes des groupes qui mettent ces enjeux de l'avant dans l'actualité, elle passe également par une augmentation des représentations de personnes appartenant à des minorités sexuelles dans de nombreuses sphères de la société. Nous pensons ici autant à des personnalités publiques qu'à des personnages fictifs dans les productions culturelles. Nous croyons que cette augmentation des représentations a une influence positive sur les communautés représentées, tel qu'en témoigne Lexie, une femme trans, autrice de l'essai intitulé *Une histoire de genres* :

[L]es visibilités et les représentations [...] sont utiles. Elles permettent une identification au pouvoir thérapeutique et cathartique immense ; elles créent un sentiment d'appartenance et d'existence. Elles sont aussi des sources d'éducation nécessaires à la compréhension objective de soi et d'aide lors de questions précises<sup>1</sup>.

Comme elle, nous pensons que les représentations peuvent avoir des effets positifs sur les personnes appartenant aux communautés mises en évidence, mais également sur les autres. Dans le premier cas, voir des gens à qui on ressemble dans l'espace public permet une validation et une valorisation de sa propre identité, qui était auparavant souvent stigmatisée, et qui l'est encore parfois. Dans le deuxième cas, une plus grande visibilité peut mener à une plus grande acceptation, à une tolérance et à une reconnaissance de ces personnes dans notre société<sup>2</sup>. Cela permet de normaliser leur présence sans que qu'elles aient besoin de cacher leur identité sexuelle. Car bien que l'acceptabilité sociale grandissante relative à ces communautés donne l'impression que

---

<sup>1</sup> Lexie, *Une histoire de genres : guide pour comprendre et défendre les transidentités*, Vanves, Marabout, 2021, p. 249.

<sup>2</sup> Eleanor Wilkinson, « What's Queer about Non-Monogamy Now? », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 246.

les gens qui y appartiennent sont plus nombreux qu'avant, c'est plutôt la possibilité de vivre pleinement et librement son identité sexuelle qui entraîne davantage de *coming out*, comme nous l'explique encore Lexie à propos de sa propre communauté :

C'est d'ailleurs la progression de cette visibilité qui participe à l'émancipation et à la multiplication des coming out trans depuis quelques années. Le sentiment est que nous sommes de plus en plus nombreux, mais c'est simplement que nous osons enfin en parler. Avoir accès à des représentations permet de savoir qu'être trans, c'est possible, et que ça existe<sup>3</sup>.

Évidemment, cette plus grande visibilité n'est pas le seul facteur qui soutient l'émancipation des communautés LGBTQ+. Par exemple, la condition des personnes trans est parfois encore considérée comme un trouble de santé mentale et nécessite la plupart du temps un diagnostic pour avoir accès à des procédures et interventions médicales si on le désire. Aujourd'hui, selon Lexie, une relative dépathologisation est en cours qui « libère la parole et la conscience quant à l'existence de minorités de genre, après des décennies de stigmates entraînant une honte, une ostracisation qui a rendu silencieuses des générations de personnes trans<sup>4</sup> ».

Depuis des décennies, de nombreuses luttes politiques et sociales ont eu lieu pour faire avancer les droits et la reconnaissance des personnes LGBTQ+. Nous croyons que, bien que les représentations dans les médias et la culture populaire puissent ne pas avoir un aussi grand impact politique que le militantisme, l'éducation et le changement des mentalités à long terme que permettent ces représentations sont tout aussi importants pour mener à l'acceptation des communautés marginalisées. Nous adoptons donc en ce sens une posture pédagogique, où

[...] l'horizon égalitaire passe par l'éducabilité, c'est-à-dire par la (lente) transmission des acquis féministes reposant sur des politiques éducatives ou de politiques de formation. Il sera reproché à cette approche une visée trop incertaine, trop « de long terme ». Il est néanmoins admis, quoi qu'il

---

<sup>3</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 70.

<sup>4</sup> *Idem.*



en soit, que le « désapprentissage » du genre passe par une action pédagogique répétée<sup>5</sup>.

Par exemple, la lecture de romans qui mettent en scène des personnages bien développés et aux identités sexuelles variées, comme il en sera question dans ce mémoire, participe à l'éducation et au changement de mentalité des lecteurs. C'est l'identification du lecteur aux personnages qui permet cette évolution et cette ouverture. Selon Vincent Jouve, ce processus est celui de « l'effet-personne », comme Michel Erman le présente dans l'extrait qui suit :

Selon [Jouve], la lecture d'un roman repose à la fois sur l'illusion référentielle et sur les investissements affectifs du lecteur, lesquels créent un système de sympathie. Si le lecteur est en général obligé d'adopter, au moins en partie, le point de vue du narrateur — dans le cas inverse il risque d'abandonner tout intérêt pour le texte —, c'est au personnage dont il partage les doutes et les attentes, les angoisses et les tropismes qu'il peut s'identifier, quitte à se trouver confronté — fort heureusement, sinon quelle serait l'efficace d'un roman ? — à une métaphysique et à des valeurs qui ne sont pas les siennes<sup>6</sup>.

Être face à des personnages qui appartiennent à des minorités permet au lecteur de comprendre leur situation et de ressentir de l'empathie envers ces gens, du moins c'est ce que l'on souhaite. Nous pouvons également observer la façon dont ce processus peut fonctionner dans d'autres formes de fiction. Par exemple, il est aussi possible de vivre le même investissement affectif pour des personnages au cinéma. C'est pourquoi nous croyons que l'augmentation des représentations de personnes appartenant aux communautés LGBTQ+ dans l'espace public et dans les productions culturelles a un impact pédagogique positif sur notre société. C'est un moyen de rejoindre les gens dans leur quotidien lorsqu'ils ne sont pas confrontés à cette réalité dans leur propre vie.

Cependant, il est important de mentionner que ce ne sont pas toutes les communautés qui ont le même niveau de visibilité dans l'espace public, et toutes n'en

---

<sup>5</sup> Arnaud Alessandrin, *Déprivilegier le genre. Faire contre et être (tout) contre le genre*, Joinville-le-Pont, Double ponctuation, 2021, p. 49.

<sup>6</sup> Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1992, dans Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006, p. 22.

sont pas au même stade de reconnaissance sociale. On trouve ainsi une sorte de hiérarchie dans l'acceptation selon les différentes minorités sexuelles. Dans son essai intitulé *Adolescences lesbiennes : De l'invisibilité à la reconnaissance*, Christelle Lebreton remarque un fait : « si on ne peut nier que les lesbiennes sont plus visibles aujourd'hui, il est important de ne pas perdre de vue que cette visibilité est, d'une part, plus récente que celle des hommes homosexuels, et, d'autre part, qu'elle demeure marginale<sup>7</sup>. » Elle a noté dans ses recherches que l'homosexualité, bien qu'elle ait une reconnaissance grandissante dans les sociétés occidentales, ne progresse pas à la même vitesse pour les gais et les lesbiennes. Ces dernières ne semblent pas avoir autant de modèles sur lesquels s'appuyer, et elles sont moins représentées dans la culture. On remarque une autre disparité, cette fois au sujet de la communauté sexuelle des polyamoureux et polyamoureuses. Selon Katherine Frank et John DeLamater, le polyamour est une forme de relation où il est à la fois possible et valide d'entretenir des liens intimes et sexuels avec plusieurs partenaires à la fois<sup>8</sup>. Ce terme regroupe donc plusieurs configurations différentes. En dépit de la visibilité grandissante des relations polyamoureuses, une hiérarchie se crée entre les relations basées davantage sur l'amour et l'intimité, qui sont vues comme « bonnes » ou « supérieures », et les relations qui sont centrées sur le plaisir sexuel<sup>9</sup>. Ce ne sont donc pas tous les membres des communautés LGBTQ+ qui bénéficient d'une égale reconnaissance sociale et qui ont ainsi accès à de justes représentations de leur identité.

Par ailleurs, il est aussi important de rappeler que toutes les représentations culturelles ne sont pas positives et inclusives, et que certaines d'entre elles peuvent mener à de la discrimination, comme nous l'explique Lexie :

---

<sup>7</sup> Christelle Lebreton, *Adolescences lesbiennes. De l'invisibilité à la reconnaissance*, Montréal, Remue-ménage, 2017, p. 13.

<sup>8</sup> Katherine Frank et John DeLamater, « Deconstructing Monogamy: Boundaries, Identities, and Fluidities across Relationships », dans Meg-John Barker et Darren Langdridge (dir.), *op. cit.*, p. 18.

<sup>9</sup> Ani Ritchie, « Discursive Constructions of Polyamory in Mono-normative Media Culture », dans Meg-John Barker et Darren Langdridge (dir.), *op. cit.*, p. 50.

Constater l'existence des personnes trans n'a pas été accompagné par l'inclusion sans conditions des concerné·es·x aux sociétés qui sont les leurs. La prise de visibilité des personnes trans en Occident fut surtout le début d'une histoire des théorisations et des doctrines de contrôle des personnes trans<sup>10</sup>[.]

La visibilité ne suffit donc pas pour créer l'inclusion. Toutefois, comme nous le mentionnions plus haut, l'utilité des représentations se trouve dans leur pérennité. Elles doivent cependant être accompagnées d'avancées politiques et sociales pour mener à une plus grande acceptation. De plus, toutes les représentations ne s'équivalent pas. La visibilité de personnalités publiques influentes qui appartiennent aux communautés marginalisées a sans doute un plus grand poids sur le plan social que celle d'une personne qui tente de s'affirmer dans son entourage.

Les représentations ne sont pas toujours positives et inclusives ; aussi, elles ne sont pas toutes subversives. Par exemple, selon Christelle Lebreton, certains militants et chercheurs estiment que

[...] le potentiel subversif de l'existence homosexuelle par rapport aux institutions hétéronormatives (le mariage, la parentalité) serait neutralisé par certaines avancées législatives et par les représentations médiatiques et sociales des personnes gaies et lesbiennes qui, loin de refléter la diversité des genres et des sexualités, promeuvent des représentations conformes aux idéaux de type « classe moyenne » : désir de fonder une famille, carrière, réussite financière et pouvoir de consommation<sup>11</sup>.

Dans le but de gagner de l'acceptation et des droits, des groupes marginaux peuvent tenter de répéter les normes dominantes, ce qui est tout à fait légitime, mais il s'agit d'une pratique qui invisibilise les membres de ces communautés qui ne vivent pas selon ces normes et qui sont, en retour, de nouveau marginalisés et exclus des représentations. Ainsi, certaines représentations culturelles de l'homosexualité ne font que reproduire les normes hétérosexuelles, car elles découlent d'une

---

<sup>10</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 117-118.

<sup>11</sup> Christelle Lebreton, *op. cit.*, p. 22.

[...] méfiance envers les stéréotypes [qui] se traduit par une normalisation, voire une hétérosexualisation du personnage, faisant abstraction de l'expression d'une différence, d'une performance de genre signalant une recherche de liens communautaires ou la revendication d'éléments subversifs. Ces représentations, accessibles et non menaçantes pour un auditoire général, se veulent rassurantes par leur normalité qui conforte le système hétéronormatif<sup>12</sup>.

On peut penser aux séries télévisées<sup>13</sup> qui présentent la famille typique du rêve américain avec deux parents (un qui travaille, l'autre qui reste à la maison), un ou des enfants et une grande maison, avec pour seule différence que les parents forment un couple homosexuel. Un des parents a des caractéristiques et des rôles normalement associés au masculin, et l'autre, au féminin, bien qu'ils soient du même sexe. Ces représentations, même si elles décrivent la réalité de certains individus, ne sont pas subversives et ne permettent pas de rendre compte de la diversité de la communauté homosexuelle.

Cela ne nous empêche pas de considérer les bienfaits que peuvent produire des représentations lorsqu'elles sont faites de façon bienveillante et incluent le point de vue des groupes minorisés qu'on tente de représenter. Quand ce n'est pas le cas, les représentations sont souvent stéréotypées et peuvent ne pas être vraiment représentatives de l'expérience de vie de ces personnes. Lorsqu'on ne consulte pas les membres des communautés qu'on souhaite représenter au cours du processus créatif, cela peut reconduire des idées préconçues à leur sujet, et ce, malgré toutes les bonnes intentions possibles. Lexie nous en donne encore un bon exemple :

L'industrie du cinéma adore par exemple user du trope de la personne trans seule, isolée, marginale et triste. C'est parfois vrai, et le dire est important pour pouvoir changer les dynamiques qui en sont la cause, mais ce n'est pas une réalité universelle, elle n'est pas vraie et constante dans le temps. Si cette solitude est souvent invoquée dans l'inconscient, c'est parce que la

---

<sup>12</sup> Tara Chanady, « Dépasser les stéréotypes et le conformisme. Queeriser les représentations LGBT\* à la télévision québécoise », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *Québequeer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 408.

<sup>13</sup> Par exemple, la série américaine *Modern Family* avec le couple gay de Cam et Mitch.

majorité cisgenre ignore et ne voit pas la communauté, les liens d'entraide, les structures, les initiatives, les lieux<sup>14</sup>.

Nous croyons donc qu'il est essentiel de donner la parole aux personnes concernées afin de rendre une vision plus juste de leur réalité. C'est ce que nous tenterons de faire dans cette recherche. Bien que nous croyions qu'en tant que chercheuse, il est possible d'aborder toutes les questions, nous devons mentionner que nous n'appartenons pas aux communautés abordées et que nous tenterons de pallier cette position extérieure par l'ajout de sources et de références provenant de personnes qui s'incluent dans ces communautés. Nous pensons qu'une telle approche est primordiale pour proposer une vision plus juste de la situation. Dans cette optique, nous voyons notre position de chercheuse comme celle d'une « alliée », telle qu'elle est définie par Benavides et al. : « An ally, also referred to as an accomplice, is an individual holding a majority identity who recognizes their privilege and personally supports people within marginalized groups through change-oriented actions<sup>15</sup>. » Dans notre recherche, nous prendrons donc position en tant qu'alliée de toutes les personnes appartenant aux communautés LGBTQ+ lorsque nous aborderons les enjeux et les normes qui les touchent : cishormativité, hétéronormativité, mononormativité, etc. Nous définirons ces termes plus loin.

Donc, en nous inspirant de lectures scientifiques et de témoignages provenant d'auteurs des communautés sexuelles marginalisées, nous en viendrons à mieux comprendre non seulement que la représentation et la visibilité de personnes appartenant à ces groupes sont bénéfiques pour tous, mais également que leur absence est néfaste. Christelle Lebreton a remarqué ce fait dans sa recherche sur des femmes lesbiennes :

---

<sup>14</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 203.

<sup>15</sup> Je traduis : « Un allié, aussi appelé complice, est un individu porteur d'une identité majoritaire qui reconnaît son privilège et soutient personnellement les personnes au sein de groupes marginalisés par des actions orientées vers le changement. » Mac Benavides et al., « Pedagogy: Developing Ally Identities », dans Jacklyn A. Bruce et Katherine E. McKee, *Transformative Leadership in Action : Allyship, Advocacy & Activism*, Bingley, Emerald Publishing Limited, 2020, p. 111.

La méconnaissance du lesbianisme a d'emblée pour effet d'occulter, dans les faits, la possibilité même d'envisager une relation lesbienne. Par conséquent, l'absence de légitimité sociale du lesbianisme empêche ces jeunes femmes de reconnaître leurs désirs pour les femmes en dehors de la norme hétérosexuelle<sup>16</sup>.

Lexie fait la même constatation, mais de façon plus générale, lorsqu'elle écrit : « [c]ette visibilité qui manque si cruellement en grandissant, alors que l'on est queer, et dont l'absence a des conséquences prégnantes sur l'équilibre mental et la construction des concerné·es·x<sup>17</sup>. » Si ces personnes ne sont pas visibles dans notre société, cela n'affecte pas seulement leur acceptation par les autres, mais aussi leur propre développement identitaire. L'absence de représentations visibles pour tous fait qu'il devient très difficile non seulement d'accepter sa différence, mais aussi, tout simplement, de la reconnaître et de la comprendre.

C'est cette volonté de représentation qui a motivé à écrire les deux autrices des romans que nous étudierons dans ce mémoire. Dans l'introduction de la version française du roman *Homo sapienne*, Daniel Chartier écrit que, pour l'autrice Niviaq Korneliussen, l'écriture découlerait d'un besoin urgent d'écrire un livre qu'elle aurait voulu lire, un livre qui aborde les questions de sa génération, notamment celles sur l'identité sexuelle<sup>18</sup>. Quant à MP Boisvert, l'autrice du roman *Au 5<sup>e</sup>*, elle affirme, dans son mémoire de maîtrise en création qui est à l'origine du roman, vouloir offrir un livre sur le polyamour qui donne une voix égale à tous les partenaires concernés, livre qu'elle n'avait jamais eu la chance de lire<sup>19</sup>. Cette impression d'absence de représentation et le désir subséquent de créer une nouvelle représentation ont mené à l'écriture de deux romans qui se ressemblent sur plusieurs points, bien qu'ils proviennent de deux cultures différentes, Niviaq Korneliussen étant Groenlandaise et MP Boisvert, Québécoise. En

---

<sup>16</sup> Christelle Lebreton, *op. cit.*, p. 132.

<sup>17</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 12.

<sup>18</sup> Daniel Chartier, « Un autre Groenland. Préface à *Homo Sapienne* de Niviaq Korneliussen », dans Niviaq Korneliussen, *Homo Sapienne*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017, p. 10.

<sup>19</sup> Marie-Pier Boisvert, « Partenariats pluriels : le polyamour dans trois romans québécois, suivi de *Au 5<sup>e</sup>*, roman d'amours », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2015, f. 181.

effet, ces deux romans présentent cinq narrateurs issus de la communauté LGBTQ+ qui explorent librement leur identité sexuelle.

Dans ce mémoire, nous nous proposons d'examiner la question des normes de genre telle qu'elle est présentée dans ces deux romans. Ce concept a été développé par Judith Butler, figure incontournable des études queers, dans son livre *Trouble dans le genre*, paru en 1990, et elle le définit comme suit :

Les normes de genre (le dimorphisme idéal, la complémentarité hétérosexuelle des corps, les idéaux et la règle de ce qui est proprement ou improprement masculin et féminin, dont beaucoup se trouvent renforcés par des codes de pureté raciale et des tabous sur le métissage) établissent ce qui sera intelligiblement humain ou ne sera pas, ce qui sera considéré ou non comme « réel ». C'est en ce sens que l'on peut dire que ces mêmes normes constituent le champ ontologique où les corps trouvent leur expression légitime<sup>20</sup>.

Les normes de genre sont donc une façon de concevoir l'appartenance, au genre masculin ou au genre féminin, selon un ensemble de critères plutôt stricts qui passent par l'apparence physique, la personnalité, les comportements, les goûts, etc. Cette façon de comprendre le genre semble naturelle tant elle est intériorisée, mais elle serait plutôt construite et apprise. Nous pouvons le démontrer simplement avec le fait que les normes de genre évoluent en fonction des lieux et des époques. Selon Butler, ce qui est « féminin » et ce qui est « masculin » varient et la signification de ces mots change selon les frontières géopolitiques et les contraintes culturelles<sup>21</sup>. De plus, les standards de beauté et les rôles attribués à chaque sexe dans la société ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux des générations précédentes. Les avancées féministes qui ont modifié ces normes sont une preuve que celles-ci ne sont pas innées. De plus, des études scientifiques ont permis de montrer que certaines des différences que nous pouvons penser naturelles entre les hommes et les femmes ne le sont pas forcément.

---

<sup>20</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte/Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », 2012[1990], p. 47.

<sup>21</sup> Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2016[2004], p. 22-23.

Dans l'ouvrage collectif intitulé *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, les auteurs s'efforcent de faire le point sur cette question. Une des autrices de ce livre, Louise Cossette, en vient à la conclusion, après une méta-analyse portant sur plusieurs recherches, que

[...] les différences psychologiques ou comportementales entre les sexes sont, pour la plupart, minimales et plutôt instables. Les similitudes l'emportent et de loin sur les différences. Il n'existe donc pas de caractéristiques psychologiques typiquement « féminines » ou « masculines »<sup>22</sup>.

Il y aurait donc, tout simplement, plus de variations entre les individus qu'entre les sexes, et il ne serait pas possible d'associer certaines caractéristiques psychologiques majoritairement à un sexe plutôt qu'à un autre. Il semble qu'il en soit de même pour les goûts et les aptitudes, alors que ce sont des choses qui nous semblent innées. En effet, ce serait plutôt la socialisation différenciée entre les sexes dès le plus jeune âge qui entraînerait, selon Catherine Vidal, ces différences :

Or depuis la naissance, [l'enfant] évolue dans un environnement sexué : la chambre, les jouets, les vêtements diffèrent selon le sexe de l'enfant. Des expériences de psychologie ont montré que les adultes, de façon inconsciente, ne se comportent pas de la même façon avec tous les bébés. Ils ont plus d'interactions physiques avec les bébés garçons, alors qu'ils parlent davantage aux filles. C'est l'interaction avec l'environnement familial, social, culturel qui va orienter les goûts, les aptitudes et contribuer à forger les traits de personnalité en fonction des modèles du masculin et du féminin donnés par la société<sup>23</sup>.

Certaines activités sont automatiquement préférées selon le sexe des enfants, ce qui entraîne inévitablement une disparité entre les sexes en ce qui concerne certaines préférences. Cette différence est apprise et non naturelle.

---

<sup>22</sup> Louise Cossette, « La différenciation psychologique des sexes : un phénomène en voie d'extinction ? », dans Louise Cossette (dir.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal, Remue-ménage, 2012, p. 39.

<sup>23</sup> Catherine Vidal, « Cerveau, sexe et préjugés », dans Louise Cossette (dir.), *op. cit.*, p. 18.



Butler explique que les normes de genre seraient construites grâce au concept de performativité. Ce serait l'incessante répétition des normes de genre au cours de notre vie qui les fait sembler naturelles, alors qu'elles viennent de la culture et que nous les assimilons. L'idée de performance découle de cette répétition d'actes genrés « que nous pensons être une propriété “interne” à nous-mêmes [mais qui] doit être mis sur le compte de ce que nous attendons et produisons à travers certains actes corporels<sup>24</sup> ». Ainsi, nous répétons certains actes genrés de façon inconsciente, nous agissons de telle façon parce que nous pensons que c'est ce qui est attendu de nous. Dans l'idée de performativité, « [l]e genre se réalise jour après jour à travers les normes et les contraintes, et c'est de cette répétition quotidienne qu'il tire son apparente stabilité, cohérence et naturalité qui sert ainsi de base au cadre hétéronormatif et hétérosexiste<sup>25</sup> ». Le genre semble naturel par sa répétition qui le rend stable et qui renforce le cadre hétéronormatif. Il s'agit, en quelque sorte, d'un cercle vicieux. La répétition des normes de genre au fil du temps les rend naturelles à nos yeux, et nous les répétons, car nous croyons qu'elles sont naturelles puisque nous sommes élevés dans ce système.

Dans ce mémoire, nous explorerons la question des normes de genre dans les romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>* afin de comprendre comment les personnages de ces œuvres déconstruisent ces normes par leur choix d'identité de genre et/ou d'orientation sexuelle, puis par la nature de leurs relations amoureuses. C'est parce qu'elles sont construites, comme nous venons de le voir, que ces normes peuvent, par la suite, être déconstruites. Et pourquoi est-il si important, selon nous, de déconstruire les normes de genre ? Tout simplement, comme l'écrit Chantal Maillé, pour « permettre aux personnes qui comprennent leur genre de façon non normative de pouvoir vivre sans

---

<sup>24</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, op. cit., p. 36.

<sup>25</sup> Audrey Baril, « De la construction du genre à la construction du “sexe” : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, no 2, 2007, p. 64.

violence<sup>26</sup> ». Une telle démarche permet de créer une société plus inclusive qui permet à tous de vivre sans peur de représailles. Nous adoptons, en ce sens, la position de la pensée « queer » qui s'emploie, selon Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, « à la déconstruction de ces dispositifs visant à produire des sujets normatifs<sup>27</sup> ». De plus, cette déconstruction ne profite pas seulement aux personnes des communautés LGBTQ+, mais à toutes les personnes genrées :

Dans notre société, genre et expression de genre sont intimement liés et il est attendu d'un genre qu'il corresponde à certains archétypes, parfois pas très sains, exigeants, voire inatteignables ; toutes les personnes cisgenres n'y correspondent pas, la grossophobie en est un cruel exemple<sup>28</sup>.

Cela concerne donc tout le monde, pas seulement les minorités sexuelles, car les normes de genre sont parfois si rigides qu'il est aussi impossible de s'y conformer totalement pour les personnes cisgenres et hétérosexuelles. La déconstruction des normes de genre vise donc une acceptation et une inclusivité grandissante de toutes les personnes qui n'arrivent pas à s'identifier à ces idéaux genrés.

Nous utilisons ici le concept de déconstruction tel que l'a pensé Jacques Derrida. Celui-ci affirme que la déconstruction commence « par contester l'autorité de la linguistique et du langage et du logocentrisme<sup>29</sup> ». Pour nous, cela signifie que la déconstruction permet de remettre en question la prédominance de certains concepts qui prévalent dans notre langage et de faire évoluer nos conceptions de certains phénomènes, nos conceptions du genre, par exemple. Derrida propose, en fait, de rejeter toutes les structures binaires et les systèmes d'oppositions qui ont formé l'histoire de la pensée tels que culture/nature, même/autre, et celui qui nous intéresse le plus,

---

<sup>26</sup> Chantal Maillé, « Féminismes, genre et sexe au XXI<sup>e</sup> siècle : nouveaux habits, vieux débat ? », dans Louise Cossette (dir.), *op. cit.*, p. 92.

<sup>27</sup> Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *Québequeer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 11.

<sup>28</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 30.

<sup>29</sup> Jacques Derrida, « Qu'est-ce que la déconstruction ? », *Commentaire*, vol. 108, no 4, 2004, p.1099.

homme/femme<sup>30</sup>. Selon Lucie Guillemette et Josiane Cossette, « [l]’approche critique de la déconstruction de Derrida nous montre que ces dualismes ne sont jamais équivalents, mais hiérarchisés. Un pôle (présence, bien, vérité, homme, etc.) est privilégié aux dépens du second (absence, mal, mensonge, femme, etc.)<sup>31</sup>. » C’est pourquoi la théorie de la déconstruction de Derrida est utile pour comprendre le féminisme et la pensée queer. Elle permet de se défaire de la hiérarchie et des normes auxquelles les gens n’arrivent pas à se conformer complètement. En nous délestant de la logique binaire du genre qui classe les gens en deux catégories hétérogènes selon les critères du « masculin » et ceux du « féminin », nous nous retrouvons avec une conception récente de l’identité sexuelle ou de genre, un modèle dit postmoderne, qui permet, selon Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « tous les glissements, les permutations, les explorations et les inventions identitaires<sup>32</sup> ». En effet, ce sont ces chercheuses qui, en voulant créer une typologie de nos façons de penser le sexe et le genre, sont arrivées à développer trois modèles conceptuels distincts. Le premier modèle est qualifié de patriarcal ou traditionnel, et il « définit comme un fait de Nature la division bicatégorique des sexes, qui entraîne à son tour une division des rôles sociaux et une hiérarchie des valeurs symboliques<sup>33</sup> ». Dans ce modèle, les divisions entre hommes et femmes sont considérées comme naturelles. Les deux pôles de ce système binaire sont opposés et aussi complémentaires, tout en acceptant l’hégémonie de l’homme sur la femme. Le deuxième modèle est qualifié de féministe ou moderne : « Il s’agit désormais de revaloriser le féminin dans une quête d’égalité et de remettre en question l’idée d’une essence féminine qui justifierait la domination masculine<sup>34</sup>. » Dans ce cas persiste l’idée de binarité, mais dans une perspective d’égalité entre les sexes. Deux courants apparaissent dans ce modèle : les essentialistes croient qu’il

---

<sup>30</sup> Lucie Guillemette et Josiane Cossette, « Jacques Derrida : Déconstruction et différence » en ligne, <<http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp>>, consulté le 3 décembre 2020.

<sup>31</sup> *Idem*.

<sup>32</sup> Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l’identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, no 2, 2006, p. 6.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>34</sup> *Idem*.

existe tout de même des différences naturelles et innées entre les hommes et les femmes ; le courant culturaliste, pour sa part, tend vers la construction sociale du genre<sup>35</sup>, ce qui mènera au modèle postmoderne. C'est ce troisième modèle que nous avons abordé en lien avec la déconstruction. Celui-ci, selon Boisclair et Saint-Martin,

[...] repose donc sur ce constat de la non-pertinence d'accorder des significations et des valeurs intrinsèques au sexe comme au genre, qu'elles soient positives ou négatives, "pro-masculines" ou "pro-féminines", la diversité humaine ne pouvant être réduite à un système d'assignation binaire aussi simple. Cette position a pour effet d'ouvrir à l'infini l'axe des possibles identitaires<sup>36</sup>[...].

C'est cette dernière façon de concevoir l'identité sexuelle qui est sous-jacente dans les deux romans que nous analyserons, et qui se déploie dans la quête identitaire de leurs personnages, parfois à l'encontre d'un modèle traditionnel ou patriarcal provenant de leur entourage. Notre exploration de la déconstruction des normes de genre qu'opèrent les personnages des romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>* nous mène au postulat suivant : ce serait les discours et les comportements des personnages, les lieux dans lesquels ils évoluent, puis les relations qu'ils entretiennent entre eux qui participent à la déconstruction des normes de genre dans ces récits.

Pour démontrer cette hypothèse, notre analyse reposera sur trois axes. Dans un premier chapitre, nous nous pencherons sur les personnages et le développement de leur identité sexuelle, dans le but de faire ressortir la façon dont ils évoluent en dehors des normes de genre. Pour y arriver, nous relèverons dans les romans les passages où le discours et le comportement des personnages s'opposent à trois éléments. Le premier élément est la conception binaire du sexe et du genre que nous avons abordée précédemment. Nous verrons donc la façon dont les personnages correspondent ou non aux normes de ce qui est « féminin » ou « masculin » par rapport au genre auquel ils s'identifient. Le deuxième élément est l'hétéronormativité. De façon basique, ce

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>36</sup> *Idem.*

concept peut être défini comme la «[c]royance culturelle selon laquelle l'hétérosexualité est la normalité, que cette normalité est désirable, et que tout autre choix est anormal et par conséquent immoral<sup>37</sup> ». L'hétéronormativité est donc le fait de toujours présumer qu'une personne est hétérosexuelle, car cette orientation sexuelle est considérée comme la norme dominante. Ce concept peut également être élargi pour englober tout un mode de vie hétérosexuel et un ensemble de normes liées aux relations de couple et de famille basés sur des rôles sexuels très distincts entre l'homme et la femme, ainsi que la relation de pouvoir qui est créée entre ceux qui se conforment à cette norme et ceux qui s'en écartent. Comme l'écrit l'essayiste Mimi Schippers :

[Q]ueer theorists and sociologists of sexuality define heteronormativity as the social, cultural, and institutionalized meanings and practices that systematically confer privilege in the forms of status, authority, and material resources on heterosexual people who conform to societal norms and expectations for living a "good life." Heteronormativity includes, but is not limited to, marriage between one man and one woman, a definition of family that hinges on the presence of dependent children, relationships based on love and commitment rather than sex, relationship longevity, active participation in capitalism in terms of both employment and consumption, and monogamy. As a regime of normalcy, heteronormativity privileges those who follow and embody these norms and systematically disadvantages those who do not<sup>38</sup>.

Nous chercherons donc à voir la manière dont les personnages des deux romans brisent les normes de l'orientation sexuelle et de leur mode de vie. Le troisième et dernier élément contre lequel les discours et les comportements des personnages peuvent

---

<sup>37</sup> Janet W. Hardy et Dossie Eaton, *L'éthique des amours plurielles. Avoir plusieurs amoureux, les respecter et se respecter*, Noisy-sur-École, Éditions de l'Éveil, 2021[2017], p. 341.

<sup>38</sup> Je traduis : « Les théoriciens de la pensée queer et les sociologues de la sexualité définissent l'hétéronormativité comme les significations et pratiques sociales, culturelles et institutionnalisées qui confèrent systématiquement des privilèges sous forme de statut, d'autorité et de ressources matérielles aux personnes hétérosexuelles qui se conforment aux normes et attentes sociétales pour vivre une "bonne vie". L'hétéronormativité inclut, mais sans s'y limiter, le mariage entre un homme et une femme, une définition de la famille qui repose sur la présence d'enfants à charge, une relation basée sur l'amour et l'engagement plutôt que sur le sexe, la longévité des relations, une participation active au capitalisme en termes d'emploi et de consommation, et la monogamie. En tant que régime de normalité, l'hétéronormativité privilégie ceux qui suivent et incarnent ces normes et désavantage ceux qui ne s'y conforment pas. » Mimi Schippers, *Beyond Monogamy: Polyamory and the Future of Polyqueer Sexualities*, New York, NYU Press, 2016, p. 7-8.

s'opposer est la monogamie, ou la mononormativité. Du même ordre que le concept d'hétéronormativité, la mononormativité est la présomption du couple et la discrimination qui s'ensuit au regard des formes de relation qui n'entrent pas dans la norme monogame<sup>39</sup>. Cet élément est surtout présent dans le roman *Au 5<sup>e</sup>*, tandis qu'il n'est à peu près pas abordé dans *Homo sapienne*, mais le polyamour est un sujet si important pour l'autrice MP Boisvert dans l'écriture de son roman, comme nous l'avons mentionné plus tôt, que nous ne pouvons passer outre. Ainsi, à l'aide de ces trois éléments, nous relèverons les moments où les personnages ressentent le besoin de justifier leur identité de genre, leur orientation sexuelle ou leur mode de vie, donc les moments où les personnages doivent se défendre contre les normes dominantes, ce qui permettra de montrer la déconstruction à l'œuvre dans les deux romans.

Dans un deuxième chapitre, nous étudierons la façon dont les lieux où évoluent les personnages deviennent des vecteurs dans le développement ou dans l'affirmation de leur identité sexuelle. Nous utiliserons le concept d'« idée du lieu », qui dépasse sa simple existence physique. Selon Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières, l'idée du lieu « existe d'abord et avant tout comme un réseau discursif, donc comme une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les constituantes, l'histoire, les paramètres, etc.<sup>40</sup> ». Ainsi, « l'existence discursive du lieu accompagnerait son existence réelle [...]. Pour tout lieu, on constaterait ainsi une double existence : discursive (ce qu'on en dit) et phénoménologique (ce qu'on en sait par l'expérience)<sup>41</sup>. » Dans notre analyse des deux romans, nous ne tiendrons pas seulement compte de l'influence physique des lieux sur les personnages, mais également de l'influence de l'idée du lieu, ou comment la façon dont les personnages conçoivent les différents endroits influence le développement de leur identité sexuelle.

---

<sup>39</sup> Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 254.

<sup>40</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Cahier Figura, 2013, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/lidee-du-lieu>>, consulté le 3 décembre 2020. p. 15.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

Il s'agira d'abord de voir si le contexte urbain a une influence puisque, dans *Au 5e*, certains personnages quittent des régions pour venir s'installer à Sherbrooke et, dans *Homo sapienne*, l'action du roman se déroule dans la capitale Nuuk. Il nous faudra cependant tenir compte de la spécificité du contexte groenlandais, notamment quant à la possibilité d'anonymat dans les deux contextes, car la densité de population est fort différente dans les deux cultures. Ensuite, nous examinerons comment certains lieux dans les deux romans (l'appartement d'*Au 5e* et les divers endroits où les personnages d'*Homo sapienne* font la fête) agissent comme une des forteresses ou des « lieux sûrs » où il est possible de dévoiler son identité sexuelle. Nous utilisons ici le concept de *safe space*, expression qui désigne des lieux dans lesquels des personnes marginalisées peuvent se rassembler et se sentir à l'abri, c'est-à-dire des endroits où elles ne font face à aucune forme d'aliénation, de menace, d'intimidation ou de stress<sup>42</sup> reliée à leur identité.

Dans un troisième chapitre, nous explorerons les relations entre les personnages. Le récit polyphonique permet de découvrir la façon dont les personnages s'influencent les uns les autres, et comment le soutien qu'ils peuvent s'apporter favorise le développement de leur identité sexuelle sans contrainte. Nous employons le terme de polyphonie au sens où Mikhaïl Bakhtine l'a introduit dans les études littéraires : « faire entendre la voix d'un ou plusieurs personnages aux côtés de la voix du narrateur, avec laquelle elle s'entremêle d'une manière particulière, mais sans phénomène de hiérarchisation<sup>43</sup>. » Ainsi, il y a une pluralité de points de vue qui sont tous mis sur un pied d'égalité. Dans les deux romans, nous retrouvons cinq narrateurs dont les récits s'entremêlent, tous avec un temps de parole semblable. Puisque nous avons accès à plusieurs angles d'une même situation, nous examinerons donc la manière dont les paroles des personnages suscitent des réflexions et des changements

---

<sup>42</sup> Robert Boost Rom, « “Safe spaces” : Reflections on an educational metaphor », *Journal of Curriculum Studies*, vol. 30, no 4, 1998, p. 405.

<sup>43</sup> Jacques Bres et al. (dir.), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques : actes du colloque de Cerisy*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, coll. « Champs linguistiques », 2005, p. 23.

de comportement chez les autres. Il s'agit de voir comment la discussion ouverte entre eux sur le thème de l'identité sexuelle permet de déconstruire les normes de genre et leur donne ainsi le courage de développer leur propre identité sexuelle.



## CHAPITRE I

### ÊTRE HORS DE LA NORME

Selon Boisclair, Landry et Poirier Girard, les productions culturelles queers sont un bon moyen de participer à la représentation et à l'inclusion des communautés LGBTQ+ dans la société, car elles permettent de déconstruire les dispositifs normatifs à l'aide des récits de personnes queers<sup>44</sup>. Comme nous l'avons écrit plus haut, nous croyons que ce type de représentation peut avoir des effets positifs tant sur les membres de ces communautés que sur les autres personnes lorsque les représentations sont faites avec bienveillance, respect et souci d'inclusion, et qu'elles montrent des personnages bien développés qui dépassent les stéréotypes. Nous croyons que la lecture de romans qui mettent en scène de tels personnages participe à la création d'un sentiment d'appartenance et d'inclusion pour les membres des communautés visées ainsi qu'à l'éducation et au changement de mentalités des autres lecteurs grâce au processus de « l'effet-personne<sup>45</sup> » décrit par Vincent Jouve. Se familiariser avec des personnages qui appartiennent à des minorités permet au lecteur de se mettre à leur place, donc de ressentir de l'empathie pour eux et de comprendre leur situation.

Il est de notre avis que les romans *Homo sapienne* de Niviaq Korneliussen et *Au 5<sup>e</sup>* de MP Boisvert présentent des personnages inclusifs des communautés LGBTQ+ et que, de ce fait, ces deux romans participent à la déconstruction des normes de genre. Pour démontrer cette hypothèse, nous analyserons dans ce chapitre le développement de l'identité sexuelle des personnages afin de montrer la façon dont ils se situent hors de trois normes spécifiques : la conception binaire du sexe et du genre dans laquelle il y a une division claire entre ce qui est « masculin » et « féminin » ; l'hétéronormativité,

---

<sup>44</sup> Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *op. cit.*, p. 18-19.

<sup>45</sup> Vincent Jouve, *op. cit.*, dans Michel Erman, *op. cit.*, p. 22.

selon laquelle l'hétérosexualité est considérée comme la norme dominante, et le modèle du couple hétérosexuel marié avec enfant(s) et avec une division des rôles ménagers liée au sexe est le modèle familial à suivre ; et la mononormativité, qui veut que tout modèle relationnel amoureux ou sexuel qui se situe hors du couple monogame soit rejeté. Il est important de noter, même si les personnages présentés déconstruisent certaines normes, qu'ils en reconduisent d'autres, et c'est ce qui en fait des personnages réalistes. Les normes que les personnages suivent et renforcent, consciemment ou pas, ne rendent pas moins légitime la déconstruction des autres normes qui est en cours. Bien que fictionnels, les personnages et leurs relations seront analysés comme s'ils s'agissaient de situations réelles, en ce sens que les comportements sont révélateurs de l'état de l'évolution des relations sociales à l'époque contemporaine des deux romans. Dans chaque roman, cinq personnages principaux sont narrateurs à tour de rôle et de façon relativement égale. Nous effectuerons une analyse spécifique de chacun d'eux pour révéler comment chacun participe à cette déconstruction.

## 1.1 *Homo sapienne*

### 1.1.1 Fia

Le roman *Homo sapienne* est divisé en cinq sections, chacune associée à l'histoire d'un des personnages, histoire racontée par le personnage lui-même. Les récits sont présentés les uns à la suite des autres, mais certains des événements décrits se recourent à travers les différents récits. Le roman débute avec le personnage de Fia, qui est une jeune adulte aux études dans la ville de Nuuk. À la fin de son passage dans le roman, elle résume ce que le lecteur vient de lire comme suit : « This is my coming-out story<sup>46</sup>. » En effet, le récit de Fia est celui de la découverte et de l'acceptation du fait qu'elle aime les femmes. Au départ, elle entretient une relation hétérosexuelle qui la rend dépressive. Ensuite, elle réussit à quitter son conjoint ; elle profite alors de son

---

<sup>46</sup> Niviaq Korneliussen, *Homo sapienne*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Fictions du Nord » 2017, p. 66. En anglais dans le texte traduit en français. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée par le sigle *HS*, suivi du folio.

célibat, ce qui l'amène à rencontrer une femme dont elle tombe amoureuse et qui lui redonne la joie de vivre. Nous retrouvons dans le chapitre de Fia beaucoup d'éléments qui s'opposent à l'hétéronormativité.

Dès les premières pages de son récit, Fia dénonce le cadre hétéronormatif qui guide son existence dans ses projets avec son conjoint Piitaaq :

1. Mes études terminées et nos revenus assurés, nous achèterons une maison avec beaucoup de pièces et un balcon.
2. Nous nous marierons.
3. Nous ferons trois-quatre enfants.
4. Tous les jours, nous irons faire nos courses après le travail et nous rentrerons à la maison en voiture.
5. Nous vieillirons et nous mourrons. (*HS*, 29)

Nous retrouvons tous les éléments du style de vie hétéronormatif idéalisé de type « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Comme nous l'avons vu auparavant, l'hétéronormativité ne se limite pas aux relations entre hommes et femmes, mais inclut également, selon Mimi Schippers, tous les aspects suivants :

[...] marriage between one man and one woman, a definition of family that hinges on the presence of dependent children, relationships based on love and commitment rather than sex, relationship longevity, active participation in capitalism in terms of both employment and consumption, and monogamy<sup>47</sup>.

Nous pouvons associer chacun des projets énumérés par Fia à une des facettes de l'hétéronormativité décrite par Schippers. Fia parle de mariage, d'enfants, d'une relation qui dure dans le temps, du travail et des désirs de consommation que représentent le fait de faire les courses chaque jour et d'acheter une maison et une voiture. Pour ce qui est d'une relation basée davantage sur l'amour et l'engagement que sur la sexualité, les commentaires de Fia sur sa relation avec Piitaaq après trois ans

---

<sup>47</sup> Je traduis : « le mariage entre un homme et une femme, une définition de la famille qui repose sur la présence d'enfants à charge, une relation basée sur l'amour et l'engagement plutôt que sur le sexe, la longévité des relations, une participation active au capitalisme en termes d'emploi et de consommation, et la monogamie. » Mimi Schippers, *op. cit.*, p. 7-8.

de vie commune montrent en fait l'absence de l'amour comme de la sexualité : « Baisers secs qui se figent comme du poisson séché. Il faut éviter le mauvais sexe. Mes orgasmes simulés sont de moins en moins crédibles. » (*HS*, 29) Leur vie sexuelle n'est donc plus une priorité. Fia souhaiterait même qu'elle soit inexistante : « j'espère qu'il ne voudra pas essayer de faire l'amour, mais c'est probable, je crois, quelle excuse vais-je inventer » (*HS*, 32). L'engagement semble être le seul élément qui maintienne leur relation, quoique celui-ci s'apparente davantage à un *statu quo*, avant que Fia ne réussisse à se sortir de cette situation.

De plus, Fia remplit des rôles typiquement associés au « féminin » dans son couple. C'est elle qui s'occupe des repas, et lorsque Piitaq s'en charge, la chose est considérée comme une occasion spéciale et un acte romantique : « je vais te faire à manger, [...] tu es crevée » (*HS*, 33). Lorsque Fia n'en peut plus de faire semblant d'être bien avec lui et de lui mentir, elle lui répond tout de même gentiment et passivement « Oui, je t'aime. » suivi du commentaire intérieur « Fuck. » (*HS*, 31). Plus tard, lors de leur séparation, Fia assume toute la charge émotionnelle du couple en consolant Piitaq durant des jours :

Got to read his own fucking version of How to understand the 5 fucking stages of loss, in endless text messages. Couldn't stop thinking of him, probably because he called every 5 fucking minutes. Had the fucking privilege to wipe off his tears in the middle of the night, 5 fucking nights to be exact. (*HS*, 38. En anglais dans la traduction en français.)

Malgré toute la colère suscitée en elle par le harcèlement continu de Piitaq, trois semaines après leur séparation, elle a encore pitié de lui, qui reste seul à la maison un soir : elle lui dit qu'elle resterait chez elle pour s'occuper de lui si son amie Arnaq ne l'obligeait pas à sortir.

Toutes les caractéristiques de ce couple et leurs plans de vie correspondent à la norme hétéronormative. Cela n'est pas mal en soi, si une telle chose rendait les deux partenaires heureux, mais Fia ne semble pas du tout s'épanouir dans ce modèle de relation. Avant la séparation, l'existence hétéronormative de Fia la rend malheureuse

et la mène même vers la dépression et des pensées suicidaires : « Les journées s'assombrissent. Le vide en moi grandit. » (*HS*, 29) ; « je pourrais me suicider » (*HS*, 34) ; « je suis sur le point d'avoir survécu à un jour de plus » (*HS*, 35). Elle intercale ces commentaires négatifs et des pensées sombres dans la description de sa vie quotidienne avec Piitaaq. Tout dans leur relation paraît la désespérer. Le système hétéronormatif la porte à croire qu'elle est responsable de son malheur et qu'elle a un problème si elle ne réussit pas à être heureuse de cette façon. Puisqu'elle n'arrive pas à aimer Piitaaq, elle se dit : « Ai-je fait une faute ? » (*HS*, 31) Ce modèle de relation est tellement considéré comme la norme qu'elle en vient à se demander : « C'est ça, la vie ? Est-ce la seule chose que pouvait offrir l'amour ? Si oui, je ne comprends tout simplement pas. » (*HS*, 30-31) Elle n'arrive pas à envisager d'autres possibilités. C'est lorsque la mort envahit complètement ses rêves et ses pensées que Fia prend la décision de mettre un terme à cette relation malsaine pour elle. Elle explique son choix ainsi : « j'ai besoin d'être moi-même ». (*HS*, 37) Cela en dit long sur l'emprise des normes. Fia a maintenu cette relation de couple normative dans laquelle elle ne pouvait pas être elle-même jusqu'à atteindre des pensées suicidaires avant de décider de se sortir de cette situation.

Alors qu'elle vit chez son amie Arnaq après la séparation et que les deux jeunes femmes sortent en ville, Fia fait la rencontre de Sara. Cet événement la bouleverse, car elle ressent une forte attirance envers elle, une femme, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Cette constatation la trouble et elle reste dans le déni pendant quelque temps. Même si Fia côtoie des personnes bisexuelles ou homosexuelles comme Arnaq et Sara, se rendre compte qu'elle-même pourrait être hors de la norme devient terrifiant et elle rejette immédiatement cette idée : « Wh... WHAT ! Je suis effrayée par mes propres pensées. Je ne veux pas l'embrasser ! Qu'est-ce que c'est que ces idées ? » (*HS*, 47) Fia essaie d'expliquer ses sentiments ainsi : « Je suis juste une personne ordinaire, qui a besoin de contact physique. That's all. » (*HS*, 47) L'adjectif « ordinaire » n'est pas banal, puisqu'il renforce l'idée que l'hétérosexualité est une

norme. Sortir de cette norme provoque une telle peur chez Fia qu'elle songe à revenir vers Piitaaq : « La sécurité que j'ai essayé de fuir depuis trois ans vient de disparaître. Suis tendue. Effrayée. Je ne suis pas tranquille. Piitaaq. Ai envie de trouver le calme chez Piitaaq. » (*HS*, 44) Leur relation, bien qu'elle l'ait rendue très malheureuse, est synonyme de normalité, donc de sécurité. Elle résiste malgré tout à l'idée de retourner vers lui et elle opte plutôt pour un coup d'un soir avec un autre homme pour échapper à ses envies homosexuelles : « je suis obligée de me trouver un homme en ville. » (*HS*, 47) Le vocabulaire est encore important : « obligée » est un terme fort pour qualifier une chose qu'elle s'impose elle-même. C'est le poids de la norme qui pèse sur ses épaules, elle se sent obligée de prouver qu'elle n'a pas ressenti d'attirance pour une femme et qu'elle est simplement en manque de relations sexuelles. Sa rencontre avec cet homme s'avère toutefois décevante et même dégoûtante, ce qui l'incite à élargir ses horizons et à prendre la résolution de ne plus fréquenter d'hommes : « No more sausages. » (*HS*, 56. En anglais dans le texte traduit en français.) Après avoir pris cette décision, Fia explore la sexualité lesbienne avec Arnaq et accepte les sentiments qu'elle éprouve pour Sara, ce qui la conforte dans cette identité sexuelle : « je confirme que j'aime ça, j'ai trouvé ma réponse, ma réponse est lesbienne. » (*HS*, 62) Fia semble du même coup avoir combattu son humeur dépressive : « Le doute, l'ignorance et le trouble me rendent fébrile. Mais, quelle que soit mon envie de fuir, la sécurité n'est plus une issue pour moi. Je l'ai déjà tuée. [...] Espoir est revenu d'entre les morts » (*HS*, 56-57) ; « Je ne suis plus en doute sur mon existence. » (*HS*, 63)

L'histoire du *coming out* de Fia est un bon exemple de déconstruction des normes de genre hétéronormatives, car elle montre que ce mode de vie ne convient pas à tous. Fia, en tentant de s'y conformer, a mis en péril sa santé mentale. Son histoire montre combien il peut être difficile de se défaire de l'emprise de normes qui ne nous conviennent pas, mais qu'il est possible de s'en sortir.

### 1.1.2 Inuk

Nous aborderons maintenant le personnage d’Inuk, qui est le petit frère de Fia et un grand ami d’Arnaq. Dans le présent cas, nous avons aussi affaire à une histoire de *coming out*, mais différente de celle de la sœur d’Inuk. Alors qu’il semble que le seul obstacle au *coming out* de Fia soit l’hétéronormativité qu’elle a intériorisée et dont elle a réussi à se défaire, celui d’Inuk a une composante publique qui rend sa tâche plus difficile. Le récit d’Inuk est présenté sous forme d’entrées datées ainsi que de lettres échangées entre Fia et lui ainsi qu’entre Arnaq et lui. Nous avons relevé un court passage qui aborde la mononormativité. En effet, dans une lettre pour Arnaq, Inuk s’exprime comme suit : « Quand tu as été surprise avec un homme, qui avait une relation monogame, tu as dit que c’était uniquement de la faute de l’homme. » (*HS*, 90) Le fait qu’Inuk précise que l’homme est dans une relation monogame est inclusif, car cela normalise le fait de donner cette précision, donc de ne pas automatiquement supposer que tout le monde est monogame.

Dans un autre court passage, l’auteur aborde la question des normes de genre masculines. Cela concerne un souvenir de jeunesse que Fia partage avec son frère dans une lettre : « je me souviens que tu avais envie d’avoir les cheveux longs, mais chaque fois, maman et les autres les coupaient, parce que tu étais un garçon. » (*HS*, 73) L’envie d’Inuk d’avoir les cheveux longs quand il était enfant correspond à une norme « féminine », cela ne lui était donc pas permis. Le comportement de la mère visant à restreindre les envies de son fils découle probablement de bonnes intentions, elle ne souhaitait pas qu’Inuk subisse un quelconque préjudice en se situant hors de la norme masculine. Comme le dit si bien le sociologue Arnaud Alessandrin, « la pesanteur des normes se situe là également ; dans l’amour d’une mère qui, voulant bien faire, espère que son fils soit “normal”, comme un signe de réussite éducative<sup>48</sup>. » Il faut cependant se demander si empêcher son enfant d’être lui-même n’est pas plus dommageable, à

---

<sup>48</sup> Arnaud Alessandrin, *op. cit.*, p. 15.

long terme, que le protéger de la possible attitude négative d'autrui dans l'immédiat. Cela lui apprend qu'il ne peut pas être complètement lui-même s'il veut réussir à s'intégrer dans la société. Bien sûr, cette réflexion va plus loin que la simple coupe des cheveux d'Inuk, mais il s'agit d'une question importante à soulever, d'autant plus que ce ne fut pas un événement si banal puisque Fia l'a toujours en mémoire. Cet extrait témoigne donc bien de l'influence des normes de genre dans l'éducation des enfants.

Le reste du chapitre sur Inuk concerne son cheminement intérieur vers l'acceptation de son homosexualité, ce qui semble très difficile pour lui puisqu'il est longtemps resté dans le déni. Le texte est rempli de paroles assez violentes contre les homosexuels, paroles qui contiennent beaucoup de colère : « Ils devraient être soignés. Ils sont dangereux. » (*HS*, 81) ; « CES FOUTUS HOMOS SONT MALADES ! CES FOUTUS HOMOS SONT CONTAGIEUX ! [...] CES FOUTUS HOMOS NE SONT PAS DES ÊTRES HUMAINS ! CES FOUTUS HOMOS DOIVENT ÊTRE ÉLIMINÉS ! » (*HS*, 83-84. En majuscules dans le texte.) La façon dont il répète les mêmes insultes donne l'impression qu'il essaie de se convaincre lui-même. De plus, il généralise de façon abusive, comme si une situation négative lui permettait de condamner tous les homosexuels : « Mon histoire est la preuve que les homos sont méchants. » (*HS*, 80) Selon nous, les propos homophobes d'Inuk sont tellement exagérés qu'ils font ressortir le côté construit et absurde du discours homophobe en général. La violence qu'il projette sur les homosexuels alors qu'il est dans le déni est, en fait, dirigée contre lui-même.

Deux raisons expliquent l'attitude extrême d'Inuk : son *coming out* s'est fait sans son consentement et sa vie privée a été étalée sur la place publique. En effet, Inuk entretenait une relation intime secrète avec un membre du gouvernement, Miki Løvstrøm, qui a une femme et des enfants. Il s'est confié à Arnaq à ce sujet, et elle n'a pas su garder le secret. Puisqu'Inuk se retrouve dans cette situation contre son gré et qu'il n'est pas prêt à y faire face, il plonge dans le déni et s'exile au Danemark. Il tente de convaincre sa sœur que les rumeurs le concernant sont fausses : « Tu as sans doute



appris l'histoire par Arnaq, mais si ce n'est pas le cas, tu ne dois pas croire ce que tu entends. Ce n'est pas vrai. » (*HS*, 71) On peut voir son besoin de mentir comme un moyen de se protéger, car le *coming out* implique un élément de risque et de danger encore aujourd'hui, comme nous l'expliquent les chercheuses Stephanie L. Young et Amie R. McKibban : « There are still risks in disclosing one's same-sex attraction — hostility, rejection, and even violence [...]. Since being LGBT is a stigmatized identity, coming out to others can be identified as a "high risk episode"<sup>49</sup> ». Il est donc primordial que la personne qui fait son *coming out* le fasse seulement lorsqu'elle est prête à en assumer les conséquences possibles, ce qui n'était pas le cas d'Inuk. De plus, Inuk ne doit pas seulement faire face aux risques possibles dans son entourage, mais également sur la place publique et sur les réseaux sociaux, à cause de sa relation avec une personnalité publique mariée. Le dévoilement de leur relation au grand jour suscite des commentaires négatifs sur le web tels que : « Nos dirigeants sont des traîtres ! [...] Foutu homo. » (*HS*, 75) Même si Inuk n'est pas visé directement dans les propos, les insultes à l'endroit de Miki le confortent dans son choix de s'exiler : « Je n'en aurais pas réchappé si je ne m'étais pas enfui. Mais ici, ils ne pourront pas m'atteindre. » (*HS*, 75) Inuk confie même à Fia qu'il craint de perdre son emploi à cause de ces rumeurs : « Miki va essayer de sauver sa peau en niant par voie de presse. Tu sais le grand pouvoir que possède Inatsisartut. Ils ne font pas d'erreurs. Et ça veut dire que je vais être licencié, même si je n'ai rien à voir avec tout ça. » (*HS*, 80) Ainsi, la colère et le déni qu'Inuk exprime à la suite de son *coming out* forcé sont pour lui un moyen de se protéger et de contrôler sa peur des représailles.

On trouve, sous-jacente aux explications précédentes relatives au comportement d'Inuk, l'hétéronormativité, qui est à la base de toute peur de dévoiler

---

<sup>49</sup> Je traduis : « Il y a encore des risques à dévoiler son attirance pour le même sexe — de l'hostilité, du rejet et même de la violence [...]. Puisqu'être LGBT est une identité stigmatisée, faire son *coming out* peut être considéré comme un "épisode à haut risque". » Stephanie L. Young et Amie R. McKibban, « Creating Safe Places: A Collaborative Autoethnography on LGBT Social Activism », *Sexuality & Culture*, vol. 18, no 2, 2014, p. 376.

son homosexualité. Toute la colère et le déni qu'il éprouve découlent de la crainte de sortir publiquement de la norme hétérosexuelle et de subir de la violence. Devant l'immense peur d'être hors de la norme, Inuk n'envisage qu'une seule issue : « Je réalise que je suis obligé de fuir. [...] Et si je dois survivre, je suis obligé de sacrifier quelque chose. Je sacrifie mon âme. » (*HS*, 69) Comme sa sœur Fia, Inuk emploie le terme « obligé » alors que cette obligation relève de sa seule volonté, il s'agit donc d'un choix. Mais la norme est si puissante qu'elle donne l'impression de ne pas donner le choix. Et, à l'instar de sa sœur, vouloir entrer dans la norme pousse Inuk à sacrifier une partie de lui-même. Il écrit à Fia : « Tu sais que je ne me suis jamais senti chez moi là-haut » (*HS*, 71) en parlant du Groenland après avoir fui au Danemark. Il ne se sentait pas chez lui, car il n'était pas lui-même en cachant son homosexualité. À la fin de sa partie du roman, le personnage d'Inuk accepte son homosexualité en confessant qu'il « aime les hommes » (*HS*, 98) à sa sœur Fia qui l'a aidé dans son cheminement, comme nous le verrons dans le troisième chapitre de ce mémoire. Le récit d'Inuk témoigne bien du fait qu'il peut être difficile de dévoiler son homosexualité. Ainsi, *Homo sapienne* réussit à représenter différentes réalités possibles en ce qui concerne le *coming out* et à montrer l'utilité de déconstruire les normes de genre pour que personne n'ait à vivre de violence.

### 1.1.3 Arnaq

Le récit suivant dans le roman est celui du personnage d'Arnaq. Son histoire n'est pas aussi centrée sur le développement de son identité sexuelle que l'histoire de Fia et celle d'Inuk, car Arnaq vit déjà pleinement et ouvertement sa bisexualité. Son récit est plutôt rempli de conquêtes sexuelles, de débauche dans les fêtes et d'abus d'alcool pour tenter d'oublier son enfance traumatisante au cours de laquelle son père la violait. Plusieurs comportements et paroles d'Arnaq renversent tout de même certaines normes de genre.

En effet, Arnaq n'incarne pas un modèle traditionnel de la féminité. Comme l'explique la chercheuse Stevi Jackson :

[...] la « féminité » est presque toujours identifiée à l'attractivité (hétéro)sexuelle et à la domesticité (hétérosexuelle), la « masculinité » peut être validée non seulement par des actes (hétéro)sexuels, mais aussi par des prouesses mentales ou physiques, le courage ou des capacités de leadership<sup>50</sup>.

Ainsi, les femmes seraient majoritairement perçues comme passives et réservées, non seulement dans leur relation avec les hommes, mais aussi dans leurs comportements associés à la domesticité. Arnaq s'éloigne de ce modèle par plusieurs aspects de sa personnalité. Tout d'abord, elle exprime le désir de fonder sa propre entreprise, ce qui est loin d'un comportement conforme à la domesticité : « Je veux pas de patron. Je veux créer mon propre journal » (*HS*, 122). Le leadership dont elle fait preuve par cette initiative est davantage associé à la masculinité traditionnelle. Ensuite, loin d'être une femme passive et réservée, Arnaq est vulgaire, provocante et sans pudeur. Dans son appartement avec Fia, alors que les deux femmes ne sont que des connaissances, Arnaq se dévêt dans les espaces communs sans problème : « Je mets la musique à fond, enlève mon chandail et le jette à Fia. » (*HS*, 108) ; « Je sors dans le salon à demi nue. » (*HS*, 120) De plus, elle « file une claque sur les fesses » (*HS*, 108) de Fia et lui demande de la complimenter par rapport à sa nouvelle « robe noire qui [lui] fait un beau cul » (*HS*, 108). Arnaq aime provoquer Fia. Dans une fête, alors qu'Arnaq ne se doute pas encore de l'attraction de Fia pour les femmes, elle flirte avec elle pour la déranger : « J'adore la provoquer et je la fixe jusqu'à ce qu'elle regarde ailleurs. De temps en temps, je transgresse la frontière et lui fais un clin d'œil. » (*HS*, 113) Finalement, Arnaq inverse complètement les normes de genre lorsqu'elle traite les hommes comme des numéros. Dans sa quête d'alcool, d'endroits où faire la fête et d'une personne à amener dans son lit, elle arpente un supermarché et cherche des hommes qu'elle a déjà rencontrés : « je

---

<sup>50</sup> Stevi Jackson, « Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité », *Nouvelles questions féministes*, vol. 34, no 2, 2015, p. 76.

n'arrive pas à retrouver son nom. Option n° 1. I think I can do better. Même si je n'ai pas l'intention d'acheter à manger, je traîne du côté du rayon légumes et guette l'arrivée de l'option n° 2. Ah ! Voilà une tête connue. » (*HS*, 105) Ces hommes n'ont pas de nom et sont choisis principalement en fonction de leur apparence et de ce qu'ils peuvent apporter à Arnaq. Elle les traite donc comme des objets. Ce comportement représente une inversion des rôles « masculins » et « féminins » traditionnels en séduction. Le but de la déconstruction des normes de genre est l'égalité et non un renversement du pouvoir des hommes en faveur des femmes, mais la surprise de voir une femme traiter les hommes de cette manière montre combien ce comportement est problématique, alors qu'il est souvent vu comme banal lorsqu'il est le fait des hommes.

L'attitude hors des normes « féminines » d'Arnaq se transpose également dans sa façon de séduire. Les chercheuses Janet W. Hardy et Dossie Eaton nous rappellent certaines normes de genre liées à la séduction :

Notre culture apprend en effet aux personnes qui sont élevées comme des hommes à aller de l'avant, à insister et à ne pas considérer « non » comme une réponse. Par contre, les personnes élevées comme des femmes sont censées être réservées, esquiver et ne jamais dire « oui » directement<sup>51</sup>.

Arnaq renverse les normes de genre en ce qui concerne la séduction, ce qui doit inévitablement arriver lorsqu'on ne correspond pas à la norme du couple hétérosexuel. Arnaq exhibe une grande confiance en elle dans ses capacités de séduction : « J'obtiens tout ce sur quoi je pointe le doigt. » (*HS*, 116) Elle est prête à faire tout ce qu'il faut pour conquérir Ivik, une femme qui est en couple avec Sara et qui l'attire follement : « Je peux arriver à la séduire, même si elle a quelqu'un. J'en suis capable. Je suis invincible. » (*HS*, 117) Le discours et le comportement d'Arnaq correspondent à la norme « masculine » de séduction, il y a donc ici une forme de renversement et de déconstruction des normes de genre. Il faut cependant mentionner que, même si elle permet la déconstruction des normes, cette façon de séduire fait complètement fi de la

---

<sup>51</sup> Janet W. Hardy et Dossie Eaton, *op. cit.*, p. 129.

notion de consentement du partenaire. Ne pas considérer « non » comme une réponse et insister jusqu'à obtenir un « oui » ne sont pas des techniques qui respectent le consentement.

Après une nuit bien arrosée, Arnaq est éméchée et marche dans les rues de la ville pour rentrer chez elle. Dans cet extrait, l'autrice dénonce le harcèlement de rue que peuvent souvent subir les femmes. Alors qu'elle n'importune personne, voici ce qu'Arnaq doit endurer durant son trajet : « Honte. L'adolescent me tient à l'œil, demande, qu'est-ce qu'elle fait, tu crois qu'elle a perdu la tête ? L'autre se moque de moi, répond, cette pute, elle s'est fait baiser. Gêne. » (*HS*, 133) Ce passage montre la façon dont les femmes sont jugées dans l'espace public. Arnaq reçoit des insultes et des commentaires désobligeants à connotation sexuelle tout simplement parce qu'elle marche dans la rue en tant que femme.

La façon d'agir d'Arnaq remet également en question les normes de genre hétéronormatives. Puisque Arnaq a déjà dévoilé sa bisexualité, elle parle ouvertement de son homosexualité et de celle des autres, et n'hésite pas non plus à séduire les femmes en public, ce qui participe à la déconstruction de l'hétéronormativité. Cela est bien en principe mais, dans ce cas-ci, elle ne respecte pas les limites des gens qui ne sont pas encore « out ». Au cours d'une fête, elle parle avec Inuk de la relation secrète qu'il entretient avec Miki, et elle se fait la réflexion suivante : « Je ne comprends tout simplement pas pourquoi il veut garder le secret. » (*HS*, 123) Ses paroles manquent d'empathie pour Inuk et de sensibilité en ce qui a trait aux risques du *coming out* et des possibles répercussions du fait de vivre ouvertement comme homosexuel dans une société où l'homophobie est toujours présente, mais il est positif de constater que l'homosexualité est tellement normalisée dans l'esprit d'Arnaq qu'elle ne voit pas ces problèmes. Au cours de la même soirée, en parlant avec un groupe de personnes, elle s'adresse à Ivik de façon à ce que tout le monde entende : « Inuk aime les hommes. Toi, les femmes. Moi, les deux ! C'est pas formidable ? » (*HS*, 126) Ses paroles remplies de fierté au regard de l'homosexualité sont positives pour déconstruire la

norme hétérosexuelle, mais témoignent de l'insouciance qui accompagne son exclamation, puisque c'est ainsi qu'elle force le *coming out* d'Inuk.

#### 1.1.4 Ivik

Le récit d'Ivik suit celui d'Arnaq. Il s'agit ici d'une histoire de *coming out* trans dans laquelle le personnage d'Ivik découvre qu'il est un homme. Normalement, nous utiliserions le pronom « il » pour parler d'Ivik car il est un homme mais, puisque les événements racontés se déroulent avant qu'il découvre et accepte son identité sexuelle, nous emploierons le pronom « elle » comme l'auteur le fait dans le roman.

Le passage sur Ivik peut être divisé en deux parties. Tout d'abord, des moments marquants de l'enfance d'Ivik liés à son identité sexuelle nous sont présentés. Ensuite, nous nous retrouvons dans l'histoire contemporaine d'Ivik, alors qu'elle a vingt-trois ans et entretient une relation amoureuse avec Sara, relation qui mènera au dévoilement de sa transidentité. Cette deuxième partie sera analysée dans le troisième chapitre de ce mémoire, qui porte sur les relations entre les personnages. Nous nous concentrons pour l'instant sur la première partie, l'enfance d'Ivik, qui nous permet d'observer l'influence des normes de genre sur le développement de son identité.

Chaque paragraphe de la première partie du récit d'Ivik correspond à un souvenir d'enfance ayant une incidence sur le développement de son identité sexuelle. De plus, la première phrase de chaque paragraphe contient un verbe qui définit son évolution dans le processus de dévoilement et d'acceptation de sa transidentité, car nous pouvons comprendre, en lisant ses souvenirs, qu'ils sont écrits rétroactivement, après avoir compris qu'elle est un homme. Le premier souvenir commence de la façon suivante : « Je l'ai découvert pour la première fois à l'âge de huit ans. » (*HS*, 139) Ce qui mène à cette « découverte » est le premier rejet auquel Ivik fait face parce qu'elle n'arrive pas à se conformer à la norme. En effet, son amie rejette Ivik parce que celle-ci « [joue] toujours avec des petites voitures [et ne veut] jamais jouer à la poupée » (*HS*, 139). Après cet événement, Ivik ne joue plus qu'avec des garçons. Il ne faut pas

simplement en déduire qu'Ivik est un garçon parce qu'elle veut jouer avec des camions et non avec des poupées car, comme nous l'avons vu auparavant, c'est l'environnement sexué dans lequel les enfants sont plongés depuis leur naissance qui influence leurs goûts<sup>52</sup>. Le choix d'un jouet n'est pas inné selon le sexe de l'enfant, mais appris par la socialisation. Nous déduisons plutôt de cette situation que, puisque normalement les filles sont élevées en jouant à la poupée et les garçons en jouant avec des camions, et qu'Ivik n'arrive pas à s'en tenir à cette norme, les filles la rejettent car, dans la société, il y a peu de place pour la différence et les personnes qui se situent hors des normes. Cet événement amène Ivik à faire cette constatation : « Sans me poser de questions, j'ai découvert que j'étais différente des autres filles. » (*HS*, 139) En effet, elle ne s'est pas posé de questions sur son identité en se rendant compte qu'elle aimait jouer avec des camions, c'est plutôt la pression extérieure l'incitant à jouer à la poupée qui la place hors de la norme.

Le deuxième souvenir d'Ivik débute ainsi : « J'ai commencé à le sentir à l'âge de dix ans. » (*HS*, 139) À ce moment-là, Ivik passe son temps libre à jouer au football avec ses amis garçons. Durant un match, un garçon l'interpelle et lui demande de sortir avec lui, ce qu'elle refuse pour la raison suivante : « Je préférerais qu'on soit amis, parce que les amoureux s'embrassaient. » (*HS*, 140) Dans cet extrait, nous pouvons voir que l'hétéronormativité est à l'œuvre dès le plus jeune âge. Avant même d'avoir atteint la puberté et de ressentir de l'attirance sexuelle, les enfants s'interrogent sur le fait d'avoir comme partenaire une personne du sexe opposé. Ivik ne semblait pas préoccupée par cette question avant de subir la pression sociale de ses amis. Nous ne pouvons présumer que son refus d'embrasser un garçon provient d'une attirance pour les filles puisque, à cet âge, il est possible qu'elle ne ressente tout simplement pas encore d'attirance envers qui que ce soit. Malgré tout, pour faire comme ses coéquipiers qui discutent pour savoir quel garçon doit sortir avec telle ou telle fille, Ivik se met de la partie et choisit de demander à une fille de sortir avec elle. Celle-ci répond d'abord « peut-être » avant de

---

<sup>52</sup> Catherine Vidal, *op. cit.*, dans Louise Cossette (dir.), *op. cit.*, p. 18.

dire « non ». Nous pouvons voir dans cet extrait que les enfants sont tolérants en ce qui a trait à la situation d'Ivik, non seulement parce que la réponse de la jeune fille n'est pas immédiatement négative, mais aussi parce que ses coéquipiers l'encouragent dans cette voie. Par contre, nous ne saurions dire si la tolérance des enfants provient du fait que l'homophobie n'est pas encore nécessairement présente à leur âge, du fait qu'ils rejettent volontairement l'homophobie ou, encore, du fait qu'ils considèrent Ivik comme un des leurs, c'est-à-dire un garçon. Quoi qu'il en soit, toute cette histoire a mené Ivik à mieux se connaître : « Après ça, j'ai commencé à sentir que je ressemblais davantage aux garçons, mais je n'y ai pas réfléchi plus que ça. » (*HS*, 140) Le fait qu'elle n'ait pas senti le besoin d'y « réfléchir plus que ça », tout comme elle ne s'était pas posé trop de questions dans son dernier souvenir, montre encore une fois que la pression pour se définir selon certaines normes et se conformer à ces normes provient de l'extérieur.

Le troisième souvenir d'Ivik est bref mais l'oblige encore à s'interroger sur son identité : « J'ai commencé à me poser des questions à l'âge de quinze ans. » (*HS*, 140) C'est à cet âge que ses amis garçons ont commencé à coucher avec des filles, alors qu'Ivik n'est pas encore sorti avec qui que ce soit. Elle se sent exclue et remet ses observations précédentes en question : « je me suis demandé si je ressemblais vraiment davantage aux garçons. » (*HS*, 141) Là encore, nous retrouvons le poids des normes de genre. Simplement parce qu'Ivik ne se situe pas dans une norme spécifique en même temps que les autres, elle remet en doute son appartenance à un groupe genré. Avec l'arrivée de l'adolescence, le comportement des autres et la pression extérieure commencent à l'affecter sérieusement. Contrairement à ce qu'elle indique dans les souvenirs précédents, dans lesquels elle ne réfléchissait pas encore vraiment sur son identité, elle se pose maintenant activement des questions.

Dans son quatrième souvenir, Ivik s'interroge de plus en plus : « Je me suis mise à douter à l'âge de seize ans. » (*HS*, 141) La pression pour se définir provient à présent de sa famille. Sa mère lui pose des questions sur son orientation sexuelle. Elle



veut savoir si sa fille a un copain, si cela viendra bientôt et même si elle a envie d'en avoir un. À l'instar de la mère d'Inuk, qui coupait les cheveux de son garçon pour qu'il reste dans la norme masculine, la mère d'Ivik souhaite probablement que sa fille s'intègre bien aux autres personnes de son âge en suivant les normes. Cela provoque l'effet contraire chez Ivik, qui en arrive à la conclusion qu'elle n'appartient à aucun groupe : « Après ça, je me suis mise à douter, je ne savais plus à qui je ressemblais le plus. J'ai découvert que j'étais différente de tout le monde. » (*HS*, 141) La pression parentale ne fait ainsi qu'accentuer son mal-être.

Toute cette pression issue de son entourage qui s'accumule d'année en année devient lourde pour Ivik. Elle exprime clairement l'idée que c'est cette pression qui l'oblige à s'interroger : « Quand mes amis ont commencé à se poser des questions sur moi, j'ai moi aussi commencé à me poser des questions. » (*HS*, 141-142) ; « Quand ma famille s'est mise à avoir des doutes sur moi, cela m'a fait douter. » (*HS*, 142) L'incertitude et le fait qu'Ivik n'entre pas dans une norme précise, qu'elle semble dans un entre-deux, rendent tout le monde mal à l'aise. C'est pourquoi Ivik se lance dans une quête identitaire : « Ils avaient besoin d'une réponse et il m'était nécessaire de la chercher. » (*HS*, 142) Ainsi, ce n'est pas Ivik qui a besoin de se donner une étiquette à tout prix, c'est son entourage qui crée ce besoin, qui peut être malsain.

Le dernier souvenir rapporté par Ivik semble plein d'espoir : « J'ai trouvé une confirmation à l'âge de dix-huit ans. » (*HS*, 142) Alors qu'elle étudie loin de chez elle, Ivik embrasse une femme et trouve une réponse : « J'ai découvert de quelle manière j'étais différente de tous ceux que je connaissais. J'ai eu la confirmation que j'aimais les femmes. » (*HS*, 143) Sachant que la vraie réponse d'Ivik est qu'elle est un homme, nous comprenons que la pression exercée par son entourage l'a poussée à trouver hâtivement une réponse. Il est vrai qu'Ivik aime les femmes, mais vouloir à tout prix répondre aux questionnements des autres et enfin avoir une réponse la délestent du poids de la pression sociale. Elle arrête donc de chercher qui elle est vraiment, mais

cette question la rattrape plus tard lorsqu'elle a des problèmes relationnels avec Sara, sans comprendre d'où ceux-ci proviennent.

Finalement, même après avoir trouvé une réponse, Ivik ne satisfait pas ses amis et sa famille. Son *coming out* lesbien dévoile l'homophobie de ses proches, qui la rejettent : « mes amis [...] m'ont quittée à cause de mon orientation sexuelle. Comme je ne pouvais pas expliquer pourquoi j'aimais les femmes, ma famille a cessé de me contacter. » (*HS*, 143) Ivik vit cette situation très durement : « Ils m'ont abandonnée. Et c'était dur d'être abandonnée. Ça a fait très mal. » (*HS*, 144) Le rejet de ses proches peut aussi être un facteur qui l'incite à arrêter de chercher sa réponse, car elle ne pourrait pas supporter d'être abandonnée une nouvelle fois à la suite de son *coming out* trans.

Ce qu'illustre l'histoire d'Ivik est que tous les stades de questionnements que vit ce personnage sont provoqués par les autres et par la pression qu'ils exercent sur elle pour qu'elle entre dans une norme. Le besoin extrême de tout définir et de tout catégoriser force les gens hors de la norme, comme Ivik, à se donner des étiquettes alors qu'ils ne sont pas nécessairement prêts à le faire. Le récit d'Ivik permet de dénoncer cette pression normative, ce qui participe à la déconstruction des normes de genre « masculines », « féminines » et hétéronormatives.

#### 1.1.5 Sara

Le roman *Homo sapienne* se termine avec le récit de Sara, décrite précédemment comme la copine d'Ivik et comme la personne qui déclenche le désir lesbien de Fia. À ce moment du récit, Sara et Ivik se sont quittées, car cette dernière a trompé Sara avec Arnaq. Ce chapitre a moins trait à l'identité sexuelle que les précédents. On y aborde davantage la santé mentale, notamment par le personnage de Sara, qui vit avec la dépression et la venue au monde de sa nièce, événement qui la bouleverse et lui redonne la joie de vivre. Son récit est divisé en de courtes entrées identifiées par l'heure et qui s'étalent sur vingt-quatre heures.

Même si l'histoire de Sara n'est pas centrée sur son *coming out* (fait durant son adolescence) ou sur sa vie sexuelle, nous avons tout de même noté quelques éléments du récit en opposition aux normes de genre. Par exemple, Sara et sa sœur n'accordent pas tellement d'importance au sexe du bébé qui vient de naître : « À peine quelques minutes après la naissance, nous découvrons que nous n'avons pas encore pensé au sexe de l'enfant. Mais ça n'a aucune importance ». (*HS*, 181) C'est un pas vers la déconstruction des normes de genre dans l'éducation des enfants, dans une société qui trouve important le sexe des bébés. En effet, après que la sœur de Sara a annoncé son accouchement sur les réseaux sociaux en joignant à son message une photo du bébé et en y inscrivant son poids et sa taille, sans mentionner son sexe, voici ce qui se produit : « Plusieurs personnes différentes ont commenté la photo sans la féliciter, mais en demandant son sexe. Plus tard, ma sœur a écrit que c'était une fille, et alors seulement ces mêmes personnes la félicitent. » (*HS*, 192) La sœur de Sara fait manifestement preuve d'ouverture quant aux questions d'identité puisqu'elle considère, dès le moment de nommer son enfant, la possibilité qu'il puisse se sentir d'un sexe ou d'un genre différent de celui qui lui est assigné à la naissance : « Ivinnguaq. Ou Ivik (au cas où elle se sentirait garçon). You never know. » (*HS*, 195) C'est cette conversation avec sa sœur qui amène Sara à comprendre, sur le tard, qu'Ivik est en fait un homme, et que cela explique les problèmes qu'elle expérimentait dans ses relations sexuelles avec elle.

Dès le moment où Sara prend conscience de la transidentité d'Ivik, elle agit comme une bonne alliée. En effet, sans se tromper une seule fois, elle cesse immédiatement d'employer le pronom « elle » pour parler d'Ivik et passe aux pronoms « il » et « lui » : « Je n'ai pas quitté Ivik parce qu'il m'était infidèle. Je l'ai quitté parce que je ne suis pas un poil meilleure que lui. Il a pensé que je le quittais parce qu'il était une mauvaise personne. » (*HS*, 201) Sans doute n'est-il pas facile de changer sa façon de nommer une personne après avoir entretenu avec elle une relation intime pendant plus d'un an, mais il s'agit là d'une chose importante pour l'inclusion des personnes trans. Sara montre aussi qu'elle est une bonne alliée car, après avoir compris qu'Ivik

est un homme, elle veut le rencontrer pour lui parler : « Je ne peux pas être ta petite amie [...]. Mais je te l'ai déjà dit. Je suis à tes côtés. Je te soutiens. Je veux être ton amie. [...] Je ne t'abandonnerai pas. » (*HS*, 173) Elle trouve important de le rencontrer pour lui offrir son soutien même s'ils sont séparés.

Dans un autre extrait, Sara dénonce les normes de genre sévères qui pèsent sur les jeunes filles en pensant à l'avenir de sa nièce : « J'ai déjà pitié d'elle parce qu'elle aura une piètre estime d'elle-même à la puberté. » (*HS*, 191) Sara fait probablement allusion aux normes de beauté très sévères et à l'hypersexualisation des jeunes filles, telles que les décrit Christelle Lebreton :

La culture de la féminité adolescente, centrée sur la beauté physique et la romance hétérosexuelle, participe à la contrainte à l'hétérosexualité. Les filles apprennent qu'il faut être séduisante pour plaire aux garçons, et les filles populaires constituent le modèle de l'adolescente ayant réussi à répondre aux critères de la désirabilité sociale. Les activités ou rituels liés à la beauté engagent les jeunes femmes dans l'actualisation quotidienne de leur identité de sexe/genre. Cet engagement naturalise les normes de la féminité et, ce faisant, obscurcit les relations de domination et de subordination patriarcales<sup>53</sup>.

Les standards de beauté et de popularité pour les jeunes filles sont souvent inatteignables et peuvent donc causer d'importants problèmes d'estime de soi. Ainsi, en faisant ce simple commentaire dans le roman, le personnage de Sara dénonce cette situation liée aux normes de genre « féminines » et hétéronormatives, tout comme elle a dénoncé l'importance abusive que l'on prête au sexe des jeunes enfants.

Tous les personnages d'*Homo sapienne* participent plus ou moins à la déconstruction des normes genrées et de l'hétéronormativité, soit par le partage de leur histoire de *coming out*, soit par la dénonciation de certaines situations normatives. Voyons maintenant comment les personnages du roman *Au 5<sup>e</sup>* en arrivent à faire de même, en plus de déconstruire la mononormativité.

---

<sup>53</sup> Christelle Lebreton, *op. cit.*, p. 69.

## 1.2 *Au 5<sup>e</sup>*

### 1.2.1 Éloi

Nous passons maintenant à l'analyse du roman *Au 5<sup>e</sup>*, qui comporte également cinq personnages. Le premier personnage que le lecteur découvre est celui d'Éloi. Pour bien comprendre les événements que nous décrirons, voici le résumé de ce roman : Éloi devient le nouveau colocataire de l'appartement « au 5<sup>e</sup> » où vivent déjà Alice, Gaëlle, Camille et Simon. Ces derniers entretiennent une relation polyamoureuse et l'arrivée d'Éloi, qui pourrait bouleverser leur équilibre relationnel, les inquiète.

Éloi participe beaucoup à la déconstruction des normes de genre, tant les normes « masculines » et hétéronormatives que mononormatives, grâce à l'ouverture dont il fait preuve, en tant qu'homme cisgenre, à l'endroit de ses nouveaux colocataires, qui appartiennent tous aux communautés LGBTQ+. Plus que simplement tolérant, Éloi agit de façon inclusive. Il donne le bon exemple sur la façon de se comporter, une façon qui n'est pas nécessairement répandue, ses quatre colocataires ayant déjà eu une expérience désagréable avec leur colocataire précédent, Raph, qui « avait craché dans la face<sup>54</sup> » de Simon après qu'il lui a fait des avances. Ce comportement témoigne d'une masculinité fragile et toxique : en effet, pour Raph, la seule pensée qu'on puisse croire qu'il aime les hommes le répugne au point de cracher au visage d'autrui. Au contraire, bien qu'Éloi affirme qu'il « aime les femmes » (A5, 42) lorsqu'on le questionne sur ses préférences sexuelles, il n'est pas offusqué lorsque Camille lui demande s'il s'intéresse aux hommes. Il répond simplement : « Pas vraiment. » (A5, 43) Il n'est pas insulté du tout et sa réponse, qui n'est pas catégorique, montre qu'il n'est pas non plus totalement fermé à la possibilité qu'un tel intérêt puisse surgir en lui dans le futur.

Éloi est aussi proactif dans son inclusivité. C'est lui qui va de l'avant et interroge Camille, une femme trans, sur ses pronoms : « Tu préfères que j't'appelle

---

<sup>54</sup> MP Boisvert, *Au 5e*, Montréal, La Mèche, 2017, p. 28. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée par le sigle A5, suivi du folio.

comment ? » (A5, 40) Alors qu'ils ne se connaissent que depuis quelques mois, Éloi réussit à mettre Camille à l'aise, alors qu'elle n'a jamais pu arriver à cet état avec sa famille : « Je suis presque confortable avec Éloi maintenant, il n'a rien dit quand j'ai commencé à mettre des jupes en sa présence. Il ne me mégenre jamais. » (A5, 90) Camille avait expliqué à Éloi la façon de se comporter si jamais il utilisait le mauvais pronom par accident : « Si jamais tu t'trompes, excuse-toi pis reprends-toi, c'est tout. » (A5, 41) Mais cet avertissement ne s'est pas avéré nécessaire puisque Éloi montre un réel souci de ne pas mégenrer Camille.

Éloi montre également de l'ouverture par rapport à la relation polyamoureuse de ses colocataires lorsqu'il accepte d'emménager avec eux. Avant d'arriver au 5<sup>e</sup>, Éloi ne connaissait qu'Alice, qui avait été sa copine quand ils étaient adolescents. Elle lui a expliqué la situation, et Éloi a tout de même accepté d'intégrer le groupe, et ce, sans éprouver de jalousie, par rapport à son ex. Alice affirme, en parlant de son quatuor amoureux, qu'Éloi « ne [les] juge pas, qu'il comprend, qu'il veut s'intégrer. » (A5, 22) Éloi confirme la pensée d'Alice tout au long du roman puisqu'il ne fait jamais de commentaires déplacés, sauf à la blague, qu'il respecte les limites imposées par ses colocataires et qu'il finit même par intégrer leur configuration amoureuse complexe en développant une relation avec Simon. En effet, bien que Éloi ait affirmé aimer les femmes au début de l'histoire, son ouverture lui permet de développer lentement un lien avec Simon, au lieu de tout simplement rejeter cette possibilité. Lors d'une discussion avec Alice, Éloi lui confie avoir souvent remarqué le regard de Simon posé sur lui. Alors qu'Alice lui demande si cela le dérange, ce qui avait été le cas avec Raph, Éloi affirme que non : « J'suis juste pas habitué. [...] Au regard d'un homme. » (A5, 86) Éloi se découvre tranquillement une attirance envers Simon, et celle-ci est partagée. Ainsi, l'ouverture d'Éloi lui permet de développer une relation amoureuse épanouissante qui ne tient pas compte des normes hétéronormatives et mononormatives.

### 1.2.2 Alice

Le personnage d'Alice est celui qui dénonce le plus ardemment la mononormativité dans le roman, et c'est elle qui est l'instigatrice du modèle polyamoureux dans les relations avec ses partenaires : « c'est moi qui ai parti le bal il y a des années et [...] apparemment je convertis des fidèles à ma secte avec une relative facilité. » (A5, 171) Comme Fia dans *Homo sapienne*, qui n'arrivait pas à s'épanouir dans le modèle hétéronormatif, Alice rejette la monogamie, qui l'a toujours menée vers « la déception, la torture intérieure [et] la dépression ». (A5, 49) La norme du couple monogame ne peut pas convenir à tout le monde. Alice en arrive à cette conclusion par elle-même lorsqu'elle ne réussit pas à garder secrètes plusieurs relations « monogames » : « j'ai déjà essayé d'en avoir Juste Un™. Un à la fois. C'est ce qu'on est censées faire. [...] Au lieu d'avoir deux Juste Un™, bientôt je n'en ai plus eu du tout. Je n'avais pas compris que le trademark ne se change pas. » (A5, 20) C'est la mononormativité qui est désignée quand Alice mentionne que nous sommes « censés » n'avoir qu'un partenaire. Ne pouvant s'astreindre à cette norme sans se brimer elle-même, Alice essaie d'entretenir deux partenaires « sans leur dire » (A5, 20), et sans succès, ce qui lui fait découvrir que la communication est essentielle pour entretenir une relation ouverte stable. C'est ce qu'elle met en pratique au 5<sup>e</sup>.

Alice dénonce également le manque criant de représentation du polyamour dans la culture et la norme monogame qui y est prédominante et qui ne permet pas d'envisager autre chose :

Dans les romans comme dans les films, il faut toujours choisir. On assimile ça. J'avais assimilé ça. Je pensais avoir besoin de la simplicité du couple et de l'excitation de l'infidélité, il suffirait de ne pas parler de mes partenaires aux autres ; dans les fictions, on fait comme ça, je n'avais qu'à faire pareil. Je voudrais pouvoir dire que je n'avais pas lu les bonnes histoires, inadaptées à mon amour intarissable, sauf que je n'ai pas tellement eu le choix. C'est toujours le manque de choix, le problème. (A5, 21)

Les observations du personnage d’Alice sont confirmées dans la réalité par la chercheuse Esther Saxey, qui écrit : « Most characters in fiction are monogamous, or aspire to monogamy, and most plots are marked by this aspiration. Monogamy is an influential social norm which is rarely explicitly discussed<sup>55</sup>. » Ainsi, la majorité des œuvres de fiction mettent en scène des personnages monogames ou qui souhaitent le devenir et la représentation des non-monogamies consensuelles est presque inexistante. En fait, Saxey suggère que la monogamie est inénarrable :

The narrativized understanding of monogamy is of a lifelong stable state, both emotional and sexual. Its formation, and its collapse, can be highly dramatic. However, when it is not being formed, tested, or broken, monogamy seems to have no story in itself. It is an aspect of closure, not of narrative. [...] Monogamy is an ideal of narrative, but is repeatedly conceptualized as too stable and too complete to generate a story in itself. Plots are often thus preoccupied by non-monogamy. This is not to say that non-monogamy is depicted in detail, or explored as a viable alternative to monogamy; rather, non-monogamy appears as a series of temptations, lacks or threats<sup>56</sup>.

Ainsi, la monogamie n’aurait pas de potentiel narratif, car il s’agit d’un état stable. Ce serait plutôt le parcours qui y mène (donc la non-monogamie) qui est raconté dans la fiction. Ainsi, la non-monogamie est représentée, mais pas de façon positive ou comme un style de vie viable : ce n’est pas une non-monogamie consensuelle ou du polyamour. C’est de ce manque de représentation inclusive de la non-monogamie dont Alice parle

---

<sup>55</sup> Je traduis : « La plupart des personnages de fiction sont monogames, ou aspirent à la monogamie, et la plupart des intrigues sont marquées par cette aspiration. La monogamie est une norme sociale influente et dont il est rarement question explicitement. » Esther Saxey, « Non-Monogamy and Fiction », dans Meg-John Barker et Darren Langdridge (dir.), *op. cit.*, p. 23.

<sup>56</sup> Je traduis : « La compréhension narrative de la monogamie est celle d’un état stable tout au long de la vie, tant sur le plan émotionnel que sexuel. Sa formation et son effondrement peuvent être très dramatiques. Cependant, lorsqu’elle n’est pas formée, testée ou brisée, la monogamie semble n’avoir aucune histoire en soi. C’est un aspect de clôture, pas de narration. [...] La monogamie est un idéal de narration, mais est à plusieurs reprises conceptualisée comme trop stable et trop complète pour générer une histoire en soi. Les intrigues sont donc souvent inspirées par la non-monogamie. Cela ne veut pas dire que la non-monogamie est décrite en détail ou explorée comme une alternative viable à la monogamie ; la non-monogamie apparaît plutôt comme une série de tentations, de manques ou de menaces. » *Ibid.*, p. 25.



et qui l'a incitée à croire que mentir à ses partenaires était une option viable pour s'épanouir amoureusement et/ou sexuellement.

Alice dénonce aussi ce que Schippers décrit comme « l'idée mononormative selon laquelle une seule personne peut répondre à tous les besoins d'une autre <sup>57</sup> » dans une relation et le fait supposé qu'il est impossible d'aimer plus d'une personne à la fois. Alors qu'elle était déjà en couple monogame et follement amoureuse, Alice a rencontré une autre personne : « Quelqu'un d'autre pour me faire capoter, un différent capotage, on s'entend, mais je ne capotais pas moins pour l'autre, le premier ». (A5, 20) Mais il n'y a aucune raison de croire que d'aimer une personne nous empêche d'en aimer d'autres, comme nous aimons tous plusieurs amis et membres de notre famille sans qu'il y ait une quelconque concurrence. Pourquoi l'amour romantique ou sexuel serait-il différent ? Ce qui freine cette façon de penser est surtout la jalousie, qui sert la mononormativité, comme l'explique l'activiste Pepper Mint :

Jealousy is the first argument generally made against any sort of non-monogamy; « I couldn't do that, because I'd get too jealous » is the response people tend to give on being confronted by people in openly non-monogamous relationships in both daily life and in newspaper journalism on the subject. [...] Polyamory literature, on the other hand, views jealousy as manageable [...]. This is in line with recent understandings of jealousy in the social sciences as a constructed cultural phenomenon rather than as a universal biological and inevitable response<sup>58</sup>.

La jalousie est le premier obstacle mentionné lorsqu'il est question des non-monogamies, mais la recherche tend à démontrer que ce sentiment ne serait pas naturel, mais culturellement construit, donc qu'on pourrait le gérer. Ainsi, comme les normes

---

<sup>57</sup> J'ai traduit : « the mononormative assumption that one person should fulfill every need. » Mimi Schippers, *op. cit.*, p. 98.

<sup>58</sup> Je traduis : « La jalousie est le premier argument généralement avancé contre toute forme de non-monogamie ; « Je ne pourrais pas faire ça, parce que je deviendrais trop jaloux » est la réponse que les gens ont tendance à donner en cette matière lorsqu'ils font face à des personnes en relations ouvertement non monogames, tant dans la vie quotidienne que dans le journalisme de presse. [...] La littérature sur le polyamour, en revanche, considère la jalousie comme gérable [...], ce qui est conforme aux conceptions récentes de la jalousie dans les sciences sociales en tant que phénomène culturel construit plutôt qu'en tant que réponse biologique universelle et inévitable. » Pepper Mint, « The Power Mechanisms of Jealousy », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *op. cit.*, p. 201.

de genre, la jalousie ne serait pas innée, mais socialement apprise. C'est cette idée que tente de défendre Alice dans ses relations polyamoureuses, puisqu'elle « ne supporte pas qu'on considère la jalousie comme une unité de mesure d'affection envers une personne ». (A5, 101) Alors qu'elle soupçonne Simon de « trouver Éloi de son goût » (A5, 24), Alice se réjouit de la possibilité qu'ils finissent « par coucher ensemble » (A5, 24), au point de s'en vanter. C'est la relation ouverte entre Gaëlle, Camille, Simon et elle-même, dans laquelle la confiance règne, qui lui permet de ne pas voir cette nouvelle relation possible comme une menace et de ne pas éprouver de jalousie malsaine.

Alors que l'essentiel du discours d'Alice dans le roman sert à déconstruire les normes de genre mononormatives, elle émet aussi des commentaires qui remettent en question des normes de genre « féminines » ainsi qu'hétéronormatives. D'abord, Alice dénonce l'injustice, et exprime la frustration qui découle d'une norme sexiste qui affecte les femmes, norme renforcée par la loi lors du déménagement d'Éloi durant une canicule : « Si le règlement municipal le permettait, je resterais bien torse nu pour l'aider avec ses boîtes — ce n'est pas juste. » (A5, 23) Cette norme est sexiste, car elle sexualise une partie de l'anatomie des femmes, la poitrine, qui est d'abord conçue pour répondre aux besoins des nourrissons. Ensuite, Alice se remémore combien la norme hétéronormative phallogénique qui considère le plaisir sexuel de l'homme comme prioritaire par rapport à celui de la femme dans les relations hétérosexuelles l'a complexée dans sa relation avec Éloi pendant son adolescence :

Des huit mois avec Éloi, ce que mon corps a retenu, c'est l'accusation d'être *trop compliqué* : c'était ma mécanique qu'il fallait corriger si sa verge à l'intérieur de moi ne me donnait pas d'orgasme, si ses doigts sur mon clitoris ne me donnaient pas d'orgasme, si sa langue entre mes jambes ne me donnait pas d'orgasme. Penaude, je jouais la carte de *j'ai du plaisir quand même, c'est pas grave, j'aime ça*. Et c'était bien la vérité : je lui étais reconnaissante de son désir, du *sacrifice* qu'il devait faire pour m'endurer, moi et mon corps défectueux. (A5, 94-95. En italique dans le texte.)

Revoir Éloi après toutes ces années lui rappelle ce qu'elle avait ressenti à l'époque et combien sa sexualité est aujourd'hui plus épanouie grâce à une relation polyamoureuse.

Ainsi, tous les témoignages et les apprentissages d’Alice présentés dans le roman permettent de dénoncer, donc de déconstruire, les normes de genre qui l’ont influencée au cours de son développement identitaire et sexuel.

### 1.2.3 Gaëlle

Le personnage de Gaëlle sert moins à dénoncer la mononormativité comme le fait celui d’Alice qu’à déconstruire plusieurs normes de genre féminines qui sont souvent peu abordées, notamment certaines normes de beauté. Gaëlle y arrive en étant simplement honnête à propos de son corps, car même si elle ne réussit pas nécessairement à se défaire des impératifs de toutes les normes qu’elle mentionne, le fait d’en parler et d’en être consciente est un premier pas vers la déconstruction. Surtout lorsque ces normes lui ont été inculquées à répétition par la société alors qu’elle grandissait.

Le plus gros obstacle à l’acceptation de soi pour Gaëlle est son poids, qui est devenu une obsession transmise par les autres femmes de sa famille : « j’ai de gros os et beaucoup de viande autour, c’est de famille même si ma mère et ses sœurs combattent ardemment nos gènes gras. » (45, 109) Le culte de la minceur est une norme féminine puissante. C’est sa mère qui renforce le plus cette norme selon Gaëlle : « il faut savoir que le dialogue entre moi, mon corps et ma mère a toujours été déficient. Depuis que j’ai rompu un des canaux de communication (ma mère — mon corps), ça va quand même mieux. » (45, 110) Libérée de l’influence négative et grossophobe de sa mère, Gaëlle peut cheminer librement vers l’acceptation de son corps hors de la norme. Malgré tout, le travail pour se défaire des idéaux de minceur comporte des hauts et des bas chez Gaëlle. Même si elle peut afficher une attitude positive et respectueuse à l’égard de son corps, ce n’est pas toujours un combat qui est gagné : « Mon corps se gère bien, il est efficace et dévoué à mon bien-être, en général. On a déjà eu des jasettes moins cool lui et moi auparavant, qui ont provoqué des diètes “sans sucre” assez louches ». (45, 109-110) Lorsque des événements stressants, l’arrivée d’Éloi comme

nouveau colocataire, par exemple, l'amènent à manger plus ou moins sainement qu'à l'habitude, Gaëlle retrouve l'attitude négative envers son corps inculquée par sa mère : « J'aime ça être toute seule dans la cuisine, il y a juste moi pour me culpabiliser de trop manger dans ce temps-là. » (A5, 28) La nourriture remplit pourtant d'autres fonctions que la survie dans notre société, comme une fonction sociale (se retrouver autour d'un repas) ou émotionnelle dans ce cas-ci (gérer son stress, se faire plaisir) ; manger moins sainement n'a donc pas à être toujours lié à de la culpabilité.

Gaëlle parle également d'autres sujets tabous pour les femmes en lien avec les normes de beauté, notamment les poils : « J'ai la peau épaisse et les membres hirsutes ; de fait, le poil me pousse partout, autour des mamelons et sous le menton, des poils noirs et drus que je pourrais presque utiliser comme cure-dents tellement ils sont raides. » (A5, 109) La norme dicte un corps féminin sans poils ou, à la limite, avec des poils pâles et discrets, mais Gaëlle ne semble pas vouloir cacher ses poils foncés. Elle parle aussi ouvertement de ses fréquentes infections vaginales, un autre sujet féminin assez tabou : « la texture de mes sécrétions est curieusement granuleuse [...]. Estie. Une vaginite. » (A5, 109) Gaëlle exprime également une opinion bien peu populaire chez les femmes : « c'est fantastique de vieillir. » (A5, 110) En concordance avec les normes de beauté féminines qui ne permettent l'apparition d'aucun signe de vieillissement, les femmes sont habituellement plutôt à la recherche de l'éternelle jeunesse par tous les moyens possibles. Ainsi, Gaëlle représente un modèle à suivre dans l'acceptation de soi pour les femmes qui refusent l'adhésion à toutes les normes féminines de beauté.

Outre ces normes de beauté, Gaëlle défend des idées non hétéronormatives. Elle exprime un désir, ou un non-désir, qui ne concorde pas avec un modèle de famille traditionnel : « À vrai dire, je n'ai pas envie d'avoir des enfants. On a déjà une grosse Famille : sept, si on compte les chats, calvince. » (A5, 166) Parlant d'enfants, Gaëlle en profite pour dénoncer une situation que peuvent vivre les personnes trans, situation vécue par Camille : « J'aimerais saluer au passage l'endocrinologue qui n'a pas cru bon

lui expliquer qu'elle avait la possibilité de faire congeler son sperme *avant* de commencer la HRH. Ben intelligent. » (A5, 166-167. En italique dans le texte.) Ainsi, si Camille souhaite avoir des enfants biologiques pendant qu'elle est en transition de genre, les choses se compliquent : « elle ne peut plus, à moins d'arrêter les hormones pendant un an, genre, et même là, il n'y a pas de garantie. » (A5, 166) Gaëlle dénonce également des idées très hétéronormatives de Raph sur la sexualité, le colocataire qui précédait Éloi que Gaëlle avait essayé d'introduire dans le groupe, sans succès : « Raph aimait tout ce qui concernait le sexe, mais pas le sexe impliquant plus d'un pénis. » (A5, 28) Cette préférence sexuelle est valable en soi, mais c'est le contexte transphobe qui l'accompagne qui est troublant, comme l'explique Gaëlle : « il considérait Camille comme mon chum. Et il avait beau la trouver belle (!), il a dit *je peux juste pas m'imaginer ça, t'sais.* » (A5, 28-29. En italique dans le texte.) De plus, Raph souscrivait aux concepts mononormatifs selon lesquels on peut « posséder » quelqu'un et être jaloux, ce que Gaëlle tente au contraire de déconstruire : « *Alice c'est ta blonde, mais elle sort aussi avec Simon ? Simon, ça le dérange pas de la partager ?* Je lui avais expliqué, tout sourire, que c'est mieux de ne pas parler de "partage" parce que ça sous-entend qu'elle est "à lui". » (A5, 29. En italique dans le texte.) C'est en comparant l'attitude de Raph avec celle d'Éloi à l'égard du quatuor polyamoureux que l'on comprend à quel point Éloi a une attitude bienveillante et respectueuse avec ses nouveaux colocataires.

Finalement, Gaëlle fait un beau plaidoyer sur l'acceptation de soi et le respect de ses limites malgré les conventions et les normes qui dictent parfois d'agir autrement :

Je ne me considère ni obsédée si je me masturbe tous les jours ni indécise si j'aime à la fois les femmes et les hommes. Ni folle si je capote sur l'effet d'un fouet sur un dos offert ni sainte-nitouche si je n'aime pas la pénétration. Ni prétentieuse d'exiger le respect de mes collègues ni ingrate de ne plus parler à mes parents. Ni peureuse de dire non à ce que je n'ai pas envie de faire, ni têtue de demander la permission avant une caresse, ni voleuse lorsque je tombe amoureuse de la partenaire de quelqu'un d'autre.

Ni trop sensible, ni trop complexe, ni trop intense, ni trop belle, ni trop laide, ni trop ouverte, ni trop fermée. (A5, 110)

Les femmes sont souvent jugées de façon contradictoire. Par exemple, une femme qui aime le sexe sera vue comme dévergondée, mais une femme qui refuse une relation sexuelle sera vue comme prude. Dans cet extrait, Gaëlle priorise son plaisir sexuel féminin, valorise le consentement et s'épanouit grâce au polyamour. S'accepter comme Gaëlle le fait peut donc être considéré comme une bonne façon de défier les normes.

#### 1.2.4 Camille

Dans *Homo sapienne*, le lecteur découvre le processus de *coming out* trans d'Ivik. Dans *Au 5<sup>e</sup>*, il y a aussi un personnage trans, mais qui est déjà « out ». Camille, qui est une femme trans, normalise le processus de transition en étant ouverte relativement à ce qu'elle vit. Lexie définit la transition comme suit :

Une transition, c'est un ensemble d'étapes de nature différente : intimes, physiques, administratives, mentales..., qui permettent à une personne transgenre de vivre socialement, publiquement, au quotidien, selon le genre qui est entièrement le sien, et de se détacher de celui qui lui avait été assigné à la naissance<sup>59</sup>.

D'après ce que nous apprenons de Camille, elle en est au stade de la prise d'hormones : « Moi, c'est maintenant que je vis mes quinze ans, même si j'ai l'air vieille pour une adolescente. Je commence à peine à avoir des hanches un peu plus arrondies, je remplis à peine du A, j'en ai encore pour au moins un an à "changer" ». (A5, 88-89) Nous savons également que Camille est décomplexée par rapport au fait d'avoir un pénis même si elle est une femme. Au cours d'une discussion avec Simon, elle affirme : « Ton pénis est peut-être plus gros que le mien, Simon, mais ça te donne pas le droit d'imposer à qui que ce soit ta place de mâle. » (A5, 139) Il n'est pas dit si Camille souhaite subir éventuellement des opérations chirurgicales dans le cadre de sa

---

<sup>59</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 68.

transition. Il est faux de croire que toutes les personnes trans souhaitent en arriver là. Comme l'explique Lexie,

[...] les personnes trans qui intègrent à leur transition une chirurgie génitale sont une minorité. [...] On ne le répètera jamais assez : être trans est un rapport spécifique au genre, pas au sexe ; les organes génitaux ne déterminent pas le genre, des millions de personnes trans ont un rapport totalement apaisé à ces derniers et affranchi de tout filtre genré<sup>60</sup>.

La légèreté avec laquelle Camille évoque ses organes génitaux, presque à la blague dans sa conversation avec Simon, peut laisser croire qu'elle est à l'aise avec son pénis et ne souhaite pas nécessairement s'en départir. La question des organes génitaux est également implicitement évoquée dans la conversation citée plus tôt entre Camille et Éloi à propos des préférences sexuelles de ce dernier. Alors qu'Éloi affirme avoir une préférence pour les femmes, Camille juge son commentaire ambigu : « C'est quoi ça, une femme ? » (A5, 42) En effet, alors que la réponse d'Éloi semble assez explicite, Camille ne peut pas s'y inclure : elle est une femme et elle a un pénis, alors correspond-elle au critère d'Éloi ? En posant une telle question, Camille élargit la définition du fait d'être une femme.

Les vêtements constituent un autre élément important qui est présenté dans la transition de Camille. Dans la société, les vêtements sont un indicatif du genre, comme nous le rappellent Boisclair et Saint-Martin : « le dispositif vestimentaire est un appareil sémiotique puissant dans la fabrication et la diffusion du genre et [...] ce dernier tient davantage à des dispositifs extérieurs qu'à une quelconque essence intrinsèque<sup>61</sup>. » Ainsi, les vêtements deviennent une norme dans la conception des genres « masculin » et « féminin ». Porter des vêtements associés au « féminin » est une étape importante dans le cheminement de Camille pour arriver à se sentir elle-même, mais c'est aussi une étape difficile à cause de la peur du regard des autres : « Au début je les mettais juste de temps en temps, mes collants. Quand j'étais seule. Des fois quand

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>61</sup> Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 18.

j'étais avec Gaëlle. Ou avec Ali. Ou les deux. Je les portais sous mes pantalons, puis j'ai commencé à les mettre avec une jupe, avec une brassière, sans brassière. Et là, tout le temps. » (A5, 34) Même si Camille se sent assez en sécurité avec ses colocataires pour porter de tels vêtements, l'angoisse resurgit lorsqu'il est question de retourner chez son père, qu'elle nomme « le bigot des années cinquante » (A5, 153), pour des funérailles familiales : « Qu'est-ce que je vais mettre. » (A5, 155) Il est facile d'affirmer que l'importance que Camille accorde aux vêtements féminins n'appuie pas la déconstruction des normes de genre. Par contre, Lexie explique pourquoi ce n'est pas une juste critique de la situation :

Il est d'ailleurs souvent reproché aux personnes trans de renforcer des stéréotypes ; une attaque qui oublie que ces derniers ont été construits par les personnes cisgenres pour mieux se catégoriser et renforcer la division sexiste de notre société. Et comme il est nécessaire pour des personnes cisgenres d'adhérer à ces codes, qu'ils correspondent à des goûts individuels, à un besoin d'intégration... Eh bien, ces mêmes codes sont nécessaires pour les mêmes raisons à certaines personnes trans<sup>62</sup>.

De plus, Camille fait un commentaire qui remet en question le genre qu'on assigne aux vêtements. Lorsqu'une amie de Gaëlle leur fait don d'une boîte de vêtements, les femmes de l'appartement explorent ensemble ce qu'elle contient « sous les regards furtifs des colocataires-qui-ne-portent-pas-de-jupes. » (A5, 89) Au lieu d'utiliser le terme « hommes » pour désigner Simon et Éloi qui ne souhaitent pas se joindre à elles, Camille utilise des mots plus neutres qui n'excluent pas la possibilité qu'un homme puisse vouloir mettre des vêtements normalement associés au « féminin ». Ce passage, et toutes les autres questions soulevées par le personnage de Camille, participent à la déconstruction d'une conception binaire du genre en montrant la fluidité possible qui existe entre les deux extrêmes du continuum que sont l'homme et la femme.

---

<sup>62</sup> Lexie, *op. cit.*, p. 80.



### 1.2.5 Simon

Le personnage de Simon n'est pas celui qui remet le plus en question les normes de genre dans le roman. Il a plutôt parfois de la difficulté à gérer ses sentiments de peur et de jalousie liés à certains préjugés hétéronormatifs et mononormatifs lors de l'arrivée d'Éloi dans une relation polyamoureuse déjà stable. C'est le personnage de Camille qui lui permet de passer outre ces idées, après une discussion franche sur le sujet, ce que nous explorerons en profondeur dans le troisième chapitre de ce mémoire.

Malgré tout, des passages avec le personnage de Simon montrent une déconstruction de certaines normes. Simon parle assez peu de lui-même, mais mentionne tout de même ses « obsessions décoratives et ménagères ». (A5, 191) Le ménage et, surtout, la décoration sont des tâches traditionnellement associées à la norme « féminine ». Alors, le fait que Simon participe à ces tâches et, en plus, qu'il en développe une obsession le place hors de la norme « masculine ». Dans un autre passage, Simon parle de l'époque où il a rencontré Alice et émet l'observation suivante : « J'avais vingt et un ans, jamais eu de blonde (ni de chum, tant qu'à faire le décompte) ». (A5, 48) Simon ne définit jamais précisément son orientation sexuelle dans le roman et, au moment de cette observation, ce que nous savons de ses préférences est qu'il couche uniquement avec Alice. Ainsi, pour lui, le fait de mentionner autant le nombre d'anciennes blondes que d'anciens chums, même si ce nombre est nul, participe à déconstruire la norme hétéronormative qui voudrait qu'on assume automatiquement et seulement l'hétérosexualité. Finalement, plus loin dans le roman, lorsqu'Éloi et Simon commencent à entretenir une relation intime, Simon réfléchit à leur nouvel amour. Éloi est sur le point de quitter l'appartement et de s'installer loin en région pour un nouvel emploi, et Simon envisage de le suivre et de quitter la relation polyamoureuse : « Peut-être que c'est le meilleur genre d'amour, l'amour monogame, puisqu'il est partout. (Je suis si drôle. A fucking riot.) » (A5, 192) Cependant, le sarcasme qu'il utilise montre qu'il ne considère pas sérieusement la

possibilité de revenir à son ancien mode de vie monogame et qu'il se moque du même coup de la mononormativité.

En conclusion, nous croyons avoir démontré que les romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>* présentent des personnages qui se situent hors des normes et qui les dénoncent, et que, en conséquence, ceux-ci prennent part à la déconstruction des normes de genre. Les personnages décrits dépassent les stéréotypes et participent du même coup à une bonne représentation des communautés LGBTQ+.

## CHAPITRE II

### TROUVER UN LIEU SÛR

Afin de permettre l'épanouissement des personnages, les autrices des romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>* imaginent des endroits propices au développement de l'identité sexuelle de leurs protagonistes. Dans ce chapitre, nous étudierons la façon dont les lieux où les personnages évoluent sont des vecteurs dans l'affirmation de leur identité sexuelle. Nous développerons notre analyse selon deux aspects. Il s'agira d'abord de voir comment le contexte urbain des villes de Sherbrooke dans *Au 5<sup>e</sup>* et de Nuuk dans *Homo sapienne* influence les personnages dans leur quête identitaire. Par la suite, nous examinerons comment certains lieux dans les deux romans agissent comme des forteresses ou des « lieux sûrs » et permettent aux personnages d'être eux-mêmes et de dévoiler leur identité sexuelle.

Nous utiliserons deux concepts clés dans ce chapitre. Tout d'abord, notre analyse sera basée sur le concept de *safe space*, expression qui n'a pas d'équivalent largement accepté en français que nous désignerons donc comme telle ou comme un « lieu sûr ». Les *safe space* sont, nous le rappelons, des lieux où des personnes marginalisées peuvent se rassembler et se sentir à l'abri, c'est-à-dire des lieux où elles ne font face à aucune forme d'aliénation, de menace, d'intimidation ou de stress<sup>63</sup> reliée à leur identité. Ce concept émerge, entre autres, d'un article de Mary Louise Pratt, « Arts of the Contact Zone », où elle explique que de tels espaces sont nécessaires pour la réflexion de groupes identitaires opprimés : « Where there are legacies of subordination, groups need places for healing and mutual recognition, safe houses in

---

<sup>63</sup> Robert Boost Rom, « "Safe spaces": Reflections on an educational metaphor », *Journal of Curriculum Studies*, vol. 30, no 4, 1998, p. 405.

which to construct shared understanding, knowledges, claims on the world<sup>64</sup>. » Un *safe space* est donc propice à l'affirmation de l'identité sexuelle. Ensuite, nous utiliserons aussi le concept d'« idée du lieu » développé par Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières. Selon eux, en plus de son existence physique, tout lieu aurait également une existence discursive, soit « une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les constituantes, l'histoire, les paramètres, etc.<sup>65</sup> » Ainsi, dans notre analyse, nous ne tiendrons pas seulement compte de l'influence physique des lieux sur les personnages, mais également de l'influence de l'idée du lieu, ou comment la façon dont les personnages perçoivent les différents endroits influence le développement de leur identité sexuelle. C'est dans ce contexte que les deux concepts peuvent être mis en relation : dans un *safe space*, c'est autant la sécurité physique du lieu (endroit clos, isolé) que les sentiments ressentis par les personnes envers et dans cet espace (pas de peur ou de stress), donc l'idée du lieu, qui influencent leur comportement.

## 2.1 Être queer en ville

### 2.1.1 *Au 5<sup>e</sup>*

Dans cette section, nous souhaitons comprendre l'influence de l'urbanité sur la vie queer des personnages d'*Homo sapienne* et de *Au 5<sup>e</sup>*. Cependant, il est important pour nous de ne pas tomber dans les stéréotypes qui opposent totalement ville et région. En effet, comme l'explique Roxane Nadeau, nous attribuons souvent

[...] des valeurs diamétralement opposées à la ville et à la région. Celle-ci est un milieu d'isolement pour les personnes LGBT qui se retrouvent sans communauté dans un lieu présumé conservateur ; celle-là, la ville, est la

---

<sup>64</sup> Je traduis : « Les groupes qui héritent de l'oppression ont besoin de lieux de guérison et de reconnaissance mutuelle, de maisons sûres dans lesquelles construire une compréhension partagée, des connaissances, des revendications sur le monde. » Mary Louise Pratt, « Arts of the Contact Zone », *Profession*, 1991, p. 40.

<sup>65</sup> Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir), *op. cit.*, p. 15.

destination par excellence où l'être queer peut trouver le salut, l'acceptation, un mode de vie fonctionnel et flamboyant<sup>66</sup>.

Cette conception de l'urbain et de la région a amené le chercheur américain Jack Halberstam (aussi connu sous le nom de Judith Halberstam) à développer le concept de métronormativité : « The notion of metrosexuality as a cultural dominant in U.S. theorizing about gay/lesbian lives also gives rise to the term metronormativity. This term reveals the conflation of “urban” and “visible” in many normalizing narratives of gay/lesbian subjectivities<sup>67</sup>. » Ainsi, la métronormativité désignerait le fait de considérer la ville comme la norme pour toute vie queer, comme s'il n'était pas possible de s'épanouir ailleurs. Il est important pour nous de tenir compte de ce concept car, comme on cherche à se défaire des binarités dans nos conceptions de l'identité sexuelle, nous ne voulons pas non plus perpétuer les binarités qui nuisent à une compréhension nuancée des phénomènes dans d'autres domaines. Nous ne souhaitons pas perpétuer la métronormativité car il existe aussi des enjeux pour les communautés sexuelles marginalisées en ville, et parce qu'il est également possible de vivre en région tout en étant queer. Comme l'écrit Halberstam, les études gaies et lesbiennes se sont peu intéressées à la spécificité de la vie queer en région<sup>68</sup>, mais des études récentes se penchent sur le sujet : « as recent research has shown, we might find that rural and small-town environments nurture elaborate sexual cultures even while sustaining surface social and political conformity<sup>69</sup>. » Ainsi, bien que l'urbanité semble, de manière générale, influencer assez positivement les personnages dans les deux romans

---

<sup>66</sup> Roxane Nadeau, « Géographie queer d'un Montréal exalté. Urbanité trans et (en) jeux de frontières dans *Fierce Femmes and Notorious Liars* de Kai Cheng Thom », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *op. cit.*, p. 200.

<sup>67</sup> Je traduis : « La notion de métrosexualité en tant que culture dominante dans les théories américaines sur la vie des gays et lesbiennes donne également naissance au terme de métronormativité. Ce terme révèle l'amalgame entre “urbain” et “visible” dans de nombreux récits de normalisation des subjectivités gaies et lesbiennes. » Judith Halberstam, *In a Queer Time and Place. Transgender Bodies, Subcultural Lives*, New York, New York University Press, 2005, p. 36-37.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>69</sup> Je traduis : « comme l'ont montré des recherches récentes, nous pourrions constater que les environnements ruraux et de petites villes nourrissent des cultures sexuelles élaborées tout en maintenant une conformité sociale et politique de surface. » *Ibid.*, p. 35.

que nous étudions, comme nous le verrons plus loin, nous faisons cette mise au point pour rendre compte du fait que ce n'est pas une réalité universelle pour les personnes queers. De plus, les villes dans lesquelles évoluent les personnages ne sont pas de gros centres urbains, leur situation est donc déjà nuancée. Sherbrooke est une ville de taille moyenne au Québec et n'est pas comparable à la métropole qu'est Montréal, et Nuuk, bien que capitale du Groenland, est une ville de petite taille.

Bien qu'il soit erroné de penser que les personnes queers ne peuvent s'épanouir qu'en ville, celle-ci offre tout de même plusieurs avantages. Tout d'abord, il est plus facile en ville de trouver d'autres personnes qui appartiennent aux communautés LGBTQ+ : « À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la plus grande densité de population dans les villes a permis l'agglomération de communautés choisies. Les gais et les lesbiennes isolés et épars en région ont pu créer une masse critique en ville<sup>70</sup>. » Ainsi, il est plus facile de rencontrer des personnes qui partagent des expériences liées à l'identité sexuelle en ville, donc de former des communautés dans lesquelles les personnes hors de la norme peuvent se rassembler et être elles-mêmes sans peur du jugement d'autrui. Ensuite, la ville permet également aux personnes qui sortent de la norme de vivre dans l'anonymat, comme l'écrit Jette Rygaard à propos du Groenland : « city life is dominated by anonymity because nobody really knows each other and the inhabitants are familiar with only part of the other peoples' lives.<sup>71</sup> » Ainsi, en ville, les membres des communautés LGBTQ+ peuvent passer inaperçus dans les lieux publics, donc échapper à la persécution et au harcèlement des personnes intolérantes, car celles-ci ignorent pour la plupart leur condition.

Dans le roman *Au 5<sup>e</sup>*, l'action se déroule dans la ville de Sherbrooke. Sans être un grand centre comme Montréal, Sherbrooke est tout de même l'une des grandes villes du Québec. C'est la situation géographique des personnages qui est la genèse du roman.

---

<sup>70</sup> Roxane Nadeau, *op. cit.*, p. 201.

<sup>71</sup> Je traduis : « la vie en ville est dominée par l'anonymat car personne ne se connaît vraiment et les habitants ne connaissent qu'une partie de la vie des autres. » Jette Rygaard, « The city life of youths in Greenland », *Études/Inuit/Studies*, vol. 32, no 1, 2008, p. 40-41.

Au début de l'histoire, Éloi se sépare de sa copine et doit trouver un nouvel endroit où vivre, mais il éprouve des difficultés : « Je ne pouvais certainement pas me payer un 4 ½ tout seul, même à Sherbrooke. » (A5, 14) Le prix des logements est généralement plus cher en ville qu'en région, et même si Sherbrooke est considérée comme une ville plus abordable que d'autres, comme y fait allusion Éloi, il ne peut se permettre financièrement d'avoir un logement seul. Alors qu'il se confie à son amie Alice, celle-ci prend les devants : « le lendemain, elle m'apprenait qu'elle était en pourparlers avec ses colocos pour m'offrir la chambre libre au 5<sup>e</sup>. Je ne pense pas que je lui avais demandé, mais si oui, j'ai dû dire que ce serait temporaire. » (A5, 15) Alors qu'au départ il est réticent à se joindre au groupe et qu'il clame plusieurs fois que cette situation est temporaire, Éloi se voit contraint de vivre en colocation s'il souhaite rester dans la ville.

Bien qu'il n'y ait pas de scènes hors de l'appartement dans le roman, l'influence de la ville peut être ressentie à travers les discours des personnages. Alors qu'Alice parle des nuits qu'elle passe chez un amant et du fait qu'elle peut revenir chez elle quand bon lui semble grâce à sa voiture, elle dénonce une réalité dans la société : « combien de femmes se risqueraient à marcher, même juste un kilomètre, seules, au milieu de la nuit ? » (A5, 117) Le harcèlement de rue et les violences faites aux femmes ne sont pas des phénomènes exclusifs à la ville, mais ils y sont plus fréquents. Halberstam nous apprend que la violence se vit autant en ville qu'en région, mais que le type de violence est différent selon le lieu : « In a small town, the violence tends to be predictable, [...] since locals often initiate violence against strangers or outsiders; but in the city, violence is random and unpredictable<sup>72</sup>. » Ainsi, la violence serait plus prévisible en région et plus aléatoire en ville. La situation que dénonce Alice correspond davantage à de la violence aléatoire qui provient d'inconnus qu'une femme peut rencontrer dans la rue en se promenant seule la nuit, ce qui a plus de risque de se produire en ville. La ville peut donc avoir une influence sur le développement sexuel

---

<sup>72</sup> Je traduis : « Dans une petite ville, la violence a tendance à être prévisible, [...] puisque les habitants initient souvent la violence contre des inconnus ou des étrangers ; mais, en ville, la violence est aléatoire et imprévisible. » Judith Halberstam, *op. cit.*, p. 14-15.

des personnages féminins. C'est le cas d'Alice, puisqu'elle ne se permet ses escapades nocturnes que parce qu'elle possède une voiture : « En plus, le mois dernier, quand je suis partie de chez lui à trois heures du matin, j'ai eu une épiphanie : je n'avais jamais réalisé que mon char servirait aussi à me donner l'opportunité de revenir chez nous en pleine nuit, postbooty-call. » (A5, 117) Elle se désole également du fait qu'il faille une voiture à une femme pour pouvoir jouir de sa pleine autonomie sexuelle et ne pas perdre son indépendance au profit du bon vouloir d'un partenaire : « Jadis, une femme qui n'avait pas d'auto pour visiter son amant était obligée d'attendre, de jouer celle qui dépend de lui, de ses désirs et de son horaire. » (A5, 117) Dans cet extrait, Alice s'exprime comme si cette situation était révolue, mais plusieurs femmes peuvent encore vivre ce scénario.

Le personnage de Gaëlle émet également quelques commentaires sur sa perception de la ville et de la région ou plutôt, dans son cas, de la banlieue. Elle semble avoir une perception plus favorable de la ville, et ce, selon deux critères. Tout d'abord, sa mère habite à Saint-Eustache, et Gaëlle ne tient pas à entretenir des liens étroits avec elle : « Elle dit toujours qu'on ne se voit pas assez — je n'ai même pas de permis et je déteste la bus —, mais trois-quatre visites par année, c'est bien assez ; la banlieue qui se prend pour une ville, ce n'est pas pour moi. » (A5, 166) Puisqu'elle vit en ville, Gaëlle peut se permettre de ne pas avoir de permis de conduire, car presque tout est à proximité. Cela lui donne ainsi une bonne excuse pour ne pas se rapprocher de sa mère, avec qui elle entretient des liens parfois tumultueux relativement à son poids, question que nous avons abordée dans le premier chapitre. Ensuite, Gaëlle associe la banlieue à la vie de famille traditionnelle et hétéronormative lorsqu'elle dit : « Je n'ai pas l'intention de retourner dans mon patelin de sitôt. Sauf si j'avais des enfants. » (A5, 166) Ainsi, elle rejette sa région natale, car elle la lie à un mode de vie qu'elle ne souhaite pas adopter : « À vrai dire, je n'ai pas envie d'avoir des enfants. On a déjà une grosse Famille : sept, si on compte les chats, calvince. » (A5, 166) La ville correspond davantage au modèle familial polyamoureux sans enfants qu'elle a choisi. En effet, en



ville, elle a plus de chance de rencontrer des gens qu'on peut associer à ce modèle, et la situation non traditionnelle et encore taboue de la Famille peut passer inaperçue.

Lorsque le départ d'Éloi approche, Camille fait quelques commentaires qui reprennent des idées métronormatives en ce qui concerne la région. Alors qu'elle est bouleversée parce qu'Éloi quitte l'appartement et retourne s'installer dans son patelin, à Ville-Marie, au Témiscamingue, Camille s'inquiète de l'existence de son ami là-bas, ainsi que de la possibilité pour elle de venir le visiter. En effet, sans qu'Éloi se soit encore apposé d'étiquette en ce qui concerne son orientation sexuelle depuis qu'il a commencé à fréquenter Simon, Camille s'interroge sur l'existence des personnes queer en région : « Je me demande si tu y trouveras d'autres gens comme toi. [...] Je voulais dire : des gens comme nous. Mais. Te considères-tu comme bisexuel maintenant ? Pansexuel ? Est-ce que ça a de l'importance pour toi ? As-tu un standing, à Ville-Marie ? » (A5, 186) Camille s'inquiète de l'impossibilité pour Éloi de trouver des gens comme eux en région, ce qui, d'un côté, correspond à un préjugé métronormatif si elle parle de sa nouvelle homosexualité, mais ce qui, d'un autre côté, n'est pas totalement faux si elle pense à leur situation polyamoureuse. Le polyamour n'a pas atteint le même niveau de reconnaissance sociale que l'homosexualité, par exemple, il y a donc peu de chance de rencontrer des personnes qui s'y adonnent dans des milieux plus traditionnels comme les régions pour l'instant, même si c'est toujours possible. L'inquiétude de Camille a aussi trait à la possibilité de visiter Éloi à Ville-Marie en tant que femme trans : « Est-ce que tu aurais peur que je vienne te visiter si j'avais une petite ombre de barbe ? On ne s'est pas fait tirer de roches à la coop funéraire, mais qu'est-ce que je connais au Témiscamingue, moi ? » (A5, 186) Camille avoue elle-même sa méconnaissance de la région qui l'incite à faire ce commentaire encore une fois métronormatif. Cependant, les craintes de Camille peuvent être fondées. Comme nous l'avons vu avec Halberstam, la violence dans les régions est davantage dirigée vers les inconnus et les étrangers, ce qui correspond au scénario de Camille qui viendrait visiter Éloi. Même si son hésitation à aller dans ce lieu peut être basée sur des stéréotypes

associés à la région, la violence que peuvent subir les personnes trans dans la société est parfois si grande qu'il est compréhensible, pour elle, de vouloir s'en tenir à l'écart, par prudence. Par ailleurs, la question de Camille envoie la peur du côté d'Éloi. Il est en effet possible, si violence il y a lors d'une visite de Camille à cause de son identité de genre, de croire qu'Éloi pourrait également en être victime par association. De plus, la question de Camille peut être interprétée comme la peur du jugement d'autrui sur Éloi. Bien qu'on voie tout au long du roman qu'Éloi est tolérant, l'anonymat n'est pas aussi présent en région, et si Éloi rencontre Camille à Ville-Marie, il est possible que son entourage (qui est peut-être moins tolérant) soit au courant. Cela pourrait éventuellement influencer ses autres relations dans cette ville.

Malheureusement pour les personnages d'*Au 5<sup>e</sup>*, la ville ne réussit pas à offrir tout ce dont ils ont besoin pour rester unis. En effet, Éloi ne parvient pas à trouver un emploi dans son domaine à Sherbrooke après un an de recherche. Même si leur cohabitation a mené à une relation polyamoureuse épanouissante pour tous, les colocataires doivent perdre Éloi qui doit quitter la ville pour aller travailler en région. C'est la raison de son exil à Ville-Marie qui bouleverse tant Camille, mais aussi tous les autres. Ainsi, si le contexte urbain dans lequel ils évoluent influence de façon surtout positive l'histoire des personnages d'*Au 5<sup>e</sup>*, du moins concernant le développement de leur identité sexuelle, la ville les mène aussi à un dénouement moins heureux, soit une séparation difficile mais vécue avec plein de bienveillance par tous à la fin du roman.

### 2.1.2 *Homo sapienne*

Les personnages d'*Homo sapienne* évoluent également dans un environnement urbain, ce qui a été une surprise pour plusieurs critiques à la lecture de l'œuvre groenlandaise, comme le soulève Nelly Duvicq : « Nous sommes loin de l'imaginaire nordique de bien des lecteurs<sup>73</sup>. » L'imaginaire nordique qu'elle mentionne correspond

---

<sup>73</sup> Nelly Duvicq, « D'autres Nords », *Liberté*, n° 320, 2018, p. 57.

à un concept bien développé par Daniel Chartier, celui de « l’imaginaire du Nord », qu’il définit comme suit :

L’ensemble des discours énoncés sur le Nord, l’hiver et l’Arctique, que l’on peut retracer à la fois synchroniquement — pour une période donnée — ou diachroniquement — pour une culture déterminée —, issus de différentes cultures et formes, accumulés au cours des siècles selon un double principe de synthèse de concurrence, forment ce qu’on peut appeler « l’imaginaire du Nord ». Il s’agit d’un système de signes pluriel et mouvant, qui fonctionne de manière variable selon les contextes d’énonciation et de réception<sup>74</sup>.

On peut remarquer une forte similitude entre cette définition et le concept d’idée du lieu sur lequel a aussi travaillé Chartier, soit une accumulation de discours qui mène à une image plus ou moins homogène d’un certain lieu dans la population. L’idée du lieu serait pour nous le concept de base, tandis que l’imaginaire du Nord en serait un sous-produit, un exemple concret appliqué à un lieu déterminé, le Nord. Maintenant, voyons ce que renferment plus précisément les principaux éléments de cet imaginaire du Nord, selon Chartier :

Les représentations populaires de l’Arctique le présentent le plus souvent comme un monde blanc, froid, éloigné, inhabité et inhabitable, glacé et vide. Il va sans dire que l’Arctique est vu dans ce sens comme non urbain et « naturel » : au-delà de l’écoumène, il symbolise pour la culture un espace de vacuité et de désolation<sup>75</sup>.

Parmi cette énumération, qui recense les éléments stéréotypés de l’imaginaire du Nord d’un point de vue extérieur, une caractéristique nous intéresse plus particulièrement : historiquement, le Nord serait vu la plupart du temps comme un lieu non urbain, d’où l’étonnement du lecteur non-groenlandais qui lit une œuvre urbaine comme *Homo sapienne*. Pourtant, des statistiques datant de 2007 montrent que 80 % de la population

---

<sup>74</sup> Daniel Chartier, *Qu’est-ce que l’imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Isberg », 2018, p. 12.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 25.

groenlandaise vit dans des centres urbains<sup>76</sup>. Rygaard dresse le portrait de la situation contemporaine de la ville de Nuuk, la capitale du pays :

Though only the size of a small provincial town in Europe, Nuuk is nevertheless an urban centre. Many inhabitants, both in relation to the extent of the city and to the number of inhabitants of the country, have many possibilities to choose among as far as public buildings, institutions and city-spaces are concerned: numerous schools and educational establishments at almost every level, leisure time activities: a cinema, youth clubs, discotheques, cafés and more cultural offers such as concerts, museums, meetings and public lectures, possibilities for shopping sprees, and public means of transportation such as local buses or taxis. In Nuuk, as in any other urban centre, a modicum of anonymity is also possible<sup>77</sup>.

Ainsi, la situation de Nuuk serait semblable à celle d'autres centres urbains, et cela nous autorise à étudier l'influence qu'a l'urbanité sur les personnages d'*Homo sapienne*, comme nous l'avons fait pour les personnages de *Au 5<sup>e</sup>*.

Tout d'abord, dans le cas du personnage d'Arnaq, la ville est considérée comme l'endroit par excellence pour explorer sa sexualité. Dans une discussion avec Fia, Arnaq nous révèle son point de vue. Alors que Fia hésite à accompagner Arnaq en ville pour faire la fête, cette dernière lui répond : « Sincèrement, il faut que tu vives ! » Fia l'interroge alors : « Alors on vit que si on va en ville ? » Et Arnaq confirme les suspicions de Fia : « Oui, tu verras ! Les hommes ! You know ? [...] Il y a aussi les femmes, si t'en as assez des hommes ! » (*HS*, 40) La ville est donc le lieu idéal pour trouver un partenaire sexuel selon Arnaq. Fia intègre cette façon de penser car, lors

---

<sup>76</sup> Tekke Klaas Terpstra, « Greenland and Denmark: relations and identifications through time », dans Tekke Klaas Terpstra, *Inuit Outside the Arctic*, Eelde, Pays-Bas, Barkhuis, coll. « Migration, Identity and Perceptions », 2015, p. 56.

<sup>77</sup> Je traduis : « Bien que de la taille d'une petite ville de province en Europe, Nuuk n'en est pas moins un centre urbain. De nombreux habitants, tant par rapport à l'étendue de la ville qu'au nombre d'habitants du pays, peuvent choisir parmi de nombreuses possibilités en ce qui concerne les bâtiments publics, les institutions et les espaces urbains : nombre d'écoles et d'établissements d'enseignement de presque tous les niveaux, des activités de loisirs : un cinéma, des clubs jeunesse, des discothèques, des cafés et des offres plus culturelles comme des concerts, des musées, des rencontres et conférences publiques, des possibilités pour faire des achats, et des moyens de transport en commun comme les bus locaux ou les taxis. À Nuuk, comme dans tout autre centre urbain, un minimum d'anonymat est également possible. » Jette Rygaard, *op. cit.*, p. 44.

d'une discussion avec Sara un peu plus tard, elle lui dit : « Je ne vais pas en ville. Pas envie de gars ». (HS, 46) Fia associe donc aussi l'idée de sortir en ville et le fait de rencontrer des hommes pour une potentielle relation sexuelle. Cette vision de la ville, quoique restreignante, est positive pour le développement de l'identité sexuelle des deux personnages.

Bien que Nuuk soit un centre urbain qui offre un certain anonymat comme le mentionne Rygaard, le personnage d'Inuk n'en profite pas pleinement, car Arnaq dévoile en public sa relation secrète avec un membre du gouvernement. Puisque Inuk n'était pas prêt à sortir du placard comme homosexuel, il choisit de s'exiler à Copenhague, la capitale du Danemark, un centre urbain plus grand et plus éloigné. Dans cet endroit, il peut trouver l'anonymat qu'il recherche, car les gens sont indifférents à sa présence : « Ils ne me regardent pas. Ils ne me surveillent pas. Ils ne me veulent pas de mal. Je leur suis indifférent. » (HS, 70-71) La ville sert donc de refuge pour cacher son identité sexuelle. L'anonymat que permet l'urbanité est ce qui fait de la ville un *safe space* pour Inuk. Nous reviendrons sur ce point dans la deuxième section de ce chapitre.

Bien que l'anonymat soit possible à Nuuk, la population est plus petite que celle de bien d'autres villes, ce qui devient un avantage pour Sara dans sa quête amoureuse. Alors qu'elle n'est plus avec Ivik et qu'elle combat sa dépression, Sara souhaiterait revoir Fia, dont elle s'est éprise dès leur première rencontre, mais elle doute de ses chances de la revoir, ce qui semble un peu absurde. C'est sa sœur qui la rassure : « Alors qu'est-ce que tu fais ici ? Trouve-la, Nuuk n'est pas plus grand que ça ». (HS, 206) Sara finit en effet par retrouver Fia dans une soirée, ce qui n'est pas improbable puisque tous les personnages du roman semblent fréquenter à peu près les mêmes lieux pour faire la fête. Les caractéristiques spécifiques de Nuuk comme centre urbain, ville où il est facile de rencontrer des gens des communautés LGBTQ+, et aussi ville relativement petite où il est probable de recroiser les mêmes personnes, confirment le réalisme de ce scénario amoureux.

Finalement, pour le personnage d'Ivik, la ville procure un sentiment de sécurité. En effet, lorsque Ivik a des problèmes sexuels avec Sara, elle se réjouit de sa proposition de sortir :

Et si on faisait un saut en ville ? demande Sara. [...] THANK GOD ! Mes plans tombent à l'eau et je ressens un grand soulagement. Je me lève rapidement et me prépare à sortir. Dans le taxi, je regarde l'appartement s'éloigner. Quand je le perds de vue, j'oublie ce lit oppressant. Je chasse le maudit tourment de mes pensées. Quand nous arrivons en ville ; quand nous sommes parmi d'autres gens ; quand nous n'avons plus d'endroit où faire l'amour, je tiens la main de mon adorable amie sans être mal à l'aise. Je m'approche d'elle sans inquiétude. (*HS*, 158)

Ainsi, la ville sert d'échappatoire à Ivik qui veut éviter à tout prix de se retrouver au lit avec Sara, incapable de performer et d'expliquer pourquoi cela lui est impossible. Aller en ville, dans des espaces publics remplis de gens, permet à Ivik d'exprimer son amour pour Sara sans craindre que cela ne mène à des activités sexuelles. Ainsi, elle ne peut pas la décevoir, et Sara ne risque pas de l'abandonner à ce moment-là. La ville lui redonne confiance en elle et dans sa relation avec Sara, car elle peut être elle-même. La ville lui procure un moment de liberté. À partir de cet instant, Ivik peut prendre du recul dans son questionnement sur son identité sexuelle, car Sara ne la confronte pas, et Ivik n'a pas besoin de chercher une excuse ou une explication pour exprimer qui elle est. La ville lui sert aussi d'échappatoire lorsque, n'arrivant pas à vivre sa sexualité avec Sara, elle réussit à aller voir ailleurs sans se faire prendre. L'anonymat de la ville permet à Arnaq de séduire Ivik en public, dans une fête, sans soulever de soupçons chez les autres personnes présentes. Arnaq la prend par le bras, lui touche le dos et lui chuchote des mots doux devant les autres invités. (*HS*, 125-126) Sara finit par être au courant de la relation entre Ivik et Arnaq à cause de messages textes, non parce que quelqu'un d'autre présent à la fête l'en informe ou par une personne qui a entendu une rumeur. Ainsi, la ville permet à Ivik de vivre son identité trans avec Arnaq même lorsqu'elle n'est pas encore prête à franchir cette étape avec Sara.

Pour les personnages d'*Homo sapienne*, l'urbanité semble être un vecteur positif dans le développement de leur identité sexuelle. La ville est un lieu qui les amène à faire des découvertes sur eux-mêmes, tant grâce à l'anonymat possible que grâce à la grande possibilité de faire des rencontres queers.

## 2.2 Être queer et en sûreté

### 2.2.1 *Au 5<sup>e</sup>*

Dans les deux romans, outre la ville, d'autres endroits servent au développement de l'identité sexuelle des personnages en leur offrant un lieu sûr où ils se sentent à l'abri de la persécution que peut entraîner une vie ouvertement queer. Le roman *Au 5<sup>e</sup>* est celui qui illustre davantage le concept de *safe space*, car ce roman est structuré autour d'un seul lieu intérieur, l'appartement, qui permet aux personnages de vivre sans jugement leur identité sexuelle ainsi que leur relation polyamoureuse loin du regard d'autrui. En ce sens, en plus d'un *safe space*, l'appartement peut aussi être désigné comme une hétérotopie, telle qu'elle est définie par Guillaume Poirier Girard : « une hétérotopie est un lieu transgressif, un espace autre, queer, qui permet l'actualisation de façons de faire, de dire et de penser que les espaces *straight* (hétéropatriarccapitalistes) dévalorisent<sup>78</sup> ». Une hétérotopie peut donc être un lieu queer, un *safe space* qui permet de vivre hors des normes oppressives. Évidemment, il n'est pas idéal de vivre en reclus et de s'isoler du reste de la société. Une telle chose ne promeut pas l'inclusion des personnes marginalisées dans la communauté. Par contre, les *safe space* sont tout de même primordiaux pour les personnes queers, au moins de façon temporaire, comme l'écrivent Heather Rosenfeld et Elsa Noterman : « spatial separation for varying durations can enable marginalized people to develop an important sense of community and express themselves in ways that might not otherwise

---

<sup>78</sup> Guillaume Poirier Girard, « Subjectivités lesbiennes queer et hétérotopies dans *Les nuits de l'Underground* de Marie-Claire Blais », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *op. cit.*, p. 186.

happen<sup>79</sup>. » Les *safe space* servent donc, pour les personnes marginalisées, à prendre une pause de l'oppression pour se développer et s'exprimer pleinement, sans avoir à être victimes de violence.

Pour arriver à créer cette hétérotopie et à conserver leur *safe space* dans l'appartement, la Famille, comme ils se désignent eux-mêmes, a établi quelques règles de conduite qui s'appliquent à tous les potentiels nouveaux colocataires :

1. Cette personne doit être une connaissance de longue date (à la discrétion de celui ou celle des quatre qui la connaît) ;
2. La situation amoureuse de la Famille doit lui être explicitée au préalable ;
3. Elle doit n'avoir aucun antécédent de crachat facial (non consenti) ;
4. Tout commentaire, sous-entendu ou joke queerphobe résultera en une expulsion immédiate. (A5, 30)

Ces règles servent à assurer la pérennité de l'appartement comme lieu sûr, car elles éliminent le stress constant de voir l'identité de chacun remise en question par un intrus. Elles ont été établies à la suite d'une mauvaise expérience avec un colocataire, Raph, que Gaëlle avait introduit, et dont il a été question dans le premier chapitre. La troisième règle découle directement de cette situation, puisque Raph avait craché au visage de Simon lorsque ce dernier avait tenté de l'approcher. Cette réaction avait montré le caractère homophobe de Raph, puisqu'il trouvait intolérable qu'on puisse penser qu'il avait des penchants homosexuels, au point d'agresser physiquement Simon. Cet événement avait entraîné son expulsion immédiate. Il est tout à fait raisonnable pour la Famille de ne pas vouloir vivre d'homophobie ou toute autre forme de discrimination dans leur chez-soi, ce qui a mené à l'établissement de règles de colocation favorisant le maintien d'un endroit paisible où vivre.

---

<sup>79</sup> Je traduis : « la séparation spatiale de durée variable peut permettre aux personnes marginalisées de développer un sens important de la communauté et de s'exprimer d'une manière qui ne se produirait pas autrement. » The Roestone Collective, « *Safe space: Towards a Reconceptualization* », *Antipode*, vol. 46, no 5, 2014, p. 1362. « Roestone » est une anagramme du début des noms de familles de Heather Rosenfeld and Elsa Noterman.



Deux des personnages d'*Au 5<sup>e</sup>*, Camille et Alice, expriment spécifiquement le fait que l'appartement est un lieu sûr qui leur sert de refuge, un lieu où ils peuvent vivre selon leurs principes et être eux-mêmes. Dans leur discours, l'appartement apparaît comme un *safe space* parce qu'il est comparé à d'autres lieux qui suscitent, au contraire, de l'angoisse. Pour Camille, il s'agit du foyer où elle a grandi. En effet, son père, Yves, renforçait les normes de genre masculines : « Chez Yves, il n'y avait rien pour une fille, je veux dire, pour une fille qu'on veut construire en fille. Ce qu'on construisait chez lui, c'était des hommes. Des *vrais gars*. » (*A5*, 152. En italique dans le texte.) Même si on ne peut le blâmer d'avoir élevé Camille en homme puisqu'elle a été assignée garçon à la naissance, Yves manque cependant d'ouverture : « Même après des heures d'explications patientes, de dépliants e-mailés et dispersés à travers la maison, je suis toujours son "gars broche à foin". » (*A5*, 153) Même s'il s'agit d'une situation compliquée pour lui et qu'il est d'une génération qui n'avait pas autant affaire aux enjeux d'identité sexuelle, son attitude et son insistance à mégenrer Camille après tous les efforts de cette dernière pour lui expliquer sa situation peuvent être considérées comme de la mauvaise foi. Camille ne peut donc se sentir bien avec lui, ce qui l'amène à trouver ailleurs un *safe space* et à couper presque complètement les ponts avec son père : « Six ans et demi que je ne l'ai pas vu. » (*A5*, 152) Durant son enfance, Camille ne pouvait être elle-même que chez sa grand-mère. Lorsque Camille et son frère la visitaient, sa grand-mère pressentait les besoins de Camille et lui permettait, pourvu qu'elle respecte quand même certaines limites, d'être elle-même :

Grand-maman était plus avant-gardiste que son fils. Elle cachait les robes de princesse sous l'escalier, justifiant mes préférences à mon propre frère de la manière la plus hétéronormée possible : *Si toi tu fais le prince, faut bien que quelqu'un fasse la princesse, pis ça s'ra pas moi certain !* Doux Jésus, Mamie. [...] Tu n'aurais pas pu convaincre ton « p'tit » que moi, moi, je sais ce qui est mieux pour moi ? (*A5*, 154. En italique dans le texte.)

Sa grand-mère faisait preuve de beaucoup plus d'ouverture que son père, ce qui montre encore davantage que ce dernier est déraisonnable dans son refus d'accepter Camille

comme elle est. La mort de sa grand-mère constitue un événement tragique pour Camille dans le roman, car un lien particulier les unissait.

Cet événement bouscule la Famille du 5<sup>e</sup> en l'obligeant à sortir du *safe space*. Quelques instants après avoir appris la nouvelle du décès, une interrogation vient à Camille : « *mais qu'est-ce que je vais mettre ? Qu'est-ce que je vais mettre.* » (A5, 155. En italique dans le texte.) Cette question peut sembler anodine pour n'importe qui d'autre mais, dans le cas d'une personne trans, les vêtements sont un symbole important de son identité de genre. Camille doit se demander s'il est plus important pour elle de s'habiller en concordance avec son identité de genre féminine et, du même coup, soulever de possibles questions et protestations des membres de sa famille qui ne comprennent pas sa situation, ou de porter des vêtements neutres ou masculins et éviter ainsi les réactions déplacées des autres. Alors que le *safe space* de l'appartement permet à Camille de faire des explorations vestimentaires sans craindre le jugement des autres et, finalement, de s'habiller comme elle le souhaite pour se sentir femme, appliquer ces changements en présence des membres extérieurs de sa famille qui l'ont connue dans le passé peut générer du stress chez elle.

De plus, puisque cette situation la bouleverse, Camille demande le soutien moral de tous les membres de la Famille et insiste pour que tous l'accompagnent aux funérailles de sa grand-mère. C'est alors qu'Alice ressent un sentiment de panique à l'idée de devoir exposer en dehors du *safe space* leur quintette polyamoureux : « l'idée même de devoir répondre à la question *comment tu connais euh... Camille maintenant, hein ?* me donne envie de vomir. Parce que je ne sais pas si "comment je la connais" c'est quelque chose qui se dit. » (A5, 169. En italique dans le texte.) Toute cette angoisse découle du fait qu'Alice n'est pas prête à faire son *coming out* polyamoureux : « je ne suis pas prête à m'exposer, à nous exposer de cette manière. » (A5, 170. En italique dans le texte.) En effet, bien qu'Alice semble la plus à l'aise au regard de la situation polyamoureuse du groupe puisque c'est elle qui l'a initiée et qui a invité Éloi à se joindre à eux, elle n'est pas prête à dévoiler son mode de vie à ses proches à

l'extérieur de la Famille : « je ne l'ai même pas dit à mes propres parents, même si techniquement, c'est moi qui ai parti le bal il y a des années et qu'apparemment je convertis des fidèles à ma secte avec une relative facilité. » (A5, 171) Malgré tout, Alice parvient à ignorer ses inquiétudes car elle sait qu'il est important pour Camille de compter sur le soutien de toute la Famille : « Quand une personne en deuil te demande d'aller quelque part, tu y vas, même si tu sais que ta présence augmente le risque de malaises. » (A5, 169) L'amour qu'Alice porte à Camille est donc assez fort pour qu'elle surmonte son malaise et se force à sortir de sa zone de confort pour un moment. En tant que *safe space*, l'appartement déleste la Famille du poids des interrogations constantes qui surgissent lorsqu'on adopte un mode de vie hors norme. En sortant de sa forteresse, la Famille s'expose à toutes sortes de questions et de commentaires possibles, qui peuvent parfois être offensants, blessants ou violents. Alice dit se préparer mentalement à affronter cette situation :

Voici une liste non exhaustive des choses qu'on pourrait se faire dire : *C'tu comme une secte ? Ah, vous êtes dans une commune ! J'ai connu ça quand je suis allée en Californie en soixante-seize. Quoi ? Polygamie ? Est-ce que vous dormez tous dans le même lit ? Faites-vous genre des orgies ? Vous êtes CINQ ? J'ai de la misère à en garder un seul !* (A5, 170. En italique dans le texte.)

Certaines de ces questions peuvent sembler inoffensives, mais leur persistance et leur accumulation créent un poids dur à porter. Il y a bien sûr toujours des gens pour poser des questions déplacées, mais puisque le polyamour n'est pas une formation amoureuse normalisée, la Famille préfère simplement se tenir à l'écart le plus possible : « Dans l'idéal, personne n'entre ici et nous n'allons nulle part. » (A5, 171) Ce sont donc eux qui doivent subir, au quotidien, les conséquences du manque d'acceptation du polyamour dans la société en se privant de vivre leur relation au grand jour, sauf lorsque c'est nécessaire, comme dans le cas de funérailles. Le reste du temps, le groupe déploie d'autres stratégies d'évitement :

Ce n'est pas le premier événement familial auquel on fait face, bien sûr. Mais jusqu'ici, on les a évités comme des championnes, ou alors on a joué

le jeu des couplages (Gaëlle et Camille ; Simon et moi). On pratique nos excuses lorsque possible : la tempête de neige à Noël, la fête de la sœur en même temps que la formation obligatoire, le *je fête pas Pâques, tu sais ben !* au téléphone. (A5, 171. En italique dans le texte.)

Cependant, ces techniques ne fonctionnent pas toujours. Maintenant qu'Éloi s'est joint au groupe, le jeu des couplages ne fonctionne plus. De plus, certains événements sont trop importants pour être évités à l'aide d'une simple excuse, comme les funérailles. La Famille doit alors affronter la situation. Puisque tout le roman se déroule dans l'appartement, nous n'assistons pas, comme lecteur, à cette scène qui est tant redoutée par Alice, et nous n'avons pas de commentaires des personnages à leur retour, si ce n'est de Camille qui confirme qu'il n'y a pas eu d'inconvenance majeure : « On ne s'est pas fait tirer de roches à la coop funéraire. » (A5, 186) Les personnages ne semblent pas entretenir de liens étroits avec les membres de leur famille biologique respective, entre autres à cause du manque d'ouverture de certains d'entre eux. Nous pouvons donc en déduire que le groupe a acquis le statut de « Famille » pour remplacer ces liens manquants.

### 2.2.2 *Homo sapienne*

Le personnage d'Ivik emploie la même stratégie dans *Homo sapienne*. Lors de son *coming out* lesbien, ses amis d'enfance ainsi que sa famille l'ont abandonnée. Elle ne se sentait plus en sécurité dans le foyer familial. Elle a donc dû trouver refuge ailleurs : « Maintenant j'ai vingt-trois ans. Mes amis sont ma famille. Ils ne remettent rien en question. [...] Ils me soutiennent. Ils ne m'abandonnent pas. » (HS, 144) Les deux familles reconstituées d'*Au 5<sup>e</sup>* et d'*Homo sapienne* — bien qu'il ne s'agisse pas de lieux physiques —, servent en quelque sorte de *safe space* aux personnages car, entre eux, ils peuvent montrer toutes les facettes de leur identité sans crainte d'être rejetés. Dans la nouvelle famille d'Ivik vit sa copine Sara avec qui elle cohabite dans un appartement, qui sert de lieu sûr à la suite de l'abandon qu'elle a subi. Cependant, au fil du roman, la situation s'inverse. Dès que des problèmes sexuels apparaissent dans sa relation amoureuse avec Sara, Ivik replonge dans ses traumatismes passés. Sara

commence à poser des questions à Ivik qui ébranlent son identité sexuelle, et son immense peur de l'abandon l'empêche de trouver des réponses ou, plutôt, de les donner à Sara. C'est au cours de la première nuit où Sara pose des questions que surgit l'élément déclencheur qui détruit le *safe space* de l'appartement : « Le début des points d'interrogation. La nuit du doute. » (*HS*, 146) Dès lors, la chambre à coucher devient un lieu d'angoisse pour Ivik, et tous les autres lieux sont plus sécurisants pour elle, car ils lui servent à fuir la situation qu'elle vit avec Sara. Dès qu'elle quitte l'appartement, Ivik se sent en confiance, car elle n'a plus à répondre aux interrogations insistantes de Sara. La ville, à l'extérieur de l'appartement, devient son nouveau refuge.

Bien qu'avoir un *safe space* soit primordial pour toute personne qui peut subir de la discrimination dans l'espace public, la façon dont Ivik s'est réfugiée dans son appartement et dans sa relation avec Sara, avant que les problèmes ne surgissent, n'aide pas au développement de son identité sexuelle à long terme, car elle s'y plonge pour échapper à tout questionnement sur elle-même. Bien que les personnes qui appartiennent aux communautés LGBTQ+ aient droit à des espaces de repos où elles n'ont pas à constamment justifier leur identité sexuelle, lorsque des problèmes apparaissent, comme c'est le cas entre Ivik et Sara, la façon de fuir constamment les questions ne devient plus respectueuse de la relation amoureuse. La peur de l'abandon, qu'Ivik a automatiquement associé aux questions de Sara à cause des événements vécus dans sa jeunesse, freine l'acceptation de son identité trans : « Mais je ne veux pas trouver de réponse à mes propres questions et à mes doutes. Du moment qu'on ne m'abandonne pas. » (*HS*, 157) C'est dans un autre *safe space* qu'Ivik en viendra à réaliser son identité trans. Les endroits où Ivik fait la fête en compagnie d'Arnaq servent de lieux sûrs qui lui permettent d'être elle-même, entourée par une majorité d'inconnus : « Je retourne à l'after de mon ami et quand Arnaq, je crois que c'est comme ça qu'elle s'appelle, veut coucher avec moi, je doute de qui je suis. [...] Je suis en train de trouver la réponse à la question et j'ai peur. » (*HS*, 160) C'est dans son infidélité qu'Ivik réussit, en quelque sorte, à trouver sa réponse. Pourtant, la peur de

perdre Sara, qui aime les femmes, pousse Ivik à rester dans le déni et à cacher le fait qu'elle est un homme, même après s'en être rendue compte : « Je ne survivrai pas au fait d'être abandonnée une fois de plus et j'oublie la réponse à la question. Je n'y penserai plus jamais, je me le promets. Sara. Si seulement Sara est à mes côtés, je suis satisfaite. » (*HS*, 160) Cependant, cette vie de mensonge n'est pas soutenable à long terme, et, d'ailleurs, leur relation amoureuse ne survit pas à l'absence de réponse. Malgré tout, c'est grâce à Sara qui a brisé le *safe space* de l'appartement qu'Ivik a pu cheminer dans le développement de son identité sexuelle, en trouvant un *safe space* différent ailleurs, dans les bras d'Arnaq.

De la même façon qu'Ivik s'est créé un *safe space* pour s'éloigner de tout questionnement identitaire, l'exil d'Inuk au Danemark lui permet de trouver un lieu sûr et de (se) cacher (de) son homosexualité. Puisqu'il n'est pas prêt à faire son *coming out*, Inuk utilise des métaphores pour exprimer ses sentiments. À partir du moment où Arnaq dévoile publiquement l'aventure homosexuelle d'Inuk sans son consentement, celui-ci décrit le Groenland comme un lieu de détention : « Me voici arrivé dans la prison. [...] Je rencontre des prisonniers enfermés et je perds toutes les forces que j'avais accumulées. [...] Je réalise que je suis obligé de fuir. » (*HS*, 69) Inuk se sent pris au piège, car il a été propulsé de force, et contre son gré, sur la place publique, vu la notoriété de son amant, et n'a pas pu dévoiler son identité sexuelle à son propre rythme. C'est pourquoi il éprouve un grand soulagement lorsqu'il quitte le pays et retrouve l'anonymat au Danemark : « Je respire. Je me suis échappé. I. HAVE. ESCAPED. » (*HS*, 71) Inuk n'est alors plus prisonnier d'une identité sexuelle qu'il n'est pas prêt à assumer. L'autre métaphore utilisée par Inuk est celle de la maladie pour décrire l'homosexualité. Lorsqu'il est dans la « prison » qu'est pour lui le Groenland, Inuk devient « malade » : « Les corridors dégagent des odeurs aigres, parce que les prisonniers ont commencé à moisir. La moisissure m'a laissé des cicatrices et a provoqué de nombreuses infections dans mon corps. » (*HS*, 70) Le développement de sa maladie correspond au temps qu'il passe au Groenland après que son homosexualité

a été révélée par Arnaq. Inuk développe donc une sévère aversion pour son pays en l'associant à l'homosexualité. Sa colère le pousse à énoncer des commentaires exagérément homophobes sur les Groenlandais : « CES FOUTUS HOMOS SONT MALADES ! CES FOUTUS HOMOS SONT CONTAGIEUX ! CES FOUTUS HOMOS SONT DE FOUTUS GROENLANDAIS ! » (HS, 83-84) Même avant cet événement déclencheur, Inuk n'avait jamais pu trouver un *safe space* au Groenland qui lui aurait permis d'admettre son homosexualité : « je ne me suis jamais senti chez moi là-haut. » (HS, 71) Il ne pouvait se sentir chez lui, car il n'était pas lui-même. Si nous restons dans la métaphore de la maladie, c'est lorsqu'Inuk arrive au Danemark, et qu'il peut vivre son homosexualité dans l'anonymat d'un autre pays et d'une plus grande ville, qu'il commence à se sentir mieux : « Parce que j'ai quitté la pourriture moisie, mes infections commencent à guérir. Il n'en sort plus de pus et les zones encore douloureuses sont supportables. » (HS, 72) Ainsi, le Danemark apparaît comme un *safe space* pour Inuk, car il lui permet de guérir à l'abri du regard des autres. Inuk semble dire qu'il guérit de son homosexualité, selon la métaphore, mais nous croyons plutôt qu'il s'agit pour lui d'un lieu de guérison après la trahison de sa grande amie Arnaq.

Puisqu'Inuk est isolé, il peut prendre le temps d'assimiler les événements qui lui sont arrivés. C'est seulement lorsqu'il se sent prêt, grâce à son isolement, qu'Inuk retourne sur les réseaux sociaux pour lire les messages de ses proches ainsi que les commentaires sur le scandale qui entoure son aventure avec un politicien marié : « Aujourd'hui, j'ai ouvert Facebook, parce que je n'arrivais plus à m'en empêcher. J'étais vraiment terrifié à l'idée de voir les messages, mais je l'ai fait quand même. » (HS, 74) C'est son *safe space* qui permet à Inuk d'accéder à ces informations à son rythme. S'il était resté au Groenland, il aurait probablement été bombardé de messages haineux, mais la distance lui a permis d'être à l'abri de ce déferlement : « Je n'en aurais pas réchappé si je ne m'étais pas enfui. Mais ici, ils ne pourront pas m'atteindre. » (HS, 75) La distance lui a permis de lire les messages dans la paix et non dans la panique, pour ainsi mieux les supporter.

Finalement, après presque un mois de recul dans son *safe space*, Inuk fait des progrès dans l'acceptation de son homosexualité. Suivant toujours ses propres métaphores, Inuk affirme qu'il est homosexuel par la déclaration suivante : « C'est pénible d'être groenlandais. Mais je suis groenlandais. » (HS, 89) En contrepartie, on peut assumer que le Danemark représente pour lui l'hétérosexualité, toujours selon cette métaphore. Ainsi, bien que le Danemark lui ait servi de *safe space*, Inuk en vient tranquillement à comprendre que ce pays n'est pas chez lui et qu'il n'est pas hétérosexuel : « Je n'arrive pas à me conduire comme les Danois ; je ne peux pas les imiter. [...] Je ne peux pas vivre au Danemark ; le Danemark n'est pas mon pays. » (HS, 89) Outre l'orientation sexuelle, des enjeux coloniaux peuvent aussi expliquer l'inconfort d'Ivik dans ce pays d'accueil. En effet, le Danemark est un pays colonial et il est donc possible qu'Ivik vive du racisme qu'entretiennent certains Danois envers les Groenlandais.

Cependant, Inuk reste encore caché derrière ses métaphores et il n'est pas prêt à mettre les bons mots sur sa réalité et à sortir de son *safe space*. Cela se produit finalement un mois plus tard, après d'autres va-et-vient émotionnels relatifs à l'orientation sexuelle de sa sœur, lorsqu'il finit par accepter autant son homosexualité que celle de Fia : « J'aime les hommes. » (HS, 98) Inuk est donc finalement prêt à sortir de son lieu sûr et à retourner auprès de ses proches, au Groenland : « *All I want, is to be home.* » (HS, 99. En anglais dans la traduction en français. En italique dans le texte.)

L'analyse des personnages d'Inuk et d'Ivik dans *Homo sapienne* nous permet de bien développer la notion de *safe space* en lien avec le développement de l'identité sexuelle dans le roman, un peu comme nous l'avons fait avec l'analyse des personnages de Camille et d'Alice dans *Au 5<sup>e</sup>*. Tout de même, tous les personnages des deux romans finissent, à certains moments, par trouver refuge dans des endroits sûrs. La sûreté de ces lieux leur permet de s'épanouir pleinement, sans peur du jugement des autres.



## CHAPITRE III

### SOUTENIR LES AUTRES

Les romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>* offrent chacun un récit raconté du point de vue de plusieurs narrateurs. Cela permet au lecteur d'avoir accès à la pensée de tous les personnages, à divers degrés, selon les événements, donc de voir l'effet qu'un personnage peut avoir sur un autre dans certaines situations. Dans ce troisième et dernier chapitre, nous examinerons les relations entre les personnages dans les deux romans afin de comprendre l'influence qu'ils ont les uns sur les autres. Il s'agit de voir comment les discussions ouvertes entre eux sur le thème de l'identité sexuelle, ainsi que les conseils et le soutien qu'ils peuvent se donner, permettent de déconstruire les normes de genre et leur donnent le courage de développer leur propre identité sexuelle. Nous souhaitons également voir comment le comportement de certains personnages peut inspirer les autres à s'ouvrir à propos de leur identité sexuelle, notamment en offrant un bon exemple d'affirmation de soi.

Pour y arriver, nous examinerons la multitude des points de vue qu'offre la polyphonie des deux récits. La polyphonie romanesque désigne un procédé dans une œuvre qui présente plusieurs voix différentes, comme nous l'explique Michel Erman :

Où l'on voit que le roman est en général constitué d'une pluralité de voix qui expriment des consciences différentes les unes des autres et surtout indépendantes des points de vue du narrateur même si elles témoignent d'une dynamique de la pensée<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006, p. 20.

Dans notre cas, il y a plus d'un narrateur dans chaque œuvre. Nous avons accès à la pensée directe des différents personnages, et non à un discours rapporté par un autre narrateur, ce qui garantit l'indépendance des points de vue.

Les deux romans donnent accès à cinq narrateurs différents, mais les narrations ne s'enchevêtrent pas de la même manière dans les deux œuvres. Le roman *Homo Sapienne* est divisé en cinq parties distinctes qui présentent les différents récits des personnages. Parfois, les événements décrits dans leurs récits se chevauchent. Il est donc possible de voir le même événement sous plusieurs angles, ou d'avoir l'impression, par la lecture, d'assister à un événement qui n'avait été que mentionné par un autre personnage auparavant. Cela donne accès à plusieurs points de vue portant sur une même situation. Dans *Au 5<sup>e</sup>*, le récit est plutôt chronologique et nous ne pouvons pas assister deux fois au même événement. Contrairement à *Homo sapienne*, le roman n'est pas divisé en cinq parties selon les personnages, mais chaque section est plutôt associée à un mois de l'année, avec des ellipses temporelles entre les sections. La narration est donc divisée différemment. Nous retrouvons plusieurs courts passages narrés par chacun des personnages qui sont intercalés dans le désordre. La plus grande alternance entre les narrations permet tout de même, parfois, d'avoir accès aux pensées de plusieurs personnages sur un même événement, sans le revoir directement sous un autre angle.

Dans son mémoire en deux parties, essai et création, qui a ensuite donné naissance au roman *Au 5<sup>e</sup>*, l'autrice MP Boisvert mentionne à quel point la polyphonie est importante dans son écriture : « Question de bien faire ressortir le caractère multiple inhérent aux relations polyamoureuses, la polyphonie sera centrale à mon projet<sup>81</sup>. » Dans la partie de son mémoire où elle présente des réflexions sur la création, elle explique également qu'elle a souhaité faire différemment des autres romans, assez peu nombreux, qui abordent le polyamour et qu'elle a analysés dans son essai :

---

<sup>81</sup> Marie-Pier Boisvert, *op. cit.*, f. 16.

J'ai fait le choix de multiplier les voix narratives précisément pour éviter l'effet de centre égotiste que les romans de mon corpus n'ont pas su à mon avis éviter, comme si le polyamour [...] ne concernait qu'un seul sujet, autour duquel les autres partenaires se constituent en satellites. Au contraire, les soi engagés sont des autres pour chacun d'eux, en demeurant des soi pour eux-mêmes, ce qu'il me semblait important de traduire<sup>82</sup>.

La polyphonie permet donc à MP Boisvert de mettre tous les partenaires d'une relation polyamoureuse sur un pied d'égalité, sans prêter davantage attention à un des personnages au détriment d'un autre. Ceci correspond à une volonté de représentation adéquate des relations polyamoureuses dans son roman, qui participe du même coup à la déconstruction de certains stéréotypes sur ce type de relation.

Même si la polyphonie dans les deux romans permet de donner une parole égale à tous les personnages, nous n'accorderons pas la même importance à chacun d'eux dans ce chapitre, car nous nous concentrons sur un seul aspect de l'analyse : la relation et l'influence entre les personnages en lien avec le développement de leur identité sexuelle. Bien que tous les personnages aient des temps de narration équivalents, ils n'abordent pas tous les mêmes sujets, ils n'ont pas la même quantité d'interactions entre eux et ils n'en sont pas tous au même stade dans l'acceptation de leur identité sexuelle, ce qui déterminera l'attention que nous accorderons à chaque personnage dans cette partie de l'analyse. Les personnages qui sont encore en questionnement identitaire sont davantage influencés par les autres dans leur développement, selon nos observations, et nous en parlerons donc davantage.

### 3.1 *Homo sapienne*

#### 3.1.1 Arnaq

Selon nous, Arnaq est le personnage qui influence le plus les autres dans *Homo sapienne*. Elle est ouvertement bisexuelle et donne un bon exemple d'acceptation de soi. Elle aide aussi à faire progresser Fia, Inuk et Ivik dans le développement et

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, f. 184.

l'acceptation de leur propre identité sexuelle, mais pas toujours de façon saine. En effet, bien qu'au final, tous les personnages finissent par s'accepter, les tactiques employées par Arnaq ne sont pas toujours positives, bienveillantes et respectueuses du consentement, comme nous allons le voir.

Tout d'abord, voyons comment la relation qu'entretiennent Arnaq et Fia amène cette dernière à vivre pleinement son lesbianisme, à travers le récit de Fia. C'est avec de petits gestes et de petites insinuations, au départ, qu'Arnaq incite Fia à évoluer. Lorsqu'Arnaq essaie de convaincre Fia d'aller en ville avec elle pour faire la fête, elle suggère que c'est pour rencontrer des hommes. Lorsque Fia, qui vient de sortir d'une relation malheureuse avec son ex-conjoint Piitaaq, déclare qu'elle en a fini avec les hommes, Arnaq lui offre une alternative : « Il y a aussi des femmes, si t'en as assez des hommes ! » (*HS*, 40) Arnaq ne présume pas de l'hétérosexualité de Fia, et son ouverture montre à Fia qu'il n'y aurait aucun problème à ce qu'elle aime les femmes. Arnaq lui offre par le fait même un espace pour explorer sa sexualité sans jugement. Cependant, Fia n'en est pas là dans son cheminement et elle rejette sa proposition à la blague : « Arnaq, idiot ! T'es perverse ! » (*HS*, 40) Pour Fia, il ne lui semble pas encore concevable d'avoir de l'attraction pour les femmes. Cela ne change progressivement qu'à partir du moment où elle rencontre Sara, plus tard dans cette même soirée.

Arnaq influence aussi indirectement Fia avec le récit de ses conquêtes amoureuses qui la font rêver et attisent sa curiosité : « Je souhaite qu'Arnaq ait séduit une femme et revienne avec une histoire de séduction lesbienne [...] Soudain, je suis curieuse. Soudain, j'ai envie de quelque chose d'excitant. » (*HS*, 53) Au cours de sa cohabitation avec Arnaq, les sentiments de Fia par rapport au lesbianisme évoluent et passent du rejet à la curiosité, et même à l'excitation. En effet, un peu plus loin, alors qu'Arnaq revient d'une soirée et qu'elle raconte son aventure avec une autre femme, Fia veut satisfaire encore davantage sa curiosité et lui demande : « Comment les femmes font l'amour ? » (*HS*, 55) L'ouverture d'Arnaq laisse parfois place à un peu de moquerie et, au lieu de répondre honnêtement à sa question, Arnaq accuse Fia de

manquer d'imagination. Malgré tout, Fia persiste, et Arnaq lui répond en rigolant : « Alors viens. Tu peux pas le savoir avant d'avoir essayé ! ON N'A QU'À FAIRE L'AMOUR ! » (*HS*, 55) Bien qu'Arnaq ne soit pas vraiment sérieuse à ce moment-là, elle ouvre tout de même la porte à cette possibilité et met Fia au défi d'explorer sa sexualité. Pour l'instant, Fia n'est pas prête à franchir ce pas, mais elle continue de se poser toutes sortes de questions sur le sujet : « comment embrasse-t-elle, comment fait-elle l'amour, comment réagirait-elle si je venais, comment est-elle, comment puis-je m'imaginer y aller ? Non, ça ne me viendrait pas à l'idée. Je trouve que mes pensées sont bizarres. » (*HS*, 56) Bien que Fia ne veuille pas encore s'avouer véritablement son attirance envers les femmes, les propos provocants d'Arnaq la font tout de même réfléchir.

Au fil du récit, le désir et la curiosité de Fia pour les femmes, et pour Sara en particulier, ne fait qu'augmenter. Au cours d'une autre soirée, Fia et Arnaq croisent Sara et Ivik dans un bar. Fia découvre donc que Sara n'est pas célibataire, ce qui la bouleverse. À ce moment, Arnaq découvre dans le regard de Fia le désir que cette dernière ressent pour Sara. Il s'agit d'un moment marquant pour Fia, car elle lâche alors prise et renverse les rôles. En effet, c'est elle qui propose à Arnaq de coucher avec elle avec une question remplie de sous-entendus à la fin d'une soirée arrosée : « Tu rentres avec moi ? » (*HS*, 61) Bien qu'Arnaq sache que le désir sexuel de Fia est dirigé vers Sara, elle accepte sa proposition. Durant leur relation sexuelle, Fia comble son désir féminin, même si ce n'est pas vraiment du désir pour Arnaq : « elle est mon amie, je ne veux pas mon amie, mais son corps, c'est une femme que je veux, et je la remplace par Arnaq ». (*HS*, 62) Cette expérience permet à Fia d'assumer complètement cette orientation sexuelle : « je confirme que j'aime ça, j'ai trouvé ma réponse, ma réponse est lesbienne. » (*HS*, 62) Arnaq permet donc à Fia d'explorer pleinement sa sexualité et contribue à la découverte de son orientation sexuelle. En effet, nous jugeons que l'attirance de Fia envers Sara a pu se développer pleinement grâce à l'ouverture

qu'Arnaq a proposée à Fia durant leur cohabitation. Être en contact avec une personne bisexuelle a ainsi permis à Fia de surmonter ses complexes face à elle-même.

Lorsqu'on analyse le récit du point de vue d'Arnaq, on trouve d'autres exemples de son influence sur Fia qui complètent ceux dont nous venons de traiter. Le récit d'Arnaq nous permet de voir d'autres détails des soirées qu'elles passent ensemble et ajoute des anecdotes qui montrent l'influence de son comportement et de son discours sur Fia. Si on recule dans la suite des événements jusqu'avant leur relation sexuelle et la curiosité de Fia pour les femmes, on peut voir qu'Arnaq tente de mettre Fia à l'aise avec son attitude décomplexée dans l'appartement. Alors qu'elles se préparent pour une soirée, Arnaq se déshabille sans pudeur dans une pièce commune : « Je mets la musique à fond, enlève mon chandail et le jette à Fia. Elle a l'air surprise en me voyant en soutien-gorge. » (*HS*, 108) De plus, elle provoque Fia avec des gestes vulgaires : « Je lui file une claque sur les fesses en allant à la salle de bain et ris intérieurement. » (*HS*, 108) Après avoir revêtu une nouvelle robe sexy, Arnaq réclame des compliments de Fia, qui a tout d'abord une réponse timide : « Elle te va bien. » (*HS*, 108) Puis, devant l'insistance qu'Arnaq met à faire remarquer sa silhouette, Fia en ajoute davantage : « T'as un beau cul ! » (*HS*, 108) et imite son comportement : « Elle me claque timidement les fesses avec une serviette. Ça m'amuse qu'elle ait l'air de quelqu'un qui vient de transgresser sa propre frontière. » (*HS*, 108) Cette petite scène peut sembler anodine, mais elle révèle bien la dynamique de leur relation. Arnaq amène Fia à se laisser aller et à sortir de sa zone de confort, ce qui permet à cette dernière de prendre plus de risques et de s'ouvrir à de nouveaux sentiments.

Un peu plus tard, la provocation se poursuit. Alors qu'elles sont à une fête avec Inuk, Arnaq met Fia mal à l'aise avec de petits comportements séducteurs : « J'adore la provoquer et je la fixe jusqu'à ce qu'elle regarde ailleurs. De temps en temps, je transgresse la frontière et lui fais un clin d'œil. J'ai un sentiment de victoire quand, légèrement dégoûtée, elle ne sait plus quoi faire. » (*HS*, 113) Les intentions d'Arnaq ne sont alors pas nécessairement bonnes et sont influencées par l'alcool, mais son

comportement contribue tout de même à habituer Fia aux comportements lesbiens, alors qu'elle est en questionnement identitaire à ce sujet.

Nous revenons maintenant à la soirée qui se termine par une relation sexuelle entre les deux femmes. Nous trouvons dans le récit d'Arnaq un moment de cette soirée dont il n'est pas question dans le récit de Fia. Les mêmes dialogues sont présents dans les deux récits, ce qui nous permet de bien nous situer dans le temps, mais nous constatons qu'Arnaq raconte des éléments nouveaux. Alors qu'elles arrivent dans le bar, Fia n'arrive pas à se détendre, mais Arnaq continue de l'influencer et de l'amener à adopter des comportements qui ne sont pas innés chez elle :

Fia est réservée. Se contente de regarder. Ne veut pas toucher. Mais moi, je veux être plus près des corps. Je l'entraîne, même si elle n'a pas vraiment envie. Nous sommes maintenant au milieu des corps, je me place tout près de Fia et je danse pour elle, pour que son corps raide se décontracte. [...] Je prends une grande gorgée de ma boisson et touche un peu le corps de Fia. Je veux le relâcher. Doing her a favor. Elle commence à me toucher. Elle danse davantage. Parfois, elle ferme les yeux. (*HS*, 115-116)

Ce prélude, dont Fia ne fait pas mention dans son récit, permet d'expliquer plus clairement ce qui a conduit les deux femmes à avoir une relation sexuelle, outre la frustration de Fia d'apprendre que Sara est en couple. Arnaq a attisé le désir sexuel lesbien de Fia lors de leur danse érotique. Arnaq est même convaincue, dans son ivresse, qu'elle pourrait changer l'orientation sexuelle de Fia à elle seule, quelques moments avant d'apprendre que celle-ci est attirée par Sara : « J'obtiens tout ce sur quoi je pointe le doigt. Et je pointe Fia du doigt. You know what they say. Straight until not. Straight until hot. » (*HS*, 116. En anglais dans la traduction en français.) Nous ne pouvons évidemment pas affirmer qu'Arnaq, en séduisant Fia, l'a rendue homosexuelle, mais le comportement décomplexé d'Arnaq a certainement pu contribuer à l'épanouissement et à l'acceptation des sentiments lesbiens qui étaient déjà en développement chez Fia. Ainsi, nous pouvons dire qu'Arnaq a eu une influence positive sur Fia sur le plan sexuel, même si ses méthodes sont souvent provocantes et déstabilisantes.

Arnaq a également eu une grande influence dans l'affirmation de l'orientation sexuelle d'Inuk. Cette influence a d'abord été négative. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, Arnaq impose le *coming out* d'Inuk en dévoilant son aventure avec un homme politique durant une fête. Au lieu d'assumer cette révélation, ce dévoilement inattendu de son homosexualité pousse Inuk dans le déni et l'exil. Donc, au lieu de mener à l'acceptation, l'intervention d'Arnaq conduit Inuk à entretenir, du moins temporairement, une forte haine envers les homosexuels.

Dans l'ordre des récits du roman, le récit d'Inuk précède celui d'Arnaq, mais c'est seulement lorsque nous accédons à celui d'Arnaq que nous découvrons le déroulement de cette scène importante où elle dévoile l'homosexualité de son ami en public. Le récit d'Inuk présente plutôt sa réaction après cet événement, mais sans d'abord le décrire. Le lecteur ne peut, au départ, que constater la trahison d'Arnaq dans les lettres qu'ils s'échangent : « As-tu ressenti quelque chose quand tu as détruit ma confiance en toi ? [...] As-tu obtenu quelque chose en me blessant ? » (*HS*, 77) Pour rectifier la situation qui est hors de son contrôle, Inuk tente de minimiser l'influence d'Arnaq et ment à sa sœur dans une lettre : « Tu as sans doute appris l'histoire par Arnaq, mais si ce n'est pas le cas, tu ne dois pas croire ce que tu entends. Ce n'est pas vrai. » (*HS*, 71) C'est plus loin dans le récit d'Arnaq que nous saisissons l'enjeu du moment fatidique qui a causé tant de détresse à Inuk. C'est en s'adressant à Ivik qu'Arnaq laisse s'échapper le secret de son ami : « Inuk aime les hommes. [...] Miki Løvstrøm, hein ? Tu le connais ? [...] Il essaie de séduire Inuk. C'est pas bizarre ? » (*HS*, 126) Cette scène semble presque anodine, mais une fois que l'information est dévoilée, Inuk ne peut plus arrêter sa propagation, malgré tous ses efforts pour la démentir. Quelques instants après la remarque d'Arnaq, une conversation s'engage et il est impossible de l'arrêter : « Quoi ? T'as dit Miki Løvstrøm ? [...] Elle dit que Miki Løvstrøm est homo ! » (*HS*, 127) Bien que ces commentaires ne touchent pas directement Inuk, sa relation et son homosexualité sont alors dévoilées au grand jour par la faute d'Arnaq.



Même si l'influence d'Arnaq sur Inuk est d'abord négative, elle a servi d'élément déclencheur et a obligé Inuk à entamer un processus d'acceptation de son homosexualité. Les actions d'Arnaq restent indéfendables. Un *coming out* ne devrait se faire que lorsque l'individu concerné est prêt à franchir cette étape. Les chercheuses Young et McKibban défendent également cette idée :

Arguably, coming out of the closet can be seen as a form of liberation, a rite of passage even for those who embrace their sexual and/or gender identity and are open to sharing it with others. However, all individuals have their own paths to self-discovery and should be afforded the opportunity to self-disclose on their own terms<sup>83</sup>.

Un *coming out* est souvent vu comme un événement salvateur mais, pour être réellement bénéfique, il doit découler d'une envie authentique de dévoiler cette partie de soi-même aux autres, ce qui n'est absolument pas le cas d'Inuk dans le roman. Arnaq oublie ainsi la notion de consentement. À ce sujet, Young et McKibban écrivent :

[...] the process of « coming out » is constructed as a positive, healthy, and important experience while staying in the closet is negatively viewed as shameful and unhealthy. These dialectical aspects of coming out, however, can trap gay, lesbian, and bisexual individuals into a problematic either/or binary of good (out of the closet) and bad (in the closet). Instead, we need to acknowledge that we are all entitled to privacy<sup>84</sup>.

En somme, il existe une logique binaire malsaine qu'il faut déconstruire dans le *coming out*. Cette action est vue comme positive, alors que le fait de « rester dans le placard » est perçu comme négatif, mais il existe une multitude de facteurs qui peuvent influencer la décision, et le moment, de divulguer son identité sexuelle à autrui. De plus,

---

<sup>83</sup> Je traduis : « Sortir du placard peut certainement être considéré comme une forme de libération, un rite de passage même pour ceux qui embrassent leur identité sexuelle et/ou de genre et sont ouverts à la partager avec les autres. Cependant, tous les individus ont leur propre chemin vers la découverte de soi et devraient avoir la possibilité de se révéler sous leurs propres conditions. » Stephanie L. Young et Amie R. McKibban, *op. cit.*, p. 376-377.

<sup>84</sup> Je traduis : « [...] le processus de *coming out* est construit comme une expérience positive, saine et importante alors que rester dans le placard est perçu négativement, comme une chose honteuse et malsaine. Cependant, ces aspects dialectiques du *coming out* peuvent piéger les homosexuels, les lesbiennes et les bisexuels dans une problématique binaire entre le bien (sorti du placard) et le mal (dans le placard). Au lieu de cela, nous devons reconnaître que nous avons tous droit à l'intimité. » *Ibid.*, p. 377.

l'orientation sexuelle est de l'ordre du privé et il est justifiable de ne pas vouloir nécessairement la faire connaître ouvertement et à n'importe qui, surtout dans le cas d'Inuk, puisque sa situation comporte une liaison secrète avec un homme connu.

Arnaq influence aussi le développement de l'identité sexuelle d'Ivik. Alors qu'Ivik est tout simplement incapable de se dévoiler devant Sara à cause de son immense peur de l'abandon, la relation entre Arnaq et Ivik, bien qu'il s'agisse d'infidélité, est ressentie comme une influence positive dans l'acceptation de soi d'Ivik. Avec Arnaq, Ivik peut être elle-même, ou plutôt lui-même, alors qu'avec Sara, elle craint que la révélation de son identité sexuelle ne cause leur rupture, ce qui l'empêche de l'assumer.

À plusieurs reprises, Ivik trouve refuge dans les bras d'Arnaq. Alors qu'elle est incapable de faire l'amour avec Sara, elle réussit tout de même à avoir des relations sexuelles avec Arnaq, ce qui la fait sentir encore plus coupable : « Je ne veux pas lui avouer que je viens de faire l'amour avec une autre femme. » (*HS*, 154) Pour Ivik, c'est Sara qui est la plus importante, et sa relation avec Arnaq est secondaire, au point qu'elle n'est pas certaine de se souvenir de son nom. Cela n'empêche pas que cette relation clandestine lui permet d'en apprendre plus sur son identité : « Je retourne à l'after de mon ami et quand Arnaq, je crois que c'est comme ça qu'elle s'appelle, veut coucher avec moi, je doute de qui je suis. Ma maladie montre son visage. Je suis en train de trouver la réponse à la question et j'ai peur. » (*HS*, 160) Il est parfois plus facile de se confier à quelqu'un dont on est moins proche, et même si Ivik ne s'est pas investie dans cette relation, puisqu'elle arrive à peine à se souvenir du prénom d'Arnaq, elle progresse dans son cheminement identitaire grâce à elle.

L'attitude décomplexée d'Arnaq a donc une influence positive sur Ivik, même si ses intentions ne sont pas aussi pures. Arnaq se sent beaucoup plus investie dans leur relation et souhaite conquérir Ivik malgré les obstacles. Elle n'a pas beaucoup de respect pour la relation amoureuse actuelle d'Ivik et pour Sara en particulier : « Quand

cette idiote ne bougera plus, je prendrai Ivik, holy fuck, Ivinnguaq, et la ramènerai à la maison. » (*HS*, 117) Cet extrait nous renseigne sur l'importance des confidences qui existe entre Arnaq et Ivik. Bien qu'Ivik n'ait pas un attachement fort dans cette relation, elle est assez à l'aise avec Arnaq pour lui faire connaître ses préférences quant à son prénom. En effet, le prénom Ivik est celui que le personnage se donne à la suite de sa transition. Ses proches connaissent d'abord Ivik comme Ivinnguaq, qui est la version féminine de ce prénom<sup>85</sup>. Le lapsus d'Arnaq nous indique qu'il s'agit possiblement d'un secret qu'Ivik lui a confié et qu'il y a un niveau de confiance entre elles qui permet à Ivik d'être à l'aise avec son identité en présence d'Arnaq, même si elle n'est pas encore prête à l'être avec Sara.

L'influence d'Arnaq sur les autres personnages du roman est indéniable. Même si ses actions peuvent être parfois répréhensibles et que son influence ne vient pas nécessairement d'un désir d'aider, Arnaq, par ses paroles et ses gestes, influence les gens autour d'elle et les amène à progresser dans le développement de leur identité sexuelle. Évidemment, Arnaq n'est pas la seule responsable de ce cheminement. Fia, Inuk et Ivik sont aussi influencées par d'autres interactions entre les personnages qui participent à leur développement identitaire.

### 3.1.2 Fia et Inuk

L'échange de lettres entre Fia et Inuk nous révèle comment le frère et la sœur s'influencent mutuellement dans l'affirmation de leur identité sexuelle. Dans le cas d'Inuk, cette influence n'est pas synonyme de soutien à sa sœur à la suite de son *coming out* lesbien. Au contraire, Inuk tente de dissuader Fia de poursuivre dans cette voie et dénonce l'influence d'Arnaq sur elle : « J'ai l'impression qu'Arnaq t'a influencée. Je dois savoir si Arnaq est responsable de ça. Car si elle t'a contaminée d'une façon ou d'une autre, je dois l'arrêter. » (*HS*, 79) Les paroles d'Inuk illustrent une vision erronée

---

<sup>85</sup> Nous retrouvons cette information dans la note de la traductrice Inès Jorgensen : « Ivik, qui signifie "feuille d'herbe", est également un nom de garçon. Avec le diminutif affectif "-nnguaq" (Ivinnguaq), qui signifie "cher petit Ivik", il est souvent donné aux filles. » (*HS*, 21)

et dépassée de la sexualité, car il est faux de croire que l'homosexualité peut être quelque chose de contagieux. Étant donnée sa nouvelle rage contre les homosexuels, Inuk ne peut envisager la possibilité que sa sœur fasse partie de cette communauté. De plus, Inuk est condescendant avec sa sœur en lui disant ce qu'elle devrait ressentir et comment elle devrait agir : « Tu n'aimes pas les femmes. Je le sais. Tu es OK. Tu n'es pas méchante. Arnaq t'a seulement entraînée avec elle. You are so much better than that. Je vais te demander de quitter Arnaq et de ne jamais la revoir. » (*HS*, 81. En anglais dans la traduction en français.) On ressent une détresse dans le discours d'Inuk. Il a tellement peur de sa propre identité homosexuelle qu'il renforce ses idées homophobes. Sa volonté de contrôler sa sœur amène celle-ci, au contraire, à assumer ses actes et à défendre sa position. L'attitude d'Inuk permet à Fia de s'affirmer encore davantage dans sa nouvelle orientation sexuelle. Alors que c'est l'incertitude qui a d'abord guidé Fia, c'est maintenant la fierté qui guide ses paroles :

Mais tu dois comprendre. Arnaq ne m'a pas entraînée. Je n'ai pas été influencée par elle. Le baiser entre Sara et moi, Arnaq n'y est pour rien ! Ce n'était la faute de personne. J'ai embrassé Sara parce que j'en avais envie. Je suis désolée, mais il faut que tu comprennes que j'ai choisi moi-même d'embrasser Sara. (*HS*, 83)

L'attitude négative d'Inuk pousse Fia à proclamer son agentivité dans le choix de son orientation sexuelle et à s'assumer. Bien que Fia soit déjà arrivée à la réalisation de son lesbianisme avant ses échanges avec son frère, ce dernier, de façon contradictoire, l'aide encore davantage à assumer cette identité sexuelle en s'opposant à celle-ci. Fia affirme ne pas avoir subi l'influence d'Arnaq, ce qui est à la fois vrai et faux. Nous avons montré qu'Arnaq a bel et bien eu une influence positive sur Fia, mais qu'elle l'a seulement poussé dans la bonne direction. Les sentiments lesbiens de Fia sont nés en elle, non pas à cause d'Arnaq. Fia a donc raison d'affirmer qu'Arnaq ne l'a pas influencée en ce sens qu'elle n'est pas devenue lesbienne à son contact.

Si nous observons la relation de Fia et d'Inuk dans le sens inverse, nous pouvons voir que la sœur tente d'offrir du soutien à son frère ainsi qu'un espace propice pour se

confier. L'attitude positive de Fia amène tranquillement Inuk à accepter sa propre homosexualité, qu'il s'efforçait d'abord de cacher. Malgré tous les commentaires désobligeants et homophobes d'Inuk à son endroit, Fia continue d'avoir une attitude bienveillante envers lui, car elle comprend qu'il est en détresse. Son discours est celui d'une grande sœur protectrice :

Je suis ici si tu as besoin de moi. [...] J'espère que tu t'ouvriras. Tu peux tout me raconter, et je serai toujours à tes côtés. Je ne détruirai jamais la confiance que tu as en moi et tu dois t'en souvenir. Quoi qu'il se soit passé, quoi qu'il se passe, je suis là. Je ne t'abandonnerai pas. [...] Je t'aime. Mon cher frère, je t'aime très fort. (*HS*, 83)

Bien qu'Inuk ait tenté de convaincre sa sœur que les allégations le concernant sont fausses, Fia ne semble pas le croire et essaie de lui faire comprendre qu'elle l'accepte sans condition. L'amour qu'elle lui transmet vient contrebalancer l'abandon ressenti à la suite de la trahison d'Arnaq. Bien que les mots de Fia n'aient pas un effet immédiat, puisque Inuk continue de ressentir de la colère et d'essayer d'influencer sa sœur relativement à son orientation sexuelle, Fia ne perd pas espoir et continue de le rassurer avec des mots pleins de sagesse : « Je me souviens que tu me pardonnais toujours quand je faisais des erreurs. [...] Mais ce dont je suis consciente maintenant, c'est que je n'en ai pas fait. Je n'en commets pas en aimant. [...] Je te l'ai déjà dit : je serai toujours à tes côtés. » (*HS*, 85-86) Éventuellement, le discours de Fia atteint bel et bien Inuk qui finit par s'ouvrir à elle, lui demander pardon et admettre son homosexualité. Ainsi, bien que ce dévoilement soit un cheminement purement personnel qu'Inuk a choisi d'effectuer à l'écart de ses proches, la distance n'a pas empêché Fia d'offrir un soutien inconditionnel à son frère, donc d'avoir une influence positive sur son parcours. De plus, la façon dont Fia s'est affirmée malgré les avertissements de son frère a pu aussi servir d'exemple d'affirmation de soi et donner le courage à Inuk d'affronter sa propre réalité.

### 3.1.3 Ivik et Sara

Nous avons peu abordé le personnage de Sara dans ce chapitre, sauf lorsqu'il était question de l'attrance de Fia pour elle. Le récit de Sara dans le roman se concentre davantage sur son parcours pour vaincre la dépression. Sara est déjà une femme lesbienne accomplie, nous ne pouvons donc pas étudier l'influence des autres personnages sur le développement de son identité sexuelle. Elle a vécu cette étape durant son adolescence. Nous allons ici plutôt voir comment Sara influence le parcours d'Ivik. Tout d'abord, dans la situation initiale du récit d'Ivik, nous pouvons dire que Sara est un obstacle à la découverte de la transidentité d'Ivik, bien malgré elle. Sara agit en tant que nouvelle famille pour Ivik à la suite de l'abandon de ses amis et de sa famille d'origine après l'annonce de son lesbianisme. Cependant, le confort et la sécurité qu'offre leur relation amoureuse finissent par devenir une barrière à la poursuite du questionnement identitaire d'Ivik. Les questions constantes de son entourage durant son enfance et son adolescence, et l'abandon qui a suivi ses réponses, ont fait qu'Ivik a cessé de se questionner par peur d'un autre rejet. Ivik fuit les questions et trouve refuge dans sa relation avec Sara :

Mes amis sont ma famille. Ils ne remettent rien question. [...] Ils me soutiennent. Ils ne m'abandonnent pas. Je suis tombée amoureuse. Je suis avec quelqu'un qui ne doute pas. J'ai une copine que j'ai et elle ne m'abandonnera pas parce que je suis moi-même. Elle m'aime pour ce que je suis. » (*HS*, 144)

Le soutien et l'amour sont habituellement de bonnes choses dans une relation mais, dans le cas d'Ivik, ils freinent sa quête identitaire. Même si elle affirme être enfin elle-même, il n'en est rien puisque bien vite des problèmes sexuels reliés à ses problèmes identitaires s'installent dans sa relation avec Sara.

Sara finit par développer un rôle proactif dans la recherche identitaire d'Ivik. Lorsque Ivik ne souhaite plus que Sara la touche durant leurs relations sexuelles, cette dernière commence à lui poser des questions, ce qui est le pire cauchemar d'Ivik. Au départ, les questions ne semblent qu'empirer la situation d'Ivik. Elle vit une période

difficile avant que les questions de Sara n'aient un impact positif sur elle. Bien que la quête identitaire d'Ivik soit très douloureuse à cause de sa peur de l'abandon, les questions de Sara s'avèrent essentielles à son avancement. Elles sont d'abord empreintes d'empathie : « Pourquoi ? [...] Essaie. Explique-moi. [...] Je ne me mettrai pas en colère. Je veux juste savoir ». (*HS*, 145-146) Mais, rapidement, les questions de Sara se veulent plus insistantes devant l'absence d'explication : « IVINNGUAQ ! POURQUOI EST-CE QUE JE NE PEUX PAS TE TOUCHER ? [...] POURQUOI EST-CE QUE JE NE PEUX PAS TE FAIRE L'AMOUR ? » (*HS*, 146) La confrontation avec Sara et son insistance pour obtenir des réponses déstabilisent Ivik, mais c'est aussi ce qui la guide dans son cheminement. Même si l'absence de réponses et l'infidélité finissent par mettre fin à leur relation amoureuse, Sara continue d'offrir son soutien à Ivik sous forme d'amitié lorsqu'elle comprend sa réalité trans : « Je ne peux pas être avec toi, parce que tu es un homme. [...] Tu ne me perdras pas. Je suis à tes côtés. Je suis là. » (*HS*, 172) En fin de compte, même si Sara n'est pas restée aux côtés d'Ivik durant tout son cheminement à cause de leur rupture, elle a tout de même participé au développement de son identité sexuelle de façon positive et elle a contribué au fait qu'Ivik s'affirme en tant qu'homme en prenant le temps de le revoir et de mettre des mots sur la situation, alors qu'elle aurait bien pu passer à autre chose.

### 3.2 *Au 5<sup>e</sup>*

#### 3.2.1 Alice

Si nous nous tournons maintenant vers le roman *Au 5<sup>e</sup>*, nous constatons que le personnage qui a le plus d'influence sur les autres en ce qui a trait au développement et à l'affirmation de l'identité sexuelle est Alice, notamment parce que c'est elle qui initie tout le groupe au polyamour, et avec succès. Établissons tout d'abord l'historique des relations amoureuses qui nous sont présentées dans ce roman simplement pour y voir plus clair dans notre analyse par la suite. Alors qu'ils étaient adolescents, Alice et Éloi ont formé un couple durant huit mois. Alice a ensuite été en couple avec Simon

pendant quatre ans. Sans avoir de détails sur les circonstances des événements, nous savons qu'Alice a par la suite intégré une triade amoureuse composée de Camille, Gaëlle et elle. Simon est ensuite réapparu et s'est joint à la Famille, ce qui a créé la configuration suivante : « on est moins un carré qu'un triangle avec une quatrième ligne qui part d'un des coins et qui n'a pas vraiment rapport, une figure géométrique qui n'a pas de nom. » (A5, 22) L'impossibilité de trouver un nom pour leur type de relation reflète le fait qu'il y a peu de discours sur le polyamour et ses différentes possibilités. Deux ans plus tard, cette relation demeure stable et Éloi intègre l'appartement et la Famille lorsqu'il se lie amoureusement avec Simon.

Alice a découvert à travers toutes ses relations que la monogamie ne lui convenait pas. Lorsqu'elle a compris cela, elle a pu être plus honnête avec ses partenaires, dont Simon. Ce dernier ne peut retrouver leur relation amoureuse après leur rupture que s'il respecte sa façon d'être. Alice énonce clairement ses besoins et oblige Simon, en quelque sorte, à ouvrir ses horizons s'il souhaite revenir avec elle, tel qu'il l'explique : « elle m'a (re)voulu moi — parce que je n'étais plus le même et qu'elle était avec *elles*, que je ne représentais plus la déception, la torture intérieure, la dépression ou même la passion. » (A5, 49. En italique dans le texte.) Alice souhaite le revoir, mais pas au point de sacrifier ses principes. Tenter de vivre de façon monogame l'a rendue malheureuse, comme les qualificatifs employés par Simon pour décrire leur première relation le montrent. Comme cela est mentionné dans le dernier extrait, Simon avait déjà amorcé un changement qui lui a permis de renouer avec Alice, mais celle-ci l'a incité à d'abord s'engager réellement dans cette nouvelle voie et à démontrer son ouverture en acceptant qu'elle entretienne une relation accomplie avec Camille et Gaëlle.

Alice a également une influence positive sur Éloi, car c'est elle qui lui propose d'emménager avec la Famille lorsqu'il a besoin de trouver un nouveau logement. Nous ne savons pas s'il y avait des intentions cachées derrière cette offre d'Alice mais, si



c'était le cas, elles ne sont pas explicitement mentionnées. Alice admet tout de même ressentir encore de l'amour pour son ex-conjoint, mais différemment :

[...] je ne suis jamais capable de dire non à quelqu'un que j'aime, que j'ai aimé, plutôt, qu'ensuite j'ai aimé un peu moins, well, pas un peu moins mais différemment, en fait je n'ai jamais arrêté de l'aimer, donc je l'aime encore, mais pas de la même façon. (A5, 22)

Ce commentaire d'Alice au début du roman laisse présager un scénario à l'eau de rose dans lequel les deux personnages finiraient par reprendre leur relation amoureuse à la fin. Au 5<sup>e</sup> élude plutôt cette possibilité, car leur relation demeure platonique et c'est avec Simon, contre toute attente, qu'Éloi développe une relation amoureuse alors qu'il avait auparavant mentionné aimer les femmes lorsque Camille l'avait questionné sur son orientation sexuelle.

Alice avait tout de même envisagé cette possibilité presque dès le départ, car elle connaissait assez Simon pour interpréter ses réactions : « Moi je sais bien qu'il trouve Éloi de son goût — je lui ai montré une photo et il a eu une étrange déglutition —, même s'il ne l'avouerait jamais. » (A5, 24) L'idée d'une relation entre les deux se faufile dans les pensées d'Alice : « Est-ce qu'il m'en voudrait s'il savait que j'ai pensé (pendant un quart de seconde, pas plus) que s'ils finissaient par coucher ensemble, je pourrais me vanter d'avoir provoqué de la slash fiction entre mes deux ex ? » (A5, 25) Cet extrait illustre l'ouverture d'Alice et sa réelle croyance dans le polyamour, car elle entretient déjà une relation avec Simon et elle souhaite tout de même que celui-ci s'accomplisse dans une autre relation amoureuse, au point où elle se vante d'avoir provoqué cette situation. Elle ne ressent donc pas de jalousie. Bien que la réaction de Simon en voyant la photo d'Éloi ait eu lieu après l'annonce de son emménagement, ce qui démontre qu'il n'y a pas de préméditation de la part d'Alice, on peut dire qu'elle a servi d'intermédiaire dans le développement de la relation entre les deux hommes, et que son influence n'affecte pas seulement Éloi, mais aussi Simon, encore une fois.

Plus loin dans le roman, Alice a une conversation avec Éloi à propos des regards que Simon jette sur lui. Elle est à l'écoute et ne juge pas Éloi qui se confie à elle. Elle ne fait que confirmer les soupçons d'Éloi sur la signification des regards insistants de Simon : « T'es beau, mon loup, c'est juste ça que ça veut dire. » (A5, 85) Malgré les espoirs qu'Alice semble entretenir quant à l'union possible de ses deux ex-conjoints, elle ne se montre pas insistante et ne tente pas de forcer les choses. Elle ne fait qu'accompagner Éloi dans un cheminement nouveau pour lui, tel qu'il le spécifie : « J'suis juste pas habitué. [...] Au regard d'un homme. » (A5, 86)

L'influence d'Alice s'étend au-delà du polyamour. Elle aide aussi Camille à progresser dans le développement de son identité trans. En effet, Alice insiste pour rassembler toute sa Famille sous le même toit, non seulement en raison de leur relation amoureuse, mais aussi pour créer un *safe space* pour Camille, en particulier :

Qu'Éloi emménage, ça me fait penser au tout début, à Ali qui essayait de nous convaincre, Gaëlle et moi, qu'habiter avec Simon pouvait être une bonne idée. Elle avait une vision, qu'elle disait, une maison où on aurait une cachette sous l'escalier pour y mettre tous mes bas collants, *comme chez ta grand-mère, où il y avait les jouets*. Elle me le répétait souvent (*tu vas voir, tu pourras t'habiller comme tu veux*) [...]. (A5, 34. En italique dans le texte.)

Alice a mis tous les éléments en place pour que Camille ait un refuge, un endroit où vivre entourée de personnes qui l'aiment et où elle peut être à l'aise de s'habiller comme elle le souhaite en tant que femme trans. Quitter le nid familial a effectivement permis à Camille d'explorer cet aspect de son identité :

Au début, je les mettais juste de temps en temps, mes collants. Quand j'étais seule. Des fois quand j'étais avec Gaëlle. Ou avec Ali. Ou les deux. Je les portais sous mes pantalons, puis j'ai commencé à les mettre avec une jupe, avec une brassière, sans brassière. Et là, tout le temps. (A5, 34)

Comme nous l'avons mentionné précédemment, les vêtements peuvent être un symbole assez important pour les personnes trans. Cette progression a été possible grâce à Alice qui a aidé Camille à franchir le cap, alors que celle-ci ne pensait pas pouvoir y arriver :

« je ne me croyais pas capable [...] d'habiter ailleurs que chez ma mère. Oui, même à mon âge. Je suis polyvalente, ça ne veut pas dire que je suis autonome. » (A5, 34) Ainsi, l'insistance d'Alice sur l'importance pour les membres du groupe de vivre tous ensemble a eu une influence positive sur Camille.

Bien qu'Alice ait beaucoup d'influence sur les autres, l'arrivée d'Éloi dans l'appartement a également un impact sur elle. À cause de leur passé amoureux, Alice se replonge dans ses souvenirs : « Son arrivée — *tu devrais dire : son retour* — me rappelle que j'ai déjà essayé d'en avoir Juste Un™. Un à la fois. C'est ce qu'on est censés faire. J'avais oublié. » (A5, 20. En italique dans le texte.) La présence d'Éloi lui rappelle ses tentatives infructueuses de vivre de façon monogame dans le passé, ce qui renforce ses convictions polyamoureuses. Par contre, la présence d'Éloi dans l'appartement fait aussi renaître des souvenirs douloureux. Plusieurs éléments ne fonctionnaient pas dans leur relation. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce mémoire, leurs relations sexuelles étaient centrées sur le plaisir masculin, et Alice prenait tout le blâme pour son incapacité à atteindre l'orgasme au cours de leurs rapports. Outre cet aspect de leur sexualité qui ne fonctionnait pas, Alice se rappelle qu'Éloi avait également d'autres comportements problématiques qui créaient un sentiment d'insécurité chez elle : « Si j'oublie une seconde que je n'ai plus seize ans, qu'à présent je sais comment habiter mon corps et nos espaces, son "lui adolescent" refait surface, condescendance et jugements inclus. » (A5, 94) Alice est restée marquée par ces événements, et la présence d'Éloi déclenche parfois de l'anxiété chez elle, malgré le temps qui s'est écoulé depuis la fin de leur relation amoureuse : « Si je le sais différent, changé, plus d'une décennie plus tard, mon corps, lui, n'a pas encore compris, il crise-de-panique sans préavis. » (A5, 94) On peut donc dire qu'à l'adolescence, Éloi a eu une mauvaise influence sur le développement sexuel d'Alice à cause de ses comportements hétéronormatifs dans leurs relations sexuelles, mais que de renouer des liens avec lui dans leur nouvelle Famille permet à Alice de guérir de vieilles plaies et de mettre vraiment son passé derrière elle. À la fin du roman, un attachement profond

s'est créé entre eux et entre tous les membres de la Famille. À l'annonce du départ d'Éloi, tout le monde est bouleversé, y compris Alice, qui souhaiterait lui poser plein de questions : « *Et si je te dis que je t'aime, qu'est-ce que ça te fait ? Et si on te dit qu'on t'aime, qu'est-ce que ça te fait ?* » (A5, 180. En italique dans le texte.) C'est alors seulement de l'amour qu'Alice éprouve envers Éloi, non du ressentiment.

### 3.2.2 Simon

Simon est celui qui est le plus influencé par les autres dans le roman. Nous avons déjà abordé ce qu'Alice lui a apporté, voyons maintenant comment Éloi et Camille participent au développement et à l'affirmation de son identité sexuelle. Bien qu'Alice ait initié Simon au polyamour et qu'il s'intègre bien à la Famille, il n'a pas encore délaissé certaines conceptions relatives relations polyamoureuses. Cela est bien compréhensible compte tenu de la façon dont la société tente d'imposer des normes à un individu toute sa vie, mais il est important de les déconstruire pour maintenir l'harmonie dans la Famille et, dans ce roman, ce sont Éloi et Camille qui rectifient la situation.

Au départ, l'arrivée d'Éloi dans l'appartement fait ressortir des sentiments d'insécurité et de jalousie chez Simon. C'est parce que Alice et Éloi sont d'ex-conjoints que la situation dérange Simon : « Un ex, ce n'est pas vraiment comme d'autre monde. C'est une personne avec qui tu partages quelque chose. C'est-à-dire avec qui tu as partagé des choses avant. Du cul, notamment. » (A5, 48) C'est bien à cause du passé d'Alice et d'Éloi et de la nouvelle proximité possible que Simon ressent cette jalousie, car la liaison passagère d'Alice avec un autre homme n'avait pas eu cet effet sur lui : « Benjamin, voyons donc, il ne me fait pas un pli cet énergomène ». (A5, 122) L'inquiétude de Simon est basée sur son propre parcours avec Alice. Si leur couple a pu se reformer sur de nouvelles bases, il pourrait en être de même entre Alice et Éloi : « Si elle le (re)veut à c't'heure, comme elle m'a (re)voulu moi [...], je sais qu'il deviendra mon égal et que j'aurai perdu ma place ». (A5, 49) Simon craint de perdre

son importance, mais cette pensée est sexiste puisque Alice entretient déjà une relation amoureuse profonde avec d'autres personnes, qui sont des femmes, et cela ne le dérange pas du tout. Il est même conscient de l'absence de logique derrière ses sentiments : « Je ne sais absolument pas pourquoi elle peut les regarder, *elles*, avec son infusion douceuse de bienveillance, et que ça me fait sourire, alors que l'idée que *lui* en soit la cible me donne la nausée. » (A5, 50. En italique dans le texte.) Il est aussi possible, mais nous ne pouvons le confirmer, que sa jalousie, lorsqu'il imagine toutes sortes de scénarios qui réunissent Alice et Éloi, émane également de son attirance pour Éloi qu'il ne s'avoue pas encore, et non de sa seule relation avec Alice. Il est également possible que Simon soit inquiet du bouleversement potentiel de leur Famille que produirait l'arrivée d'Éloi à cause de la mauvaise expérience qu'il a vécue avec le précédent colocataire masculin qui lui avait craché au visage.

Éloi va tenter de faire comprendre à Simon que toutes ses émotions négatives n'ont pas raison d'être, en lui donnant des indices subtils de son intérêt pour lui, mais Simon n'est pas encore prêt à interpréter ces signes de cette façon. Lorsque les deux garçons sont forcés de passer une soirée ensemble parce que la triade féminine est sortie, Simon ne fait qu'exprimer son mécontentement et qu'agir avec politesse, rien de plus. C'est Éloi qui brise la glace et déstabilise Simon, ce qui change totalement l'ambiance : « *Fait que c'est comment, coucher avec un gars ? Je m'étouffe dans ma gorgée de vin ; il sourit.* » (A5, 72. En italique dans le texte.) Les paroles d'Éloi témoignent de son ouverture et de son intérêt pour Simon, ce qui montre à ce dernier qu'il peut commencer à baisser la garde. Par la suite, leur cohabitation s'améliore peu à peu, ce qui étonne les autres membres du foyer. Camille n'en revient pas de voir les deux hommes se rapprocher : « Simon et Éloi se sont assis côte à côte sur le divan (POUR LA PREMIÈRE FOIS EVER), [...] je crie quasiment *ALICE ILS SE CRUISENT MÊME PAS SUBTILEMENT VIENT VOIR !* » (A5, 103. En italique dans le texte.) Ainsi, autant Camille qu'Alice constatent leur attirance mutuelle. Plus tard, Éloi continue d'envoyer des signes de moins en moins subtils de son intérêt pour

Simon, mais celui-ci ne les interprète pas positivement : « Je ne sais pas à quoi il a pensé de me toucher le mollet avec son pied nu à ce moment précis, quand j'ai encore la bouche pleine — la fois avec le vin n'était pas suffisante pour satisfaire son désir de m'humilier. » (A5, 124) Simon est toujours obnubilé par la jalousie que suscite une possible réconciliation amoureuse entre Éloi et Alice, surtout qu'ils ont échangé un baiser, innocent, la veille lorsqu'Alice est revenue saoule à l'appartement. Cela empêche Simon de bien comprendre les intentions d'Éloi à son égard.

C'est une sérieuse discussion avec Camille, après cette scène, qui remet les idées de Simon en place. Camille essaie de comprendre les raisons qui poussent Simon à ressentir tant de jalousie en lui posant des questions pour découvrir la racine du problème. Ce processus qu'entreprend Camille est souvent nécessaire pour assurer la pérennité d'une relation polyamoureuse stable, comme l'écrit l'activiste Pepper Mint :

[...] jealousy can be deconstructed. Some poly people will try to analyze what is behind a person's jealousy: fear, insecurity, low self-esteem, depression? Or perhaps the jealousy is merely indicative of some other problem in the relationship. Jealousy disappears, broken down into other emotions or problems that have reduced license and a different path to resolution<sup>86</sup>.

On peut déconstruire la jalousie à la source lorsqu'on la décortique en d'autres émotions et en problèmes qui, eux, peuvent être résolus. Le premier problème qu'invoque Simon à propos d'Éloi est le suivant : « J'lui fais pas confiance. » (A5, 129) Ce manque de confiance proviendrait d'une intention protectrice envers Alice, car Éloi l'aurait blessée durant leur adolescence : « pourquoi elle l'aurait quitté s'il lui avait pas fait mal ? » (A5, 130) Ce n'est pas faux, mais Camille explique à Simon que son raisonnement ne tient pas la route : « Toi, elle t'a-tu quitté parce que tu lui avais fait mal ? » (A5, 130) Simon trouve donc une deuxième raison pour expliquer sa rancœur :

---

<sup>86</sup> Je traduis : « [...] la jalousie peut être déconstruite. Certaines personnes polyamoureuses essaieront d'analyser ce qui se cache derrière la jalousie d'une personne : peur, insécurité, faible estime de soi, dépression ? Ou peut-être que la jalousie est simplement indicative d'un autre problème dans la relation. La jalousie disparaît, décomposée en d'autres émotions ou problèmes moins importants qui nécessitent un chemin différent pour leur résolution. » Pepper MINT, *op. cit.*, p. 205.

« C'est qu'il me fait penser à moi. Mais. En mieux. [...] Il est plus... shapé, mettons. » (A5, 131-132) Ce commentaire commence à dévoiler une des sources de son insécurité, mais Camille fait la sourde oreille pour que Simon continue de s'expliquer : « Si y est mieux que moi pis qu'elle peut l'avoir, LUI, pourquoi est-ce qu'elle me voudrait encore ? » (A5, 132) Ce raisonnement entre en contradiction avec une réalité du polyamour qui veut que l'amour envers l'un n'enlève rien à l'amour envers l'autre.

Camille tente donc de déconstruire petit à petit le raisonnement de Simon jusqu'à trouver la source du problème : « Es-tu en train d'me dire que tu t'sens menacé par Éloi parce que c'est un gars ? » (A5, 133) En effet, les réponses de Simon dévoilent une compétition masculine malsaine qui émane de normes hétéronormatives et mononormatives intériorisées. Cette rivalité n'a pas raison d'être puisque Alice n'a pas démontré un seul signe de désintérêt pour Simon. Camille lui rappelle les engagements qu'il a pris envers Alice lorsqu'il a accepté de renouer avec elle et d'intégrer la Famille : « même si elle l'aime pis que ça fait mal à ton petit orgueil de grand homme, c'est ça que tu voulais, cher : accepter que tu peux pas être *tout* pour ta douce parce que ça vous a détruit une fois ». (A5, 136. En italique dans le texte.) Camille se met ensuite en colère en entendant les propos sexistes de Simon, et elle le confronte à l'absurdité de sa pensée en le parodiant : « Ah, Camille, les filles c'est pas menaçant, voyons, c'est moi, le chum, le primaire, literally no vagina can measure up to the power of my penis ! » (A5, 137) S'ensuit un long sermon de Camille difficile à accepter pour Simon, qui demeure alors muet ; Camille considère toutefois que quelqu'un devait intervenir pour préserver l'équilibre de la Famille. L'attitude et le comportement de Simon minent sa relation avec les autres, en plus de le rendre aveugle aux avances d'Éloi. Par la suite, sans que nous ayons connaissance des circonstances exactes qui ont causé leur rapprochement, à cause d'une ellipse temporelle, Simon et Éloi commencent à entretenir une relation amoureuse. Nous pouvons ainsi dire que Camille a eu une influence positive sur le développement sexuel de Simon en l'aidant à voir plus clair dans ses sentiments et en enlevant les bâtons qu'il se mettait lui-même,

inconsciemment, dans les roues. De plus, même si Éloi semble, à première vue, avoir une influence négative sur Simon en faisant ressortir son côté jaloux, il le pousse plutôt, au fil du temps à approfondir sa réflexion sur le polyamour, à se défaire de normes hétéronormatives et mononormatives, avec l'aide de Camille, et à ouvrir ses horizons et son appréciation de la Famille.

### 3.2.3 Camille et Éloi

Camille et Éloi entretiennent une relation particulière, bien que platonique : « on ne couche pas ensemble et on n'a pas de kick l'un et l'une sur l'autre ». (A5, 185) L'attitude d'Éloi à l'endroit de Camille a toujours été inclusive. Dès le premier soir, le duo apprend à se connaître. Alors que l'ajout d'un nouveau membre au foyer aurait pu être un événement stressant pour Camille comme personne trans, puisqu'elle n'est pas à l'abri de paroles et de comportements déplacés venant d'une personne qu'elle ne connaît pas, Éloi parvient tout de suite à la mettre à l'aise. D'entrée de jeu, il prend la peine de la questionner sur ses pronoms, au lieu que ce soit Camille qui ait besoin d'amorcer cette conversation : « Tu préfères que j't'appelle comment ? » (A5, 40) Cela crée automatiquement un environnement bienveillant puisque Camille comprend qu'Éloi s'intéresse à son bien-être. Camille établit une même base d'ouverture lorsqu'elle questionne Éloi sur son orientation sexuelle : « Et toi cher, c'est quoi ton deal ? [...] Tes préférences. » (A5, 41) Camille aurait pu seulement présumer de son hétérosexualité à cause de son ancienne relation avec Alice, mais elle laisse le champ ouvert à Éloi pour qu'il se définisse. Alors qu'il confirme son attirance pour les femmes, elle le questionne tout de même sur son niveau d'intérêt pour les hommes : « Tu t'intéresses pas du tout aux hommes ? » (A5, 43) La question de Camille laisse entendre qu'il n'y aurait aucun problème à ce que ce soit le cas, et qu'Éloi a le champ libre pour explorer cette possibilité sans jugement. Alors que le récit progresse, Éloi continue d'être soucieux et de respecter l'identité sexuelle de Camille, et celle-ci le remarque : « Il ne me mégenre jamais. » (A5, 90) Grâce à la bonne attitude d'Éloi, peu de temps s'écoule avant que Camille ne reprenne ses aises dans l'appartement sur le



plan vestimentaire : « Je suis presque confortable avec Éloi maintenant, il n'a rien dit quand j'ai commencé à mettre des jupes en sa présence. » (A5, 90) Éloi s'est totalement plié aux règles de colocation de l'appartement qui lui ont été exposées avant son arrivée, notamment de ne jamais faire de commentaires queerphobes, ce qui a rendu son intégration à la Famille d'autant plus facile et a contribué à bâtir une relation solide avec Camille et tous les autres.

Bien qu'ils ne soient pas liés directement dans la configuration polyamoureuse, Camille et Éloi ont développé au fil du temps un certain attachement. Durant leur cohabitation, ces deux personnages se sont mutuellement aidés en démontrant une ouverture l'un envers l'autre. Éloi a toujours soutenu Camille en tant que femme trans et Camille a servi de confidente à Éloi dans son parcours : « c'est à moi que tu parles. C'est moi qui te pose les bonnes questions. Si on était en cinquième année, tu m'appellerais "ta meilleure amie". *I'm not a coloc, not yet a lover.* » (A5, 185. En italique dans le texte.) De plus, Camille a contribué au rapprochement d'Éloi et de Simon lorsqu'elle a discuté avec ce dernier, comme nous venons de le voir, ce qui a aussi indirectement favorisé l'exploration homosexuelle d'Éloi. Ainsi, toutes les interactions que nous avons pu voir entre Camille et Éloi nous semblent bénéfiques pour le développement et l'affirmation de leur identité sexuelle. Éloi a toujours respecté Camille en tant que femme trans et Camille a soutenu Éloi dans la découverte de ses attirances homosexuelles.

Dans ce chapitre, certains personnages ont eu plus d'importance que d'autres, malgré la place équivalente qu'ils occupent dans chacun des romans. Du côté d'*Au 5<sup>e</sup>*, nous n'avons que mentionné Gaëlle en raison du peu d'échange qu'elle a avec les autres personnages. Du côté d'*Homo sapienne*, Sara n'occupe pas non plus une très grande place dans cette partie de l'analyse. La pertinence de ces personnages se situe ailleurs, et nous avons abordé les aspects les concernant dans les chapitres précédents.

En conclusion, nous avons pu voir que les relations interpersonnelles dans *Au 5<sup>e</sup>*, comme dans *Homo sapienne*, ont généralement mené à une plus grande affirmation de l'identité sexuelle des personnages. Cette amélioration s'est manifestée par du soutien, des conseils et des gestes concrets d'inclusion, mais aussi par de l'argumentation, comme dans le cas de Simon, et par de dures épreuves, comme dans le cas d'Inuk. Malgré tout, tous les personnages en sont ressortis grandis.

## CONCLUSION

Tout au long de ce mémoire, nous nous sommes efforcée de montrer la déconstruction des normes de genre à l'œuvre dans les romans *Homo sapienne* et *Au 5<sup>e</sup>*. Nous avons également comme but sous-jacent de montrer que, par cette déconstruction, ces deux romans participent à une représentation inclusive des communautés LGBTQ+.

Dans un premier chapitre, nous avons fait ressortir la façon dont les personnages se développent en marge des normes de genre en nous penchant sur le développement de leur identité sexuelle. Nous avons analysé le discours et le comportement des personnages à l'aide de trois concepts : la conception binaire du sexe et du genre qui perpétue des normes de genre « féminines » et « masculines » traditionnelles, l'hétéronormativité et la mononormativité. Nous avons souligné la façon dont chaque personnage se situe plus ou moins en opposition à chacun de ces éléments. Dans *Homo sapienne*, nous avons observé que ce sont les personnages d'Arnaq, d'Ivik et de Sara qui dénoncent davantage les normes genrées : Arnaq, par ses techniques de séduction et son attitude provocante, Ivik, par le récit de sa transition remplie d'embûches et Sara, par son inquiétude par rapport à ce que devra subir sa nièce en grandissant. Fia et Inuk ont, quant à eux, remis en question l'hétéronormativité avec leur histoire de *coming out* et la difficulté qu'ils ont eue à accepter leur homosexualité. Dans *Au 5<sup>e</sup>*, le personnage d'Alice met particulièrement de l'avant le concept de mononormativité lorsqu'elle passe de la monogamie au polyamour. Le personnage de Gaëlle dénonce plutôt les normes de genre « féminines » lorsqu'elle s'affirme dans un corps hors des standards de beauté, tandis que le personnage de Camille conteste aussi ces normes lorsqu'elle parle de sa réalité de femme trans. Les personnages d'Éloi et de Simon remettent en question les trois concepts, le premier par son ouverture aux autres, le second avec plusieurs commentaires inclusifs. La façon dont les personnages des deux romans

décrivent les enjeux que soulève une vie hors des normes participe à la déconstruction des normes de genre en offrant une représentation juste et complexe des réalités que peuvent vivre les membres de ces communautés marginalisées.

Dans un deuxième chapitre, nous avons montré comment les différents lieux dans les deux romans agissent comme des vecteurs positifs dans le développement et l'affirmation de l'identité sexuelle des personnages. Nous avons d'abord examiné le contexte urbain dans chaque roman, et la façon dont certaines caractéristiques spécifiques de la ville influencent les personnages. La possibilité d'anonymat et la plus grande probabilité de trouver des personnes queers dans les villes sont des éléments qui ont permis à tous les personnages de s'épanouir. Par contre, l'impossibilité pour le personnage d'Éloi de trouver un emploi dans son domaine en ville a mené à une rupture du quintette polyamoureux dans *Au 5<sup>e</sup>*, un dénouement moins heureux, mais qui ne mine en rien le développement positif de l'identité sexuelle des personnages qui s'est produit dans le roman. Nous avons ensuite analysé le fait que certains lieux que fréquentent les personnages agissent comme des lieux sûrs. Nous avons remarqué qu'être dans un *safe space* est propice à l'épanouissement de l'identité sexuelle des personnages, car c'est un endroit qui est exempt de la peur et de la violence que peuvent subir les personnes queers dans l'espace public. Ces lieux offrent un apaisement temporaire et nécessaire aux personnages qui n'ont alors plus besoin de justifier leur identité et de recevoir le jugement d'autrui. L'appartement d'*Au 5<sup>e</sup>* agit comme tel, tout comme le Danemark pour le personnage d'Inuk et les différents endroits où les personnages font la fête dans *Homo sapienne*.

Dans un dernier chapitre, nous avons analysé les relations entre les personnages dans les deux romans pour voir l'influence qu'ils peuvent avoir les uns sur les autres et l'impact positif qu'ont certains personnages sur le développement de l'identité sexuelle des autres. Dans *Homo sapienne*, nous avons souligné que le personnage d'Arnaq offre un bon exemple d'affirmation de soi et d'ouverture, et qu'il influence les autres par la provocation. Nous avons également remarqué que le personnage d'Inuk, bien qu'il

tente de dissuader sa sœur Fia de se tourner vers le lesbianisme, la pousse plutôt à s'affirmer davantage tandis qu'en retour, le personnage de Fia offre à son frère un soutien inconditionnel jusqu'à ce qu'il soit prêt à faire son *coming out*. Finalement, nous avons montré que le personnage de Sara pousse celui d'Ivik à s'interroger sur son identité sexuelle par la confrontation, un mal nécessaire pour en venir à l'acceptation de sa transidentité. Dans *Au 5<sup>e</sup>*, les liens entre les personnages sont plus nombreux. Nous pouvons dire que le personnage d'Alice est celui qui influence le plus les autres, car c'est elle qui les introduit tous au polyamour et qui les incite à se regrouper dans l'appartement au 5<sup>e</sup>, ce qui procure du même coup un refuge à Camille pour qu'elle puisse vivre sa transidentité. Au contraire, le personnage de Simon est celui qui profite davantage de l'influence des autres. L'arrivée d'Éloi le bouleverse et Camille l'aide à passer outre ses préjugés en le confrontant. Finalement, les personnages de Camille et d'Éloi développent une relation d'amitié et de confiance qui participe à leur épanouissement respectif dans l'appartement. Ce sont donc plusieurs stratégies que les différents personnages des deux romans emploient pour promouvoir le développement et l'affirmation de l'identité sexuelle de leurs proches.

À la suite de notre analyse, nous pouvons affirmer que les romans *Homo sapiente* et *Au 5<sup>e</sup>* sont des romans queers, tels que les définissent Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard :

Bien sûr, il ne suffit pas que des personnages homosexuels ou trans peuplent un roman pour que ce dernier soit queer. On peut très bien mettre en scène un personnage homo ou trans dans une perspective straight. [...] Un roman queer est plutôt celui qui met en avant et valorise, tant par le fond que par la forme, la multitude, les singularités donc les différences, tout en récusant la pensée catégorielle et les hiérarchies qu'elle institue<sup>87</sup>.

Les deux romans s'inscrivent résolument dans cette catégorie, non seulement grâce à la présence de personnages queers complexes, mais également grâce aux thèmes abordés et à la déconstruction des normes de genre sous-jacente dans les deux œuvres.

---

<sup>87</sup> Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *op. cit.*, p. 20.

En tant que romans queers, *Au 5<sup>e</sup>* et *Homo sapienne* proposent une représentation inclusive et nécessaire des communautés LGBTQ+ dans le champ littéraire et dans la sphère culturelle en général. La littérature joue un rôle important dans l'univers des représentations, comme l'explique Boisclair :

Il faut également admettre la participation du littéraire, parmi d'autres instances, à l'institution de la société. Les textes littéraires participent à l'imaginaire social, tantôt consolidant des croyances, tantôt les subvertissant ; c'est la force de la littérature que de pouvoir user du réel de façon distanciée — entre la plus grande fidélité naturaliste et la plus grande distance. [...] Ainsi, bien plus qu'une simple *transposition du réel*, le texte littéraire est construction, *proposition d'un réel possible*. À ce titre, il peut donc participer à renouveler l'imaginaire des sexes/genres ; voire, il y participe de toutes façons, puisque tous les textes littéraires mettent en scène des personnages censés représenter des personnes<sup>88</sup>.

Les deux œuvres participent en effet au renouvellement de l'imaginaire des sexes/genres, car ils proposent des récits de personnages qui déconstruisent activement les normes de genre. Ils représentent donc une lecture enrichissante et instructive pour tout lecteur.

Finalement, nous souhaitons souligner la quantité incroyable de similitudes que nous avons pu relever entre les deux œuvres, bien que celles-ci appartiennent à des corpus nationaux différents. Le roman québécois *Au 5<sup>e</sup>* et la traduction française du roman groenlandais *Homo sapienne* sont parus la même année. La ressemblance frappante sur le plan de la structure et des thèmes est donc fortuite. Nous sommes ravie, par ce mémoire, d'avoir pu susciter la rencontre de ces deux corpus si éloignés.

---

<sup>88</sup> Isabelle Boisclair, « Renouvellement de l'imaginaire des sexes : contributions de la jeune littérature québécoise », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, *Culture québécoise et valeurs universelles*, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2010, p. 360.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudié

Boisvert, MP, *Au 5e*, Montréal, La Mèche, 2017, 207 p.

Korneliussen, Niviaq, *Homo sapienne*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017, 178 p., traduit du danois par Inès Jorgensen, validation linguistique par Jean-Michel Huctin à partir du texte original groenlandais Korneliussen, Niviaq, *Homo Sapienne*, Nuuk, Milik Publishing, 2014, 178 p.

### Études sur la (dé)construction de l'identité de genre

Alessandrin, Arnaud, *Déprivilégier le genre. Faire contre et être (tout) contre le genre*, Joinville-le-Pont, Double ponctuation, 2021, 127 p.

Baril, Audrey, « De la construction du genre à la construction du “sexe” : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 61-90.

Barker, Meg-John et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, 312 p.

Benavides, Mac, *et al.*, « Pedagogy: Developing Ally Identities », dans Jacklyn A. Bruce et Katherine E. McKee (dir.), *Transformative Leadership in Action : Allyship, Advocacy & Activism*, Bingley, Emerald Publishing Limited, coll. « Building Leadership Bridges », 2020, p. 109-128.

Boisclair, Isabelle (dir.), *Lectures du genre*, Montréal, Remue-ménage, 2002, 179 p.

———, « Renouveau de l'imaginaire des sexes : contributions de la jeune littérature québécoise », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2010, p. 357-371.

Boisclair, Isabelle, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard (dir.), *QuébeQueer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, 520 p.

- Boisclair, Isabelle et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, 2006, p. 5-27.
- Butler, Judith, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte/Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », 2012[1990], 283 p.
- , *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2016[2004], 396 p.
- Chanady, Tara, « Dépasser les stéréotypes et le conformisme. Queeriser les représentations LGBT\* à la télévision québécoise », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *Québequeer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 401-417.
- Cossette, Louise (dir.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal, Remue-ménage, 2012, 112 p.
- , « La différenciation psychologique des sexes : un phénomène en voie d'extinction ? », dans Louise Cossette (dir.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal, Remue-ménage, 2012, p. 29-48.
- Derrida, Jacques, « Qu'est-ce que la déconstruction ? », *Commentaire*, vol. 108, n° 4, 2004, p. 1099-1100.
- Frank, Katherine et John DeLamater, « Deconstructing Monogamy: Boundaries, Identities, and Fluidities across Relationships », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 9-20.
- Guillemette, Lucie et Josiane Cossette, « Jacques Derrida : Déconstruction et différence », en ligne, <<http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp>>, consulté le 3 décembre 2020.
- Hardy, Janet W. et Dossie Easton, *L'éthique des amours plurielles. Avoir plusieurs amoureux, les respecter et se respecter*, Noisy-sur-École, Éditions de l'Éveil, 2021, 351 p.
- Jackson, Stevi, « Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 34, n° 2, 2015, p. 64-81.
- Lamoureux, Diane (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Remue-ménage, coll. « Collection Itinéraires féministes », 1998, 195 p.



- Lebreton, Christelle, *Adolescences lesbiennes. De l'invisibilité à la reconnaissance*, Montréal, Remue-ménage, 2017, 142 p.
- Lexie, *Une histoire de genres : guide pour comprendre et défendre les transidentités*, Vanves, Marabout, 2021, 286 p.
- Maillé, Chantal, « Féminismes, genre et sexe au XXI<sup>e</sup> siècle : nouveaux habits, vieux débat ? », dans Louise Cossette (dir.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal, Remue-ménage, 2012, p. 85-110.
- Mint, Pepper, « The Power Mechanisms of Jealousy », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 201-207.
- Nadeau, Roxane, « Géographie queer d'un Montréal exalté. Urbanité trans et (en) jeux de frontières dans *Fierce Femmes and Notorious Liars* de Kai Cheng Thom », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *Québequeer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 197-209.
- Nash, Kate, « The Feminist Production of Knowledge: Is Deconstruction a Practice for Women? », *Feminist Review*, n° 47, 1994, p. 65-77.
- Poirier Girard, Guillaume, « Subjectivités lesbiennes queer et hétérotopies dans *Les nuits de l'Underground* de Marie-Claire Blais », dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *Québequeer : le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 179-195.
- Rich, Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, 1981, p. 15-43.
- Ritchie, Ani, « Discursive Constructions of Polyamory in Mono-normative Media Culture », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 46-52.
- Robert-Lamblin, Joëlle, « "Changement de sexe" de certains enfants d'Ammassalik (Est Groenland) : un rééquilibrage du sex ratio familial ? », *Études/Inuit/Studies*, vol. 5, n° 1, 1981, p. 117-126.
- Saxey, Esther, « Non-Monogamy and Fiction », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 23-33.

- Schippers, Mimi, *Beyond Monogamy: Polyamory and the Future of Polyqueer Sexualities*, New York, NYU Press, 2016, 208 p.
- Vidal, Catherine, « Cerveau, sexe et préjugés », dans Louise Cossette (dir.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal, Remue-ménage, 2012, p. 11-28.
- Wilkinson, Eleanor, « What's Queer about Non-Monogamy Now? », dans Meg-John Barker et Darren Langdrige (dir.), *Understanding non-monogamies*, New York, Routledge, coll. « Routledge research in gender and society », 2010, p. 243-254.

### Études sur le lieu

- Chartier, Daniel, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Isberg », 2018, 157 p.
- Chartier, Daniel, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Cahier Figura, 2013, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/lidee-du-lieu>>, consulté le 3 décembre 2020.
- Halberstam, Judith, *In a Queer Time and Place. Transgender Bodies, Subcultural Lives*, New York, New York University Press, 2005, 213 p.
- Ludlow, Jeannie, « From Safe Space to Contested Space in the Feminist Classroom », *Transformations: The Journal of Inclusive Scholarship and Pedagogy*, vol. 15, n° 1, 2004, p. 40-56.
- Martin, Keavy, *Stories in a New Skin: Approaches to Inuit Literature*, Winnipeg, University of Manitoba Press, coll. « Contemporary studies on the north », 2012, 180 p.
- Pedersen, Birgit, « Young Greenlanders in the urban space of Nuuk », *Études/Inuit/Studies*, vol. 32, n° 1, 2008, p. 91-105.
- Pratt, Mary Louise, « Arts of the Contact Zone », *Profession*, 1991, p. 33-40.
- Rom, Robert Boost, « “Safe spaces” : Reflections on an educational metaphor », *Journal of Curriculum Studies*, vol. 30, n° 4, 1998, p. 397-408.
- Rygaard, Jette, « The city life of youths in Greenland », *Études/Inuit/Studies*, vol. 32, n° 1, 2008, p. 33-54.

Terpstra, Tekke Klaas, « Greenland and Denmark : relations and identifications through time », dans *Inuit Outside the Arctic*, Eelde, Pays-Bas, Barkhuis, coll. « Migration, Identity and Perceptions », 2015, p. 49-70.

The Roestone Collective, « Safe Space: Towards a Reconceptualization », *Antipode*, vol. 46, n° 5, 2014, p. 1346-1365.

Young, Stephanie L. et Amie R. McKibban, « Creating Safe Places: A Collaborative Autoethnography on LGBT Social Activism », *Sexuality & Culture*, vol. 18, n° 2, 2014, p. 361-384.

### Études sur les personnages

Bres, Jacques *et al.*, (dir.), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques : actes du colloque de Cerisy*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, coll. « Champs linguistiques », 2005, 344 p.

Erman, Michel, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006, 143 p.

Hamon, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, vol. 6, n° 2, 1972, p. 86-110.

Jouve, Vincent, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1992, 272 p.

———, « Pour une analyse de l'effet-personnage », *Littérature*, vol. 85, n° 1, 1992, p. 103-111.

### Réception et entretiens avec les autrices

Boisvert, Marie-Pier, « Partenariats pluriels: le polyamour dans trois romans québécois, suivi de Au 5e, roman d'amours », Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2015, 193 f.

Chartier, Daniel, « Un autre Groenland. Préface à Homo Sapienne de Niviaq Korneliussen », dans Niviaq Korneliussen, *Homo Sapienne*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017, p. 7-18.

Duvicq, Nelly, « D'autres Nord's », *Liberté*, n° 320, 2018, p. 57-58.

Gee, Alastair, « The Young Queer Writer Who Became Greenland's Unlikely Literary Star », *The New Yorker*, en ligne, <<https://www.newyorker.com/books/page->

turner/the-young-queer-writer-who-became-greenlands-unlikely-literary-star>, consulté le 13 octobre 2020.

Landry, Pierre-Luc, « From Greenland with Love. Homo sapienne, roman d'amours », *Nuit blanche, magazine littéraire*, n° 149, 2018, p. 16-17.

Paquette, Caroline R., « Corps battants », *Lettres québécoises*, n° 169, 2018, p. 40.

Vervoort, Rozemarijn, « “Hold op med den selvmedlidenhed” - Nye orienteringer i en grønlandsk samtidsroman », dans Petra Broomans *et al.* (dir.), *Transit – « Norden » och « Europa »*, Eelde, Pays-Bas, Barkhuis, coll. « IASS XXXI 2016 », 2018, p. 356-365.